

Paul-Laurent

Assoun

La métapsychologie

QUADRIGE



puf

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Paul-Laurent
Assoun

La métapsychologie

Professeur
à l'Université Paris-7 Diderot

QUADRIGE



P U F

DU MÊME AUTEUR

- Freud, la Philosophie et les philosophes*, Paris, Puf, 1976 ; 3^e éd., 2005.
Marx et la répétition historique, Paris, Puf, 1978 ; 2^e éd. « Quadrige », 1999.
Marxisme et théorie critique (avec G. Raullet), Paris, Payot, 1978.
Présentation, traduction et édition critique de *L'intérêt de la psychanalyse* de Sigmund Freud, Paris, Retz, 1980.
Introduction à l'épistémologie freudienne, Paris, Payot, 1981 ; 2^e éd., 1990.
Présentation et édition critique de *De l'origine des sentiments moraux* de Paul Rée, Paris, Puf, 1982.
Freud et la femme, Paris, Calmann-Lévy, 1983 ; 4^e éd., Payot, 2003.
L'entendement freudien. Logos et Anankè, Paris, Gallimard, 1984.
L'École de Francfort, Paris, Puf, « Que sais-je ? », 1987 ; 4^e éd., 2012.
Freud et Wittgenstein, Paris, Puf, 1988 ; 2^e éd., « Quadrige », 1996.
Le pervers et la femme, Paris, Anthropos-Economica, 1989 ; 2^e éd., 1996.
Le freudisme, Paris, Puf, « Que sais-je ? », 1990 ; 2^e éd., 2001.
Le couple inconscient, Paris, Anthropos-Economica, 1992 ; 2^e éd., 2004.
Introduction à la métapsychologie freudienne, Paris, Puf, 1993.
Freud et les sciences sociales, Paris, Armand Colin, « Coursus », 1993 ; 2^e éd., 2008.
Le fétichisme, Paris, Puf, « Que sais-je ? », 1994 ; 2^e éd., 2001.
Le regard et la voix. Leçons de psychanalyse, Paris, Economica, 1995 ; 2^e éd., 2001.
Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire, Paris, Ellipses-Marketing, 1996.
Psychanalyse, Paris, Puf, « Premier Cycle », 1997 ; 2^e éd. « Quadrige », 2007.
Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse, Paris, Economica, 1997 ; 3^e éd., 2009.
Frères et sœurs. Leçons de psychanalyse, Paris, Economica, 1998 ; 2^e éd., 2003.
Le préjudice et l'idéal. Pour une clinique sociale du trauma, Paris, Economica, 1999 ; 2^e éd., 2012.
Leçons psychanalytiques sur les phobies, Paris, Economica, 2000 ; 2^e éd., 2005.
Leçons psychanalytiques sur l'angoisse, Paris, Economica, 2002 ; 4^e éd., 2008.
Le vocabulaire de Freud, Paris, Ellipses-Marketing, 2000.
Leçons psychanalytiques sur le masochisme, Paris, Anthropos-Economica, 2003 ; 2^e éd., 2007.
Lacan, Paris, Puf, « Que sais-je ? », 2003 ; 2^e éd., 2008.
Leçons psychanalytiques sur Masculin et Féminin, Paris, Economica, 2005 ; 3^e éd., 2013.
Leçons psychanalytiques sur le transfert, Paris, Economica, 2006 ; 2^e éd., 2007.
Leçons psychanalytiques sur le fantasme, Paris, Economica, 2007.
Le démon de midi, Paris, L'Olivier, 2008.
Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques, Paris, Puf, 2009.
L'énigme de la manie. La passion du facteur Cheval, Paris, Éd. Arkhê, 2010.
Leçons psychanalytiques sur la jalousie, Paris, Economica, 2011.
Édition critique de Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, Paris, Cerf, 2012.

ISBN 978-2-13-062124-9

ISSN 0291-0489

Dépôt légal — 1^{re} édition : 2013, mai

© Presses Universitaires de France, 2000

6, avenue Reille, 75014 Paris

PRÉFACE (*)

Que veut le métapsychologue ? La métapsychologie et ses enjeux

« L'hypothèse de processus psychiques inconscients fraie la voie à une réorientation décisive du monde et de la science¹. »

« J'estime que l'on ne doit pas faire de théories, elles doivent tomber à l'improviste dans votre maison, comme des hôtes qu'on n'avait pas invités, alors qu'on est occupé à l'examen des détails². »

Voici un double propos dont il faut partir pour caractériser la démarche métapsychologique.

En caractérisant ainsi, par son premier propos, son geste de rupture, le créateur de la psychanalyse rendait non seulement possible, mais nécessaire, la « métapsychologie », théorisation active desdits processus inconscients. Mais, par son second propos, il dénonce une sorte de « pousse-à-la-théorie », en situant la théorie dite « métapsychologique » du côté d'une nécessité interne à l'examen des « détails », dans l'après-coup et les intervalles de l'investigation clinique.

1. S. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*.

2. Lettre à Ferenczi du 31 juillet 1915.

Nous tenons que sous le terme de « métapsychologie », sibyllin au premier contact, Sigmund Freud a créé un instrument inégalé d'investigation de ce qu'il désigne comme « vie psychique », réenvisagée depuis avec – et en quelque sorte réanimée par – l'hypothèse de l'inconscient, elle-même alimentée par l'expérience du symptôme.

Nous constatons aussi que la métapsychologie, superstructure théorique et même spéculative de la psychanalyse, quoique évidemment et régulièrement mobilisée et invoquée par les analystes, demeure jusqu'alors, disons, sous-employée, voire méconnue, proportionnellement aux richesses qu'elle recèle. Surtout, elle s'est trouvée trop souvent *juxta-posée* à la pratique clinique, alors qu'elle n'est rien d'autre que *le logos du symptôme*, la clinique prise à la lettre... du savoir.

C'est pourquoi, en une série de publications¹, faisant écho par la recherche à notre propre travail de formation², nous nous sommes trouvé en position d'œuvrer, et en quelque sorte de militer, pour que cette « discipline » soit réanimée. Nommée vers 1895, dénommée un demi-siècle plus tard, à la fin de son trajet – en 1937, dans un texte sur le fini et le sans-fin de l'analyse –, « sorcière ». La métapsychologie sans fin, c'est en effet ce dont il s'agit aussi. Mais c'est dès lors « l'autre nom » de la psychanalyse³, son double « ésotérique », comme nous l'avons rappelé à l'occasion de la réédition du texte majeur qui porte ce titre, « Métapsychologie », qui en constitue le manifeste. Texte inégalé mais inachevé, qui fait de la métapsychologie le nom d'un

1. Notamment dans nos *Leçons psychanalytiques* (Anthropos-Economica) depuis 1995. Voir aussi, *infra*, Compléments bibliographiques, p. 151 sq.

2. Notamment comme enseignant-chercheur à l'UFR « Sciences humaines cliniques » devenue « Études psychanalytiques », Université Paris 7-Diderot.

3. P.-L. Assoun, « La métapsychologie ou le nom propre de la psychanalyse », introduction à Sigmund Freud, *Métapsychologie*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2012, p. 7-71.

écrit virtuel, mais sans cesse réécrit tout au long du trajet du « premier métapsychologue » nommé Sigmund Freud.

Il se trouve en position d'inaugurer son trajet en créant ce néologisme, dont l'ami Fliess fut le premier informé en lui demandant s'il a bien raison d'appeler ainsi l'investigation qui « mène derrière la conscience ». À la fin de son trajet, il la nomme à sa façon : « la sorcière métapsychologie ». Pourquoi cette dénomination allégorique ? Freud se souvient du passage du *Premier Faust* de Goethe où, au vers 2365, il est question de « cuisine de sorcière » (*Hexenküche*) : « So muss denn doch die Hexe dran » (« Il faut donc que la sorcière s'en mêle »), dit Méphisto à Faust qui sollicite l'élixir de Jouvence. On notera que les marmites de la sorcière se mettent à bouillir pour satisfaire le désir de Jouvence du nommé Faust, solidairement amoureux des femmes et du savoir. Belle image donc de l'érotisme savant qui jette le chercheur dans les bras de la sorcière qui le maintient éternellement jeune. Et Freud, à force de fréquenter « sa » métapsychologie, finit par réaliser qu'il a vécu, de sa vie d'analyste théoricien... avec une sorcière qui l'aura accompagné. On l'aura compris, « sa » métapsychologie est, autant que la technique de savoir psychanalytique, sa propre pulsion de savoir incarnée. Il la dénomme joliment et affectueusement « mon enfant idéal, l'enfant de mes peines¹ (*Ideal- und Schmerzkind*) ». C'est elle qui en assure donc la transmission vivante et savante. Avec un sens de ses limites : la sorcière n'est pas un « oracle », elle se contente de fournir des « renseignements » inégalement détaillés, mais également précieux. Et le fait est qu'elle seule est capable de les fournir. Elle ne donne que ce qu'elle a, telle « la plus belle femme du monde », mais, faisant désirer ce qu'elle n'a pas, elle le désigne

1. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris, Puf, 2001, p. 276.

infailliblement par là même. Si les sortilèges et les prestiges de cette sorcière sont limités, la nécessité, rationnelle en son genre, s'en impose.

Dans l'usage courant, d'une connaissance commune et d'un accès aisé, l'on s'exclame que « ce n'est pas sorcier ! » Mais on le dit justement d'un savoir ou d'une langue, tant qu'on ne les pas (encore) maîtrisés. Quand on ne parle pas une langue, alors dite « étrangère », ou quand on reste non initié à un certain type de savoir, celui-ci apparaît bien « sorcier », c'est-à-dire peu ou prou occulte. Une fois cette langue parlée ou connue, on peut s'exclamer que « ce n'était pas sorcier » ! Expression d'« après coup ». Et alors la langue ou le savoir se mettent à « travailler » avec aisance pour leur usager. C'est le but fondamental du présent ouvrage de présenter la sorcière et, ce faisant, d'introduire à cette langue métapsychologique, dont l'usage contient un élargissement considérable du savoir clinique.

*

* *

Du moins en trouvera-t-on ici un portrait, le mode de fonctionnement interne détaillé étant réservé à un autre ouvrage¹, qui l'aura d'ailleurs précédé dans le temps mais qui suivra la présente réédition. C'est en d'autres termes la *propédeutique* à ce « Traité de métapsychologie freudienne » dont Freud nous a légué la nécessité d'en prolonger la lettre et d'en conserver l'esprit.

C'est assurément d'abord l'idiome du psychologue formé aux processus inconscients – en quoi il devient d'ailleurs tout autre chose qu'un « psychologue ». La « méta-psychologie » contient en effet une mutation de

1. P.-L. Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, Puf, « Quadrige », 1993 ; 2^e éd., 2013.

l'entendement psychologique. Mais c'est aussi, dans la foulée, ce que nous pouvons appeler une « aventure intellectuelle » qui concerne par ricochet la philosophie¹ et la science dite « de l'homme ». Aventure en ce sens qu'elle constitue l'instrument de bord du « conquistador² » de l'inconscient, mais non « aventureuse » – au sens hasardeux du terme –, dans la mesure où Freud l'a dotée d'une rigueur exceptionnelle, forgée à la singularité de son expérience. La métapsychologie aurait tût fait de « grisonner », de devenir une théorie grise, si, conformément à une autre métaphore goethéenne, elle ne se revivifiait sans cesse à la verdeur de l'expérience quotidienne du symptôme.

Ainsi l'*acte* analytique est-il solidaire du *savoir* métapsychologique. La métapsychologie n'est pas la « doctrine » de l'analyste, c'est sa boussole. Elle est justement destinée à faire sortir la psychologie de son caractère « hasardeux », tout en s'exposant à l'incertitude implacable du réel. Chez le métapsychologue, pour paraphraser Merleau-Ponty, le « goût de l'évidence » s'éprouve au contact du « sens de l'ambiguïté »³. La rigueur ne se sépare pas du sens du singulier, elle s'y alimente même. C'est la part inaliénable du *Phantasieren*, du « fantasmer », soit l'imaginaire théorique sans lequel le « matériel » resterait aveugle et mutique.

Si c'est donc, par la force des choses, une « spéculation », c'est l'opposé, aux yeux de Freud, du « spéculatif » hégélien⁴. Voilà pourquoi Freud rappelle à Ferenczi, spécialement enclin aux spéculations, qu'il convient de résister à la tentation de « faire des théories », mais il est des

1. P.-L. Assoun, *Freud, la philosophie et les philosophes*, Paris, Puf, 3^e éd., 2005.

2. Lettre de Freud à Fliess du 1^{er} juillet 1900, in S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, op. cit.

3. M. Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*, 1953.

4. P.-L. Assoun, *L'entendement freudien*, Paris, Gallimard, 1984.

moments où, tel un hôte importun, la théorie s'invite à la maison, alors que nous sommes occupés à la tâche quotidienne du symptôme ! Hôte importun et compagnon de route indispensable, telle est la véritable théorie. Il est essentiel de discerner ici non une appétence de spéculation, mais un « désir de réel » qui s'en donne les moyens par la théorie.

La métapsychologie est cet « à-côté » et cet « au-delà » – double sens du mot *méta* – de la psychologie. Ce que le conscient est à l'inconscient, la psychologie l'est à la méta-psychologie. Mais c'est le contraire d'un au-delà « méta-physique ». La métapsychologie n'a certes pas vocation à devenir la métaphysique du psychologue.

Cet « au-delà » n'a rien de transcendant, ce que le « méta » pourrait faire induire. Ce serait plutôt un entre-deux, une science des bords et des limites. Le concept fondamental nommé « pulsion » est lui-même un concept-frontière entre « psychique » et « somatique » – ce qui donne la mesure de la contribution freudienne à la problématique du corps¹. Si « l'inconscient » est « le maillon manquant entre psychique et somatique », comme il le suggère à Groddeck², la construction de « l'inconscient » comme objet métapsychologique fait de la métapsychologie, « science de l'inconscient », une véritable théorie de la santé.

*

* *

Le point de décrochage se situe au moment où, pour prendre en compte la « vie psychique » (*Seelenleben*) en toute sa portée, il convient d'introduire cela, « les proces-

1. P.-L. Assoun, *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, Paris, Anthropos-Economica, 3^e éd., 2009.

2. Lettre de Freud à Groddeck du 5 mars 1917.

sus inconscients », ce qui impose la rupture avec toute « vision du monde » ou *Weltanschauung* de « l'âme » et même de la « psyché » comme entité. À la place vient cette notion d'« appareil psychique » – en quoi la métapsychologie constitue la « coupure épistémologique » avec les conceptions de la psyché comme entité. La seule manière d'avoir accès à la « personnalité psychique », c'est de la « déconstruire ». C'est à quoi s'emploie le « mode de présentation » (*Darstellungsweise*) proprement métapsychologique (topico-économico-dynamique, soit en termes de lieux, de quantités et de forces). Façon de dire l'inconscient, non comme principe, mais comme « système » et processus.

Sur le plan *spatial* : « Psyché, quelque chose d'étendu. N'en sais rien¹. » L'un des ultimes aphorismes de Freud désigne ce point énigmatique : est-ce lui, Freud, qui n'en sait rien ? Est-ce qu'« on » n'en sait rien ? Phrase qui conclut un développement éloquent : « Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Vraisemblablement aucune autre dérivation. Au lieu des conditions *a priori* de l'appareil psychique selon Kant. » C'est donc un point d'achoppement, mais qui donne son primat à l'espace (projectif interne).

Sur le plan *temporel*, la métapsychologie fait droit à ce mystérieux caractère « plastique » de la vie psychique. Freud souligne en effet le caractère extraordinaire de la vie psychique, flux qui demeure chroniquement contemporain de son origine, avec la possibilité de revenir à tout moment, dans certaines conditions, à son commencement. Pour ce qui est du « développement psychique », commente-t-il, « on ne peut pas décrire autrement les choses qu'en affirmant que chaque stade de l'évolution reste conservé à côté du stade ultérieur qui est advenu à partir de celui-ci ». La succession implique donc une

1. Aphorisme du 22 août 1938 (in *Résultats, idées, problèmes*).

coexistence entre ces stades « faits des mêmes matériaux »¹. Là se dégage « l'extraordinaire plasticité des évolutions psychiques », qui fait que « l'état psychique antérieur peut ne pas s'être exprimé pendant des années » et rester en l'état jusqu'à ce qu'« un jour il puisse devenir la forme d'expression des forces psychiques, et même la seule », en une sorte d'annulation des développements ultérieurs. Freud souligne d'ailleurs que cette virtualité régressive s'exerce dans certaines limites, mais l'essentiel est cette possibilité de résurgence du début, au cœur même du processus et à tout moment de celui-ci.

Double « inconnue », spatio-temporelle, topique et « historique », sur laquelle la métapsychologie ne cesse de « se faire les dents ». La métapsychologie se déroule donc sur la base de cette référence à l'étendue (psychique), tout en cherchant à épouser la plasticité de la « vie psychique » – métaphore à laquelle elle donne ses titres de légitimité, par son travail même.

*

* *

Le « retour à la métapsychologie » n'est donc pas que quelque fidélité à une origine intangible, mais la référence à ce qui ne cesse de faire retour dans le présent. C'est ce qui fait l'actualité de ses enjeux. À l'heure de la crise de la psychopathologie psychiatrique et de l'effet « DSM » que nous pointions dans la conclusion du présent ouvrage, il y a plus d'une décennie – ce qui atteste les dégâts, pour la pensée du symptôme, d'un « a-théorisme », nocif en ce qu'il abîme et méprise de la complexité du réel. On l'a dit, ce n'est pas la théorie qui est une valeur en soi, mais le défaut d'appétence de théorie signe un deuil du réel, celui

1. S. Freud, *Considérations sur la guerre et la mort. I. La déception de la guerre*, GW X, 337.

du sujet et du symptôme, donc de la structure psychique inconsciente. Telle est la vraie faute intellectuelle de ce catalogage qui ramène en deçà de toute étiologie, en deçà donc de la rupture psychanalytique, mais aussi de toute rigueur nosographique qui a fait la portée de la psychiatrie classique. En voilà qui certes ne ressentent nul besoin faustien d'en appeler à quelque instance de l'Autre que ce soit : on en saisit les effets d'aplatissement, mais surtout de laminage du réel du sujet.

Le recul devant l'acte thérapeutique prenant en compte le sujet va strictement de pair avec le délitement théorique. Il faut ainsi méditer cette affirmation de Freud que : « C'est seulement quand nous faisons du ministère des âmes analytique que nous approfondissons notre intelligence – tout juste naissante – de la vie psychique de l'homme ». Freud y voit même le trait « le plus noble, le plus réjouissant du travail analytique », où « guérir » et « connaître » s'avèrent solidaires. Ainsi, l'acte analytique – que Freud n'hésite pas à présenter comme « ministère » de ce que l'on a été tenté d'appeler « vie d'âme » – est le mode d'accès privilégié, à proprement parler le seul légitime, de ce que l'on désigne comme la « connaissance de l'inconscient ». C'est donc en assumant l'office de la psyché des patients que se produit – *ipso facto*, c'est le cas de le dire, et séance tenante – la connaissance de la vie psychique. Tel est l'analyste qu'il ne connaît, ou plutôt produit des franchissements du savoir, qu'en écoutant et en traitant les patients. Ainsi la métapsychologie n'est-elle que le *modus cognoscendi* de la vie psychique dont l'acte analytique constitue la *praxis*. Voilà qui écarte tout « formalisme », mais insère aussi bien le savoir au cœur de l'acte. En d'autres termes, cela implique une sorte de concubinage entre psychanalyse et métapsychologie, dialectique serrée qui se rejoue dans l'actualité de l'événement transférentiel.

Nous partions de la formule freudienne : « réorientation décisive du monde et de la science » : il convient bien

d'entendre, au seuil de cet examen de la métapsychologie, ses enjeux et son ambition, d'être l'organe d'une « science de l'inconscient ». Là où le sujet de l'inconscient était, la métapsychologie a à advenir.

(*) Seconde édition

INTRODUCTION

Métapsychologie et psychanalyse

« D'ailleurs je vais te demander sérieusement si je peux utiliser le nom de métapsychologie pour ma psychologie qui mène derrière la conscience. »

S. FREUD,
lettre à Wilhelm Fliess du 10 mars 1898,
in *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*,
Paris, Puf, 2006, p. 38.

Par ce geste symbolique, le créateur de la psychanalyse Sigmund Freud prend une décision en quelque sorte historique : inventer un mot – « métapsychologie » – pour donner un nom à la théorie fondamentale de la psychanalyse. C'est donc bien de la « métapsychologie freudienne¹ » qu'il va s'agir ici.

Le lecteur ignorant du vocabulaire proprement psychanalytique pourrait croire trouver sous ce terme une tout autre « marchandise », quelque chose comme une « parapsychologie » ou une sorte de psychologie à résonance métaphysique. De fait, on le verra, le néologisme forgé par Freud a été utilisé parallèlement, dans des perspectives non seulement différentes, mais radicalement étrangères à la « science » des « processus inconscients » (*infra*,

1. Paul-Laurent Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, Puf, « Quadrige », 1993 ; 2^e éd., 2013.

p. 13-14). Ce caractère équivoque du terme a peut-être nui à son intelligibilité, voire à sa réputation. « Métapsychologie », terme qui est attesté dès une lettre du 13 février 1896 à Wilhelm Fliess, est à la fois la « pierre de touche » théorique de la psychanalyse et l'objet d'une espèce de défiance révérencieuse des analystes mêmes, qui ne l'emploient que de façon parcimonieuse. Freud y engage bien en tout cas son identité théorique – celle du « freudisme¹ ». Le créateur de la psychanalyse est indissociablement le premier « métapsychologue » – et cela tient assurément à son désir propre : « le prix que j'attache à mes débuts dans le travail métapsychologique n'a fait qu'augmenter », déclare-t-il dans la lettre même où il annonce sa déception sur la « scène primitive », le 21 septembre 1897 (*Lettres à Wilhem Fliess, op. cit.*, p. 337).

Quand il lui donne naissance, Freud qualifie joliment sa métapsychologie d'« enfant-problème ». C'est donc bien l'« enfant » chéri du penseur de l'inconscient – « *ma* psychologie », dit-il, à la façon d'un père fier et possessif –, mais aussi un enfant « à problèmes » ; mieux : une progéniture problématique, donc qu'il y a à réengendrer et à remettre sans cesse à l'existence, en cherchant à le faire légitimer progressivement sur les fonts baptismaux de la science... Quand on songe que, un demi-siècle plus tard, il l'appellera « sorcière » (*infra*), on comprend, aux images employées, la charge de connotation de cet acte. Création de la période de traversée du désert et de l'« auto-analyse », dont il ne peut parler qu'à l'ami Fliess, le médecin berlinois qui est son confident et son allié.

1. Paul-Laurent Assoun, *Le freudisme*, Paris, Puf, « Que sais-je ? », 1990 ; 2^e éd., « Quadrige », 2001.

LA MÉTAPSYCHOLOGIE OU L'AUTRE NOM DE LA PSYCHANALYSE

La métapsychologie est le « noyau » théorique de la psychanalyse, c'est même son autre nom, sa dénomination quelque peu « ésotérique », mais par là même distinctive. La psychanalyse étant une méthode d'investigation des processus inconscients, un mode de traitement des troubles névrotiques et une série de conceptions psychologiques qui tendent au statut de « science » (« *Psychanalyse* » et « *théorie de la libido* »), la métapsychologie constitue la *superstructure théorique* de cet ensemble. On pourrait y voir une sorte d'enfant bâtard de la « métaphysique » et de la « psychologie », alors qu'elle se maintient indéfectiblement *dans l'horizon de la science*, tout en tentant de faire droit à une forme de « transobjectivité », justement parce que « l'inconscient » est un « objet » qui dépasse la psychologie au sens courant. C'est parce que le psychologue est « dépassé » par l'inconscient qu'il faut créer une métapsychologie, apte à le prendre en compte. Discipline aride, il est vrai, mais, il convient de le relever dès le départ, la chair de la métapsychologie est le « matériel » clinique. La métapsychologie n'est autre que ce qui élève l'expérience analytique à la portée d'un *savoir*.

On touche là au paradoxe fécond de cette notion : il s'agit bien du « cœur » même de la théorie psychanalytique. Tous les concepts psychanalytiques majeurs – dans l'élaboration à la fois mobile et rigoureuse qu'en a faite Freud – constituent des espèces de ce genre qu'est le concept métapsychologique. Mais ce terme, qui a servi de « nomination » à cette ambition, espèce d'idéal régulateur de la théorie analytique, n'a pas fait l'objet d'une synthèse achevée. Mieux : les définitions en ont évolué, en sorte qu'il est essentiel, pour pénétrer

dans la métapsychologie, de procéder à une (re)construction de sa définition, en archivant les formulations successives qu'en donne Freud, au cours de la genèse de son œuvre.

LA MÉTAPSYCHOLOGIE FREUDIENNE : POUR UNE DÉFINITION

Le repérage des définitions les plus explicites de la métapsychologie dans l'œuvre freudienne permet d'en dégager au moins trois aspects ou fonctions.

1. La métapsychologie, « psychologie de l'inconscient »

Dans le premier texte publié – en 1904 – où il introduit le terme « métapsychologie » (qu'il utilisait à titre privé depuis le milieu des années 1890), Freud en fait l'équivalent de « psychologie de l'inconscient » (*Psychopathologie de la vie quotidienne*, chap. XII, *GW* IV, 288¹). Celle-ci retraduit la « construction d'une "réalité supra-sensible" », qui elle-même exprime un vécu « endopsychique » (cf. *infra*, p. 120).

L'« inconscient » étant cette « hypothèse » qu'il convient d'introduire dans la psychologie, qui, en son concept traditionnel, l'exclut, il faut comprendre que *la psychologie de l'inconscient ne peut être qu'une méta-psychologie*. Il arrive régulièrement à Freud d'utiliser l'expression « psychologie des profondeurs » (*Tiefenpsychologie*) pour mettre l'accent sur cette dimension souterraine de l'investigation des processus dits « inconscients ».

1. Nous citons désormais les textes de Freud d'après l'édition allemande des *Gesammelte Werke*, Fischer Verlag, en retraduisant les passages concernés (*GW* suivi du tome et de la page).

Pourquoi donc forger ce mot ? C'est que la psychologie classique – celle que Freud appelle « psychologie des écoles » ou « académique » – ne peut intégrer, à quelques exceptions près, la pensée de l'inconscient, tandis que les philosophes y sont en principe rétifs – les grandes exceptions confirmant cette règle.

Le terme « inconscient », présent dès le XVIII^e siècle, est récurrent dans bien des discours, comme l'a établi Lancelot Whyte (*L'inconscient avant Freud*, 1960 ; trad. franç. Payot, 1971). Le terme *unconscious* apparaît dès 1751 en anglais, dans les *Essays on the Principles of Morality and Religion* de Henry Home Kames (1696-1782) et le terme *Unbewusste* est utilisé par Ernst Platner (1744-1818), disciple de Leibniz et Wolf, dans ses *Philosophische Aphorismen*. Au XIX^e siècle, il transparaît dans la « Philosophie de la Nature » et la « Médecine romantique » (Carus) et « travaille » les œuvres de Schopenhauer et Nietzsche, tandis qu'Eduard von Hartmann construit sous le nom de « Philosophie de l'Inconscient » (1873) une métaphysique qui est à mille lieues de la métapsychologie. Freud reconnaît en Theodor Lipps (1851-1914) la primauté d'une psychologie de l'inconscient (dans *Les faits fondamentaux de la vie psychique*, 1883).

La métapsychologie – avec son *Unbewusste* – représente une « coupure épistémologique » par rapport à l'ensemble des discours littéraires, philosophiques, psychologiques et neurologiques. Il convient donc de penser quelque chose d'irréductible à la fois à la psychologie et à la métaphysique. Ce qui s'impose est donc une métapsychologie, soit une psychologie des processus qui mènent *au-delà* du conscient, et qui trouvera sa place – quelque peu « atopique » – à côté de la psychologie (double sens du préfixe « méta »).

Ce faisant, Freud forgeait un terme qui, d'une part, avait une préhistoire, d'autre part, un usage contemporain, en des sens bien différents. D'après Ferenczi, « certains philosophes désignent ainsi les chapitres de la métaphysique elle-même,

qui traitent des principes les plus élevés de la conception de l'univers». Surtout, «les occultistes aussi ont récupéré ce terme, et s'en servent pour situer leurs observations et leurs théories sur un plan scientifique». Il fait ainsi allusion à l'emploi par Charles Richet, dans son *Traité de métapsychique* (1923), du terme «métapsychique», définie comme «la science qui étudie tous les phénomènes paraissant dus à des forces intelligentes inconnues, en comprenant dans ces intelligences inconnues les étonnants phénomènes intellectuels de nos inconsciences» – formule dont le caractère quelque peu filandreux traduit l'équivoque. Notons à titre de curiosité que l'on trouve l'adjectif «métapsychologique» sous la plume de Léon Daudet : il est fait allusion, dans *L'Hérédo* (1916), à une série d'études philosophiques... «métapsychologiques», entre «matérialisme» et «intuitivisme», c'est-à-dire «tenant compte des faits et les dépassant». De même, l'amour est défini comme «la conjonction de deux soi, qui sera métapsychologiquement un nouvel être». Le terme «métapsychologique» est attesté dans les «Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français. Pathologie mentale et disciplines connexes», 29 (1895-1930, CNRS, Klincksieck, 1986, p. 204-205). On le comprend : les néologismes «métapsychique», «métapsychologie» ont été forgés pour doter d'une «apparence de scientificité» une spéculation simili-métaphysique à prétentions expérimentales, avant d'être supplantés par le terme «parapsychologi(que)» – à partir des travaux de J. B. Rhine à la Duke University dans les années 1930, ce qui est consommé depuis les années 1950. Le trajet freudien menant à ce terme est diamétralement symétrique : il demeure à l'intérieur même du concept de science – ce qui le rend étranger à toute tentation «occultiste» –, tout en introduisant dans la science la pensée de processus – inconscients – dont elle ne veut pas. Il faut relever par ailleurs que Freud prendra position sur tel phénomène qui relève de la «métapsychique» ou «parapsychologie», soit la télépathie et les rêves de prémonition (voir *infra*, p. 121). Régis et Hesnard définissent «la doctrine de Freud» comme «une sorte de Métapsychiatrie», en analogie avec un terme de Kraepelin (*La doctrine de Freud et de son école*, 1913)

– terme qui, synonyme de « freudisme », devient péjoratif sous la plume de Halberstadt (1924).

Dire que la métapsychologie est « la psychologie de l'inconscient », ce n'est pas dire qu'elle *ne s'occupe que* de l'inconscient. Il est essentiel de marquer qu'elle a la portée, en un sens, d'une « psychologie de la normalité » (*infra*, p. 118) : ainsi, la réponse donnée à la question de la conscience est aussi essentielle. Mais c'est bien « l'hypothèse de l'inconscient » qui renouvelle la position psychologique, en sorte que la métapsychologie est le savoir destiné à tirer toutes les conséquences de « l'hypothèse de l'inconscient » pour une conception de la psyché. Ce qu'il résume bien dans une intervention orale : « La psychanalyse a un genre particulier de pensée psychologique qu'on pourrait qualifier de métapsychologique. Ce serait là une considération du psychique comme de quelque chose d'objectif, après qu'on s'est libéré des restrictions imposées par les formes de la pensée consciente » (8 novembre 1911, in *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, t. III, p. 299-300).

2. La « présentation métapsychologique »

La métapsychologie n'est pas qu'une discipline, c'est un « mode de conception » et un mode de « présentation » (*Darstellung*). D'où la définition la plus « pratique » qu'en donne Freud :

« Je propose qu'on puisse parler de présentation métapsychologique quand nous réussissons à décrire un processus psychique d'après ses relations dynamiques, topiques et économiques » (*L'inconscient*, sect. V, *GW X*, 280-281).

La métapsychologie est donc un « mode de conception » (*Betrachtungsweise*), d'après lequel tout processus psychique est apprécié selon les trois « coordonnées »

(*Koordinaten*) de la dynamique, de la topique et de l'économique.

Pourquoi celles-ci précisément ? Parce que la psychanalyse est conçue comme une « science de la nature » (*Naturwissenschaft*) sur le modèle de la physique qui pense les corps en termes de projection spatiale, de déploiement de forces et de production de quantités. Les métaphores physico-chimiques (cf. le terme même « psycho-analyse ») attestent cette référence. Hommage de Freud à sa formation, à l'école de Brücke et de Du Bois-Reymond (cf. notre *Introduction à l'épistémologie freudienne*, p. 51 sq.).

On notera que Freud pointe là une exigence. Le processus ne se lit pas « à livre ouvert » : seule mérite le titre de *metapsychologische Darstellung* celle qui réussit à satisfaire cette exigence. S'il ne faudra que trop souvent se contenter d'une présentation partielle, donc d'une évocation parcellaire, l'essentiel est de tendre à son accomplissement. L'oubli d'une de ces dimensions peut s'avérer fatal à la portée de l'explication ou produire un effet de leurre.

Autrement dit : « Une présentation qui, à côté du facteur topique et du facteur dynamique, essaie encore d'apprécier ce facteur économique serait le plus accompli que nous puissions nous représenter actuellement et mériterait d'être distinguée du nom de présentation métapsychologique » (*Au-delà du principe de plaisir*, sect. I, *GW* XIII, 3). Le conditionnel confirme qu'il s'agit d'une limite, en soi exigible : il s'agit d'un « idéal régulateur » de l'explication, asymptote de l'explication.

3. La « sorcière métapsychologie » ou la fantasmatisation théorique

En un moment déterminant de l'un de ses derniers textes où il évoque la question du « domptage » de la pulsion et de sa possible harmonisation par *rapport au moi*, Freud

déclare : « Sans une spéculation et une théorisation – j’aurais presque dit, une fantasmation – métapsychologiques, on n’avance pas d’un pas ici » (*L’analyse sans fin et l’analyse avec fin*, sect. III, *GW* XVI, 69). Il faut bien que, comme dans le *Faust* de Goethe, « la sorcière vienne à la res-cousse ».

Allusion au passage du *Faust* (Première partie) intitulé « Cuisine de la sorcière » (*Hexenküche*), où il est question du rajeunissement de Faust. Méphistophélès ayant proposé à Faust, désirant rajeunir, de vivre aux champs, Faust lui répond qu’« une vie étroite ne lui sied pas ». « Il faut donc que la sorcière s’en mêle » (*So muss denn doch die Hexe dran*), répond Méphisto (v. 2 365) : et il l’emmène chez « la sorcière » afin de fabriquer l’élixir dans sa marmite. On voit que la sorcière fait son entrée quand les moyens « naturels » ne suffisent plus et qu’il convient de requérir les artifices de l’art... sorcier, au féminin.

Ici, la métapsychologie, outre qu’elle est personnalisée de façon pittoresque, est présentée comme ce vers quoi le chercheur – en clinique – se tourne en désespoir de cause. Il y a donc un *moment* où la métapsychologie *doit* entrer en scène. Celle-ci est présentée comme une sorte d’« oracle », l’instance de l’Autre dans le domaine de la pensée du symptôme. Cette « sorcière » peut répondre... ou non. N’y a-t-il pas là un aspect « invocatoire », voire incantatoire, qui contraste avec le sens « positif » et scientifique souligné plus haut ? L’« entendement freudien » a pour seules divinités Logos et Anankè, soit « l’inflexible raison » et le « destin nécessaire »¹. C’est bien du logos du réel clinique qu’il s’agit. En effet, la référence à la métapsychologie est destinée à tenter de sortir d’une *aporie dans le domaine clinique*. L’intervention de « la sorcière métapsychologie », loin d’être préalable ou *a priori*, intervient ponctuellement pour

1. P.-L. Assoun, *L’entendement freudien. Logos et Anankè*, Paris, Gallimard, 1984, p. 16 sq.

dessiner, avec netteté, les contours d'une incertitude clinique. Pour continuer à « avancer », le clinicien, figé dans la contradiction des faits, ne peut « se refaire une santé » qu'en « consultant » la métapsychologie. Il est alors temps pour lui de « métapsychologiser ». Le recours à la « fantas-matisation » est là essentiel : c'est l'autre nom de la « spéculation » ou de la « théorisation ». « Fantasmer » n'est pas ici divaguer : c'est même juste le contraire. C'est une façon rigoureuse d'échapper à une paralysie de la pensée clinique. Que les « renseignements » (*Auskünfte*) de « la sorcière métapsychologie » ne soient « pas très détaillés », on doit le déplorer, mais c'est précisément en quoi l'Autre métapsychologique, s'il n'est pas infallible, est indispensable.

En résumé, la métapsychologie est une *discipline*, une *méthode* et une *spéculation*. À ce titre, elle est « le mode de conception qui est l'accomplissement de la recherche psychanalytique » (*L'inconscient*, GW X, 280-281). Cette traversée des définitions de la métapsychologie débouche sur un double constat : d'une part, il y a bien une construction des plus rigoureuses des exigences théoriques proprement métapsychologiques ; d'autre part, quelque chose de la perplexité de chercheur originaire à l'origine du choix du terme – « ai-je bien raison d'appeler ainsi... ? » – n'a jamais disparu du concept. La métapsychologie introduit un certain malaise dans la psychologie, elle est même en quelque sorte faite pour cela. Cette impression va se confirmer en affrontant la prochaine question : la Métapsychologie – comme *texte* – existe-t-elle ?

LA MÉTAPSYCHOLOGIE NON ÉCRITE

Le paradoxe est que la métapsychologie discipline, méthodologie et oracle si nécessaires, n'a pas fait l'objet d'un écrit digne d'elle. On peut reconstituer la séquence générale de cette écriture impossible.

– De 1895 à 1904. Depuis le moment où il demande à Fliess de « prêter l'oreille » à « quelques-unes de [ses] questions *métapsychologiques* » (*op. cit.*, p. 233) (lettre du 2 avril 1896, p. 233) jusqu'à l'*Esquisse de psychologie scientifique*, Freud édifie ce que l'on peut tenir pour sa « protométapsychologie » – non publiée de son vivant et qu'il a même tenté de faire disparaître (avec la correspondance retrouvée par Marie Bonaparte). Freud élabore des fragments considérables de cette métapsychologie – dont le chapitre VII de *L'interprétation des rêves*, qu'il désigne dans sa correspondance comme « le métapsychologique » (lettre du 22 juillet 1899, p. 460). Mais le mot même semble être passé à la clandestinité.

– De 1904 à 1914. Le terme « métapsychologie » fait son apparition dans un texte publié – *Psychopathologie de la vie quotidienne* –, mais dans le cadre de considérations qui, pour être importantes, n'en sont pas moins générales (voir *supra*, p. 14, et *infra*, p. 120). Pourtant l'écrit sur « les deux principes de devenir psychique » (1911) traduit le besoin d'une codification des acquis sur l'appareil psychique, notamment dans le registre économique.

– De 1915 à 1919. Période charnière où Freud ne fut jamais aussi près de rédiger une « Métapsychologie¹ » ou une Introduction fondamentale à cette discipline, programmée en douze essais fondamentaux, mais seuls cinq verront le jour, trois en 1915 – sur *Pulsions et destins des pulsions*, *L'inconscient* et *Le refoulement*, en 1915 ; *Deuil et mélancolie* en 1916 ; et *Complément métapsychologique à la doctrine des rêves* en 1917 (le douzième ayant été retrouvé à l'état d'esquisse et publié en 1986 par Ilse Grubrich-Simitis sous le titre *Vue d'ensemble des névroses de transfert. Un essai métapsychologique*). On notera au passage que ce *Complément métapsychologique* est la seule œuvre publiée par Freud où le terme

1. S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Flammarion, 2012.

« métapsychologie », sous sa forme adjectivée, est présent – le titre « Métapsychologie » n'étant qu'un titre fictif pour regrouper les quatre essais cités. Les années de l'immédiat après-guerre marquent véritablement la fin de l'ambition d'écrire une Métapsychologie, en sorte que Freud pouvait prendre acte en 1925 qu'elle demeura un « torso » ou fragment. « Où en est ma métapsychologie ? D'abord, elle n'est pas écrite. » Ainsi Freud renseignait-il Lou Andreas-Salomé qui en prenait des nouvelles, comme d'un enfant dont la naissance fut longtemps espérée (dans une lettre du 10 mars 1919).

– De 1920 à 1939. L'introduction de la « pulsion de mort » (1920), puis de la seconde topique (1923) et de la seconde théorie de l'angoisse (1926) implique une réécriture *de facto* de la métapsychologie. C'est paradoxalement au moment où Freud renonce à écrire une « Métapsychologie » en bonne et due forme qu'il fournit les fragments les plus remarquables de son art de métapsychologue : *Au-delà du principe de plaisir*, *Le moi et le ça*, *Inhibition, symptôme et angoisse* constituent en quelque sorte la « Métapsychologie II », faisant suite à la « Métapsychologie I » des essais de 1915 et à la « protométapsychologie ».

Cette défaillance de la mise en écriture achevée signet-elle une forme d'échec de la métapsychologie comme projet intellectuel ? Après tout, Freud a aspiré à une telle entreprise. Mais la métapsychologie est condamnée à rester à l'état d'« œuvre ouverte », à cause du réel clinique qui résiste à toute forme de symbolisation achevée, quoique bien accessible à un « dispositif de savoir ». Et après tout, si la métapsychologie est assimilable à une sorcière – femme supposée savoir –, n'est-il pas dans sa nature de rester à l'état de parole – oraculaire et vivante – au lieu d'être enfermée dans un écrit ? La métapsychologie s'écrit, mais pas tout entière. Elle est une instance à consulter, espèce d'« oracle » précieux et faillible, sous le contrôle de l'autre parole, clinique.

CONCEPT MÉTAPSYCHOLOGIQUE
ET CLINIQUE

De la définition et des enjeux de la métapsychologie se dégage la démarche appropriée pour en dresser à la fois le portrait et l'usage.

La métapsychologie est bien une forme de rationalité des processus inconscients, donnant sa portée à la formule de Freud à propos de la psychanalyse : « Pourquoi n'en parlerait-on pas aussi rigoureusement que possible ? » – mais c'est aussi un « art », à exercer avec le tact qu'implique la plasticité de l'objet clinique, qui, lui, est ce réel rétif à toute « rationalité ».

Si la clinique – savoir du symptôme – est l'alpha et l'oméga de la psychanalyse, elle ne se « lit » pas à livre ouvert. Si tout commence par « la description des phénomènes », dès la description, souligne Freud, « on ne peut éviter d'appliquer certaines idées abstraites au matériel, que l'on va chercher quelque part et certainement pas dans la seule expérience nouvelle » (*Pulsions et destins des pulsions*, GW X, 211). Cela fonde la nécessité d'un moment constituant de la métapsychologie. Le concept apporte une scansion – en quelque sorte symbolique – à l'écoute clinique en son réel.

En second lieu, la métapsychologie n'est pas une discipline constituée. Ainsi peut-on entendre le constat de Freud – au sommet de son œuvre, en 1925 – que « la métapsychologie demeura un “torso” », terme qui désigne en allemand un fragment archéologique, soit une statue inachevée ou non conservée en entier et, par extension, un fragment (*Bruchstück*), une œuvre inachevée – bref, quelque chose de « tronqué ». Il n'est donc pas question de faire le bilan de cette discipline, mais d'en restituer la structure, les objets et la dynamique.

CONCEPT MÉTAPSYCHOLOGIQUE ET « SYSTÈME » PSYCHANALYTIQUE

Dans la mesure où la métapsychologie est le fondement de la conceptualité psychanalytique, la « métapsychologie » peut légitimement être tenue pour le concept fondamental de la psychanalyse. Corrélativement, tous les concepts fondamentaux de la psychanalyse, de la pulsion à l'inconscient en passant par le refoulement, sont justifiables d'un traitement métapsychologique. S'interroger sur la métapsychologie, c'est donc se demander ce qu'est *un concept psychanalytique*.

Les concepts psychanalytiques constituent en quelque sorte le « monnayage » du Concept de métapsychologie, qui jouit par là même d'un statut d'exception. « Produire du concept », en psychanalyse, c'est « faire de la métapsychologie ». La pulsion, le refoulement ou l'inconscient sont l'expression du Concept métapsychologique. Expliciter un concept psychanalytique, ce n'est donc rien d'autre qu'en dégager les fonctions métapsychologiques.

Cela peut être exprimé en termes formels. Si la métapsychologie constitue l'« éclaircissement et approfondissement des hypothèses théoriques que l'on pourrait poser au fondement d'un système psychanalytique », comme Freud l'exprime dans la note introductive de son *Complément métapsychologique à la doctrine des rêves* (GW X, 412, n. 1), on peut en tirer deux conséquences :

– d'une part, il y a bien « un système psychanalytique¹ », non pas au sens d'un mode clos d'explication

1. C'est pourquoi nous avons renvoyé dans le texte qui suit, par un usage systématique des *supra* et des *infra*, à chacun des éléments d'interaction des éléments du réseau de significations métapsychologiques.

– ce qui est en opposition radicale avec le caractère empirique et révisable de la métapsychologie –, mais bien au sens d'une interaction des concepts qui ne sauraient être pensés sans intégrer dans leur compréhension leur interaction, au sens du *réseau* économico-topico-dynamique ;

– d'autre part, c'est la fonction métapsychologique qui définit le système conceptuel psychanalytique : *tout concept analytique peut être conçu comme une fonction « f » de la métapsychologie, espèce d'« inconnue » universelle.*

Il est donc erroné de considérer à part les concepts psychanalytiques majeurs, pris qu'ils sont dans une logique systémique. Par ailleurs, tout concept psychanalytique n'a pas la même portée, voire la même dignité métapsychologique : il y a bien lieu de parler de *hiérarchie* des concepts, selon leur importance dans la causalité inconsciente.

Mais cela renvoie aussi bien à une question des plus pratiques, que l'on pourrait restituer sous sa forme la plus expéditive : « Comment ça marche ? » ou encore : « Comment ça se fait ? » Question élémentaire qui va expérimenter son extrême complexité, dès lors qu'elle s'applique aux processus psychiques. Ne perdons pas de vue, en traversant les catégories abstraites et parfois abscones de la métapsychologie, qu'elle est destinée à satisfaire, avec la rigueur exigible d'une « psychologie scientifique » – impératif catégorique de la psychanalyse –, une curiosité élémentaire et obstinée : « Quelle est la cause matérielle ou l'origine de ce qui arrive dans la psyché ? » Un terme employé régulièrement par Freud – en écho du terme « processus » (*Vorgang*) – précise ce dont il s'agit : *Hergang*, qu'il est difficile de rendre autrement que par une périphrase, soit : « la façon dont les choses se sont passées ».

L'« INCONSCIENT » FREUDIEN, « MÉTA-OBJET »

Cela revient aussi bien à *penser l'inconscient*. Mais précisément, c'est une fois résiliée la croyance à l'Inconscient – essence et principe – que la voie est dégagée vers une *déconstruction explicative* de l'inconscient comme système psychique.

Dire que l'inconscient est le maître mot de la psychanalyse, c'est s'engager à le construire comme « méta-objet », pour forger un terme, absent chez Freud, mais destiné à exprimer cette idée que l'inconscient est cet objet inconnu – lui-même l'assimile à l'occasion à la « chose en soi » kantienne –, mais qui est le résultat de la construction métapsychologique. Il est donc caractérisable le plus justement comme l'« Objet » métapsychologique.

Comment l'inconscient est-il possible ? Cette question philosophique et épistémologique ne saurait être formulée comme telle dans sa généralité abstraite. Freud a renoncé à rédiger un certain travail sur « la difficulté épistémologique de l'inconscient » (dont il parle à Jung le 1^{er} juillet 1907, *Correspondance*, Gallimard, I, 122). Et pour cause : la métapsychologie est la réponse pratique et continue à cette « difficulté », espèce d'épistémologie appliquée. En tout cas, alors que Jung débouchera sur une psychologie du self et une « psycho-mythologie », tandis qu'Adler fondera une « psychologie individuelle et comparée », Freud engage toute sa démarche dans une « métapsychologie ».

Le travail métapsychologique est l'artisanat théorique de l'analyste. Là commence l'aventure métapsychologique, dont on peut présenter ici, d'une part, la logique et architectonique (première partie), d'autre part, la dynamique (deuxième partie), avant d'en explorer les destins (troisième partie).

PREMIÈRE PARTIE

L'OBJET MÉTAPSYCHOLOGIQUE :
L'INCONSCIENT

DE LA « PHÉNOMÉNOLOGIE » À LA MÉTAPSYCHOLOGIE

La métapsychologie constitue une tentative d'explication du déroulement des processus inconscients – par dépassement d'une simple approche descriptive (« phénoménologique »). Elle s'appuie donc sur un impératif d'explication : « Les phénomènes normaux ou anormaux observés (ce qui constitue la phénoménologie) exigent d'être décrits aux points de vue dynamique et économique » (*Abrégé de psychanalyse*, chap. III).

Freud appelle « phénoménologie psychique » la *description* des perceptions, sentiments, processus intellectuels et actes volontaires (*op. cit.*, chap. IV, *GW XVII*) – bref, la psychologie simple.

On se gardera naturellement de confondre l'usage du terme avec celui de la phénoménologie husserlienne, étrangère à Freud. Elle se réfère plutôt à l'« analyse des phénomènes » au sens de Franz Brentano (*Psychologie au point de vue descriptif*, 1872) dont Freud suivit les cours dans ses années de formation (cf. notre *Freud, la philosophie et les philosophes*, Puf, rééd. « Quadrige », 2005, p. 8) et qui fut également le maître de Husserl. Là où ce dernier oriente la

« psychologie empirique » brentanienne vers une phénoménologie des essences (eidétique), Freud la spécifie en métapsychologie. Cf. également le phénoménisme d'Ernst Mach (*Analyse des sensations*, 1883). Cf. sur ce point notre étude-préface à la thèse de Robert Musil, *Pour une évaluation des doctrines de Mach*, Puf, 1982.

Le terme « phénoménologie » se trouve associé chez Freud à celui d'« auto-observation », dans la mesure où celle-ci s'appuie sur l'observation *phénoménale* du « moi » par lui-même. La métapsychologie rompt avec la phénoménologie, dans la mesure où elle reconstruit les *processus*, au lieu de se fier aux données phénoménales immédiates. La description des phénomènes n'est pas pour autant une simple illusion : c'est un moment nécessaire. Et la théorie est en position, en de nombreuses occasions, de s'en tenir à une phénoménologie. Mieux : ce qui est reconnu, à un moment donné de la conceptualisation, comme une avancée métapsychologique, autrement dit une « théorie », peut s'avérer, à l'examen, comme n'étant encore que de l'ordre de la description, en sorte que la nouvelle synthèse métapsychologique va reléguer l'ancienne théorie au rang de description raisonnée, pour lui substituer une explication plus digne de ce nom (cf. *infra*, deuxième partie, p. 91 *sq.*). L'essentiel est de ne pas prendre pour une théorie métapsychologique ce qui n'est qu'une description « phénoménologique ». Le « causalisme » métapsychologique est donc une exigence, bien plus qu'un credo : il s'agit non d'assigner la cause ultime, mais d'expliquer toujours plus.

La théorie freudienne de la connaissance maintient l'idée d'une « chose en soi » inconnaissable : la métapsychologie permet pourtant d'« entourer » la chose, en cernant les relations et les causes. Passer de la description à la « compréhension explicative », c'est passer de la des-

cription des *phénomènes* à l'intelligibilité des *processus*. La métapsychologie est proprement « la compréhension des processus réels », comme il le dit à K. Abraham en 1907. Mais pour saisir ce qui se déroule et comment, il convient de situer « où ça se passe » : « l'appareil psychique » (chap. I).

D'autre part, la métapsychologie comme théorie causale s'appuie sur un « concept fondamental » – la pulsion – dont elle étudie les « destins » (chap. II).

Or, le principal destin, le « refoulement », indique la nécessité d'une dynamique ou théorie des forces et de leurs rapports réciproques, conflictuels (chap. III).

Enfin, le modèle topico-dynamique serait insuffisant si n'intervenait la prise en compte, proprement économique, des quantités engagées ou investies dans les conflits et les déplacements de forces (chap. IV).

Localiser les instances, évaluer les forces, mesurer les investissements et dépenses : tel est le triple impératif de l'explication métapsychologique. C'est au nœud de ces trois démarches que prend forme « l'inconscient » comme objet métapsychologique.

On trouvera dans le schéma (p. 34) la représentation des principaux ancrages de ces coordonnées, c'est-à-dire les concepts majeurs qui ressortissent respectivement à chacune des dimensions, topique, économique et dynamique.

CHAPITRE PREMIER

L'appareil psychique ou l'impératif topique

« L'essai de deviner la composition de l'instrument psychique, à partir d'une telle décomposition, n'a à ma connaissance jamais été tenté. »

(*GW* II-III, 541.)

Par cette remarque de *L'interprétation des rêves*, qui tient autant du constat que du projet, Freud localise lui-même le vif de son originalité. La « présentation métapsychologique » ne serait pas possible sans un cadre : celui-ci est à la fois un présupposé imaginaire – au sens du « fantasmer » théorique (*supra*, p. 19) – et un objet à déterminer au fil de sa progression. Il s'agit du « postulat » de l'« appareil psychique » (*psychische Apparat*).

Depuis l'*Esquisse de psychologie scientifique* (*Entwurf*) et *L'interprétation des rêves* jusqu'à l'*Abrégé de psychanalyse*, c'est bien cet « appareil psychique » qui est décrit et construit.

On peut le tenir pour la « fiction primitive » (*Urfiktion*) de la métapsychologie, en même temps que l'expression de l'impératif premier de la métapsychologie, celui de localisation.

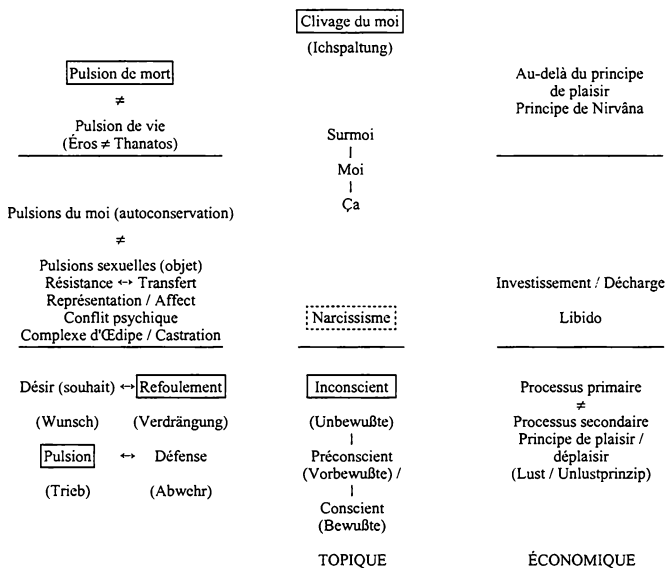


Tableau synoptique des concepts fondamentaux
de la métapsychologie freudienne

1. LE POSTULAT DE L'« APPAREIL PSYCHIQUE »

Qui dit « appareil » désigne couramment « un objet ou plus précisément une machine constituant un dispositif formé d'un assemblage de pièces et destiné à produire un certain résultat ». Cet objet est artificiel – telle une prothèse –, mais au sens anatomique on désigne comme appareil « l'ensemble des organes qui concourent à une même fonction ».

On peut dire que l'appareil psychique freudien répond à ces caractéristiques lexicographiques : il s'agit de rendre compte – par un dispositif, articulé et articulable, du fonctionnement de l'appareil qui sous-tend la psyché – de la vie psychique – proprement inconsciente. Celle-ci n'est donc pas une essence, ni un ensemble de facultés, elle se laisse représenter comme un « appareillage ». Il s'agit de « l'instrument qui sert aux actions psychiques » – *Seeleleistungen* : terme qui rappelle que Freud considère la psyché comme un ensemble d'actions ou prestations, dont l'appareil psychique permet de se représenter le « mode de production ». Cette « maquette » permet de visualiser les processus dans un *espace*, qui en représente les déplacements de *forces* et de *quantités*.

Dès l'*Entwurf*, dans sa « protométapsychologie », Freud cherche à se représenter « le fonctionnement de l'appareil », à partir de ses constituants neuroniques (*op. cit.*, p. 332). La distinction de neurones « phi », assumant la fonction de perception, par renouvellement de l'énergie venant du monde extérieur, et de neurones « psi », assumant la fonction de mémoire, par « frayage » des « barrières de contact », préfigure et impose la distinction entre systèmes conscient (neurones « oméga ») et inconscient (« psi »).

D'où le postulat : « Nous admettons que la vie psychique est la fonction d'un appareil psychique auquel nous

attribuons une extension spatiale, une composition de plusieurs pièces » (*Abrégé de psychanalyse*, chap. I, *GW* XVII, 67). Cette « topique » s'appuie sur une analogie anatomique indéniable : ainsi serait-il tentant, comme le note Freud dans l'essai métapsychologique sur *L'inconscient*, de « reconnaître dans le cortex le lieu anatomique du système Cs, de l'activité psychique consciente, et de placer les processus inconscients dans les parties subcorticales du cerveau ». Mais : « Pour le moment, notre topique psychique n'a rien à voir avec l'anatomie ; elle se réfère à des régions de l'appareil psychique, où qu'elles se situent dans le corps, et non à des localités anatomiques » (sect. II).

Ce geste topique est essentiel à l'ambition explicative de la métapsychologie : « En admettant ces (deux ou trois) systèmes psychiques, la psychanalyse, souligne Freud, a fait un pas de plus dans la direction qui l'éloigne de la psychologie de la conscience descriptive » (souligné par nous). D'où « sa décision de se référer... à la topique psychique et d'indiquer, pour un acte psychique, à l'intérieur de quel système ou bien entre quels systèmes il se joue » (*L'inconscient*, sect. II).

La topique rend possible une graphie et par là même une transmission du savoir des processus. C'est ainsi que l'on voit Freud, pendant une séance de la Société psychanalytique de Vienne, proposer une « représentation schématique d'un tel appareil psychique » sous forme d'un graphique (séance du 27 février 1907, in *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, t. I, p. 155).

2. LE MICROSCOPE DE LA PSYCHÉ

Il y a ici une indéniable analogie, puisée dans le registre physique d'une part, dans le registre biologique d'autre part, ce que confirme l'approche de l'« épistémologie freudienne ». Freud compare régulièrement l'appar-

reil psychique à « un télescope, un microscope ou quelque chose de ce genre » (*Abrégé de psychanalyse*).

Nous renvoyons sur ce point à notre modélisation de l'épistémè freudienne, in P.-L. Assoun, *Introduction à l'épistémologie freudienne* (Payot, 1981 ; 1990). Il faut rappeler ici la formation du créateur de la psychanalyse, qui, à l'école de l'Université de Vienne, passa des années derrière un microscope (ses premiers travaux en témoignent). D'autre part, ce modèle « scientifique » de la médecine s'appuyait sur une référence physicaliste, étude des processus, des forces et régie par un modèle thermodynamique, c'est-à-dire de transfert d'énergies, conformément à la « science des machines »...

Selon la remarque pertinente de Ferenczi, « ces travaux (métapsychologiques) donnent l'impression d'être les chapitres d'une mécanique physique de l'organe psychique » (« La métapsychologie de Freud », *Psychanalyse* 4, p. 260). Mais si Freud a puisé dans sa formation dans les « sciences de la nature », en leur « esprit de rigueur », les coordonnées de son appareil psychique, il les a intégrées dans son propre dispositif. Elles y deviennent des métaphores opératrices.

Ainsi, l'appareil psychique se compose d'éléments – que l'on appellera « systèmes » ou « instances » ou même « provinces psychiques » –, non pas au sens de l'imagerie cérébrale, mais d'une sorte d'espace virtuel, origine des « processus » réels. Dans la mesure où il s'agit d'un « mode de conception », les processus psychiques doivent pouvoir être « cartographiés », voire « visualisés » – ce qui fonde la référence analogique au registre (*micro/télé*)scopique. Il s'agit bien de fournir « l'image de l'entreprise psychique » (*das Bild des seelischen Betriebs*) (préface à Reik, *Psychologie de la religion*, GW XII, 326).

On peut déchiffrer l'appareil psychique selon une double analogie : celle des modes d'inscription, à la façon d'une écriture, et celle des localisations, à la façon

de la neuro-anatomie. Double façon de se représenter les processus.

L'appareil psychique est le lieu (*topos*) focal qui rend possible le déploiement des « topiques ». Ou plutôt, les « topiques » (voir *infra*) sont le moyen de donner consistance à l'appareil psychique.

3. DE « L'AUTRE SCÈNE » À LA TOPIQUE : LE RÊVE

Pour comprendre le sens de ce postulat, il faut remonter à l'origine : c'est le besoin d'une « psychologie des processus du rêve », contenue dans le chapitre final de *L'interprétation des rêves*, qui justifie l'introduction de cette représentation topique.

La notion de « lieu psychique » est élaborée en référence à la « scène du rêve » (Fechner). Il s'agit, une fois écartée « la notion de localisation anatomique », et en restant « sur le terrain psychologique », de « nous représenter l'instrument qui sert aux productions psychiques comme une sorte de microscope composé, d'appareil photographique, etc. » À quoi sert cette référence ? À localiser le point de l'appareil – qu'il soit réel (photographie) ou qu'il s'agisse de « points idéaux » – où se forme l'image. Ainsi, la référence à l'appareil optique sert à « faire comprendre l'agencement du mécanisme psychique en le décomposant et en déterminant la fonction de chacune de ses parties ».

D'où la décision : « Nous nous représentons donc l'appareil psychique comme un instrument composé (*ein zusammengesetztes Instrument*), dont nous voulons appeler les parties composantes (*Bestandteile*) “instances” ou, eu égard à leur visibilité, “systèmes” » (*GW* II-III, 542). Cet ensemble, représentable comme une sériation analogue à celle des « lentilles » d'un télescope, ne renvoie

donc pas à seulement à un ordre spatial, mais à un ordre temporel, déterminé par « le parcours de l'excitation ».

Rappelons qu'un télescope est cet instrument d'observation astronomique dont l'objectif est un miroir concave, tandis qu'un microscope est l'instrument optique composé de plusieurs lentilles, qui sert à regarder les objets très petits. L'appareil psychique serait donc un instrument grossissant permettant de se représenter les phénomènes.

Ainsi, de même que la lumière traverse les lentilles d'un télescope, l'*excitation* est censée traverser les « systèmes » de l'appareil psychique, ce qui organise « une succession constante ». Cette analogie se fonde sur le paradigme du « réflexe » : « C'est là seulement la réalisation d'une exigence dès longtemps connue, selon laquelle l'appareil psychique serait construit comme l'appareil réflexe. »

Freud se réfère donc là explicitement au concept de réflexe, introduit au XVIII^e siècle, puis appliqué au système nerveux à partir de Hering et Hall entre 1833 et 1844. C'est même par là que fut introduite la notion d'une « cérébration inconsciente » (*unconscious cerebration*) chez Laycock (1876). On se référera sur le premier point à Georges Canguilhem, *Le concept de réflexe* (Puf, 1955), et sur le second à la synthèse de Marcel Gauchet, *L'inconscient cérébral* (Seuil, 1992).

Ce qui se dégage alors, c'est un appareil à deux extrémités, « sensitive » – système qui reçoit les perceptions – et « motrice », le processus psychique allant dans cette direction, du « sensitif » au « moteur ». Le sommeil crée en effet un désinvestissement de l'activité motrice (du côté de la réalité) et une régression vers le pôle sensitif (endogène). Cela implique une inscription différenciée des traces de l'excitation. Au-delà de son aspect « fonctionnel », l'appareil psychique a pour utilité métapsychologique la différenciation des processus.

4. L'« ENTENDEMENT TOPIQUE » : LE SITE INCONSCIENT

Il faut bien noter l'acte réflexif d'un genre particulier que suppose cette décision : « Toute science repose sur des observations et des expériences que nous transmet notre appareil psychique, mais... notre science a cet appareil même pour objet » (*Abrégé de psychanalyse*, chap. IV, *GW XVII*, 81). En ce sens, l'appareil psychique permet de dépasser la contestation adressée de longue date à la psychologie d'être subjective et réduite à l'introspection (qui lui faisait refuser le statut de science positive par Auguste Comte). Mais cela suppose le caractère « fissile » du « moi », susceptible de se scinder et de se prendre comme objet de connaissance (*Nouvelles conférences*, *GW XV*, 63-64). L'« appareil psychique » n'est donc pas qu'une « convention », c'est un choix épistémologique et, plus matériellement, une option anthropologique.

Dire qu'il y a un appareil psychique, c'est à la fois rompre avec une métaphysique de l'âme – Freud parle aussi de *seelische Apparat*, « appareil animique » – et avec une psychologie du conscient. Ce n'est pas à dire, répétons-le, que la métapsychologie n'étudie que la psyché inconsciente : la conscience est également à son programme. Mais c'est depuis l'hypothèse de l'inconscient que s'opère la nouvelle cartographie de l'appareil psychique tout entier.

Cette première reconnaissance de l'inconscient comme objet métapsychologique nous permet de situer le « système inconscient » comme doté de « propriétés » déterminées. En attendant de détailler ces propriétés, il faut bien prendre acte que c'est la reconnaissance de l'inconscient comme système – notable « Ics » (*Ubw*) – qui arrache l'inconscient à son statut « phénoménolo-

gique » ou descriptif pour le faire accéder au statut d'objet pour une psychologie scientifique.

Corrélativement, la conscience cesse d'être un principe pour devenir le référent de systèmes préconscient/conscient dotés de propriétés propres.

Bref, une fois « dans les lieux » – au sens littéral –, il devient possible – donc nécessaire – au métapsychologue « de décrire la structure de l'appareil psychique, les énergies ou forces qui sont actives en lui » (*Abrégé de psychanalyse*, chap. IV, *GW XVII*, 79).

5. LE « SYSTÈME INCONSCIENT »

La métapsychologie rompt donc à la fois avec une conception simplement descriptive et avec l'idée d'un Inconscient-principe. Au sens descriptif, « une représentation inconsciente est une représentation telle que nous ne la remarquons pas, mais dont nous sommes prêts à admettre l'existence sur le fondement de preuves et d'indices » (*Quelques remarques sur le concept d'inconscient*, 1912). Mais, précisément, l'inconscient métapsychologique est plus que l'ensemble des « pensées latentes », c'est-à-dire non actuellement présentes à la conscience ou « manifestes » : il réside dans l'hypothèse, expérimentalement induite à partir de l'hypnose et de la suggestion posthypnotique, d'un « système » *sui generis* : soit un « système d'activité psychique qui se manifeste à nous par la caractéristique que les processus qui le composent sont inconscients ». Du coup, il ne s'agit plus d'attribuer à l'Inconscient des propriétés, mais de recenser les caractères d'un « système » : absence de contradiction et de négation, mobilité primaire de l'investissement, atemporalité, primat de la « réalité psychique » sur la réalité matérielle (*L'inconscient*).

La prégnance du modèle topique chez Freud se manifeste encore et culmine en quelque sorte dans la *Notice sur*

le *bloc magique* (1925) où la relation entre les systèmes se trouve décrite en quelque sorte *in concreto* par analogie avec le dispositif du « bloc » ou « ardoise magique ». On peut ainsi distinguer une sédimentation sous-jacente de « traces » indélébiles inconscientes (correspondant au morceau de résine ou de cire) et une surface susceptible de se détacher – correspondant à « la feuille recouvrante constituée de celluloïd et de papier ciré », apte à figurer le système Pcs-Cs.

Ainsi se trouve dialectisée en quelque sorte cette interaction temporelle des systèmes, « parties constitutives » – ou instances – distinctes mais reliées entre elles – qui maintient fortement la représentation spatiale « en couches », sauf à la spécifier par une « représentation du temps », comme fonction de discontinu.

6. LE « GRAPHISME » TOPIQUE : L'ÉCRITURE MÉTAPSYCHOLOGIQUE

L'impératif topique imprime sa marque à la métapsychologie, comme exigence de figuration (*Schilderung*) de la psyché – ce qui vient à l'expression sous la forme matérielle du graphisme, c'est-à-dire de schémas destinés à visualiser l'appareil psychique.

La topique rend possible une graphie et par là même une transmission du savoir des processus. Démarche (auto)didactique : dès la période de naissance de la psychanalyse apparaît l'usage, dans la correspondance avec Fliess, dans le contexte de l'*Esquisse de psychologie scientifique*, des supports graphiques. On voit Freud, pendant une séance de la Société psychanalytique de Vienne, proposer une « représentation schématique d'un tel appareil psychique » sous forme d'un schéma (séance du 27 février 1907, in *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, t. I, p. 155). On

peut suivre dès lors l'écriture graphique de la topique et de sa réécriture (*infra*, p. 94), à travers trois relais majeurs : le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* où « le schéma de l'appareil psychique » se trouve figuré en sa double polarité, sensitive et motrice ; le chapitre 2 de *Le moi et le ça*, où se trouve esquissé le passage de la première à la seconde topique, puis la XXXI^e des *Nouvelles conférences* où ce schéma se trouve repris et complété par la figuration du surmoi – ce qui permet de lire en surimpression les deux topiques. Preuve que la référence spatiale rend possible une écriture graphique de « l'inconscient ».

Il faut dès lors garder à l'esprit cet impératif métapsychologique : c'est une faute élémentaire – donc majeure – de se tromper dans la localisation d'un processus dans et par l'appareil psychique. Mal localiser, c'est produire une confusion dans l'intelligibilité même du processus. C'est pourquoi Freud manifeste « le soin anxieux de respecter la succession des instances » (lettre à Lou Salomé du 13 juillet 1917).

Expliquer commence par l'acte de *localiser*, c'est-à-dire de déterminer le lieu ou le site de l'action psychique – ce qui suppose l'entrée en scène de la dimension dynamique, pulsionnelle.

CHAPITRE II

La pulsion ou le concept métapsychologique

La pulsion est un élément déterminant comme « donne du jeu » métapsychologique, à la fois par sa fonction et son contenu. En sorte que la « doctrine pulsionnelle » (*Triblehre*) constitue le pilier central de l'édifice métapsychologique.

1. LA « DOCTRINE PULSIONNELLE », MYTHOLOGIE DE LA PSYCHANALYSE

Ce caractère originaire est souligné par une référence au mythe : « La doctrine pulsionnelle (*Triblehre*) est pour ainsi dire notre mythologie » (*Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, XXXII^e, GW XV, 101). Comment une « science » peut-elle s'étayer sur une « mythologie » sans se récuser comme science ? Comme Freud l'écrit à Einstein : « Peut-être avez-vous l'impression que nos théories seraient une sorte de mythologie... » (GW XVI, 22). Cela ne signifie pas que la pulsion est quelque croyance fantaisiste, mais qu'elle est ce qui nomme, conventionnellement, l'origine. Exigence épistémologique basique : « Mais toute science de la nature

(*Naturwissenschaft*) ne part-elle pas d'une telle sorte de mythologie ? En va-t-il pour vous aujourd'hui autrement en physique ? » Ce n'est pas un hasard si c'est en référence à la « constitution pulsionnelle » que Freud, dans *L'analyse sans fin et avec fin*, évoque la nécessité de convoquer la sorcière (*supra*, p. 19) : ici encore, « l'exemple est la chose même ». La pulsion est le constituant majeur de la « cuisine » de la sorcière métapsychologie, son matériau et son « plat de résistance ». Impossible de penser sans faire avec cela, *Trieb*, « la pulsion », mais ce n'est qu'en explorant ses « alliages » et ses destins qu'on en saura plus.

2. LA PULSION, CONCEPT MÉTAPSYCHOLOGIQUE FONDAMENTAL

A / Du point de vue de la forme. Dans le texte introductif de ses essais de *Métapsychologie*, Freud procède à une sorte de rappel d'épistémologie générale. Toute science « doit être construite sur des concepts fondamentaux (*Grundbegriffe*) clairs et définis de façon tranchante » (GW X, 210-211). Si l'appareil psychique est la « fiction » fondamentale de l'explication métapsychologique, la pulsion est le « concept fondamental » de la « science analytique », et à ce titre le « fond » (*Grund*) métapsychologique. De même que la physique doit poser la notion de « corps » pour ensuite examiner les lois du mouvement, la vitesse, etc., la métapsychologie doit *poser* ce concept – « pulsion » – pour en déduire les effets.

B / Du point de vue du contenu. L'appareil psychique ne décrit que des traces et des systèmes, mais le point d'origine, l'*excitation*, est aussi le germe de la « pulsion », caractérisable comme « une excitation pour le psychique » (*Pulsions et destins des pulsions*, GW X, 211). La pulsion

vient donc fournir en quelque sorte la force motrice en même temps que la « chair » de la structure.

La pulsion a pour origine l'excitation interne, qui a pour caractéristique que, surgissant de l'intérieur, on ne peut y opposer une action de fuite (qui reste toujours possible pour une excitation externe). Tout part de cette impossibilité de fuir « l'excitation endogène » (*endogene Reiz*).

3. LA PULSION, CONCEPT-LIMITE

Dire que le concept fondamental de la métapsychologie est la pulsion comporte des conséquences essentielles pour comprendre la métapsychologie.

Toute l'explication métapsychologique est d'emblée celle des processus pulsionnels. Sous le terme d'« inconscient », ce sont des pulsions et leurs destins – *Schicksalen*, soit leurs tribulations – qui sont à l'œuvre.

La pulsion – nommément sexuelle – est donc la force motrice, mais aussi le nœud économique-dynamique de la psyché. Mais le « concept de fond » (*Grundbegriff*) est aussi « concept-limite » (*Grenzbegriff*) entre *psyché* et *soma*. La métapsychologie n'est donc pas une simple psychologie des processus psychiques, mais une investigation de processus limitrophes entre « âme » et « corps ». Le concept de « pulsion » est en quelque sorte intrinsèquement « psychosomatique » (récusant par là même les théories psychosomatiques, qui, elles, restent peu ou prou dualistes). Ce n'est pas un simple emprunt à la biologie, mais une pensée originale.

Cela implique notamment que le métapsychologue est bien autre chose qu'un « biologiste de l'esprit » (comme l'accrédite Frank J. Sulloway, *Freud, biologiste de l'esprit*, 1979 ; 1981), quoiqu'il travaille effectivement, par sa théorie pulsionnelle, sur les brisées d'une espèce de « biologie de l'esprit ».

La psychanalyse ne fait donc pas que poser la pulsion, elle la déconstruit et la redécouvre, la remplissant de « contenu » en la cernant « par divers côtés ».

4. PULSION ET SEXUALITÉ

Ainsi, la pulsion apparaît comme constituée de quatre éléments :

- c'est une *poussée* psychique – « facteur moteur, somme de force ou mesure d'exigence de travail » ;

- qui a sa *source* dans une zone corporelle – soit « tout processus somatique dans un organe ou une partie du corps dont l'excitation est représentée dans la vie psychique par la pulsion » (double élément qui exprime son caractère frontalier) ;

- et a pour *but* la satisfaction, c'est-à-dire la « suppression de l'état d'excitation à la source pulsionnelle » ;

- au moyen d'un *objet* : or, de cet objet, on ne peut rien dire d'autre, sinon qu'il est « ce à quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but ».

Ce qui distingue pourtant la pulsion sexuelle, c'est qu'« il y a quelque chose dans la nature de la pulsion sexuelle même qui n'est pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction » (*Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*, GW VIII, 89).

Corrélativement, il apparaît que l'objet, loin d'être fixé – comme dans le schéma de l'*instinct* –, est éminemment mobile, se déplaçant selon les divers modes de satisfaction successifs. En d'autres termes, la pulsion est, par sa nature même, « partielle » – ce qui justifiera Karl Abraham de parler également d'« objet partiel ».

5. PULSION ET DÉSIR : L'EXPÉRIENCE DE SATISFACTION

Le désir (*Wunsch*) désigne chez Freud ce « mouvement » ou motion psychique qui, après « l'expérience de satisfaction, qui met fin à l'excitation », tend à réinvestir la trace mnésique de satisfaction déterminée par l'excitation pulsionnelle et liée à un objet. Il faut comprendre que l'« image mnésique » – c'est-à-dire le souvenir – de l'objet de satisfaction (nutritif ou sexuel) restera associée avec la trace mémorielle de « l'excitation du besoin ». En conséquence : « Dès que le besoin se représentera, il y aura, grâce à la relation établie, déclenchement d'une impulsion psychique qui investira à nouveau l'image de cette perception dans la mémoire et provoquera à nouveau cette perception elle-même, c'est-à-dire reconstituera la situation de la première satisfaction » (*GW* II-III, 571). L'« accomplissement de désir » (*Wunscherfüllung*) est constitué par « la réapparition de la perception ».

6. PULSION, REPRÉSENTATION ET AFFECT

La pulsion ne s'exprime que par le truchement de deux facteurs psychiques, la représentation (*Vorstellung*) et l'affect (*Affekt*).

Ces termes sont empruntés à la dualité de la « psychologie scientifique » allemande, de Herbart à Wundt : sur la tradition wundtienne, cf. notre *Introduction à l'épistémologie freudienne*, op. cit., p. 131 sq.

La représentation dont il s'agit n'est donc pas à prendre au sens cognitif (comme idée ou image intellectuelle), mais comme le représentant représentationnel de

la pulsion. Or, on a vu que c'est la trace mnésique, c'est-à-dire la fixation perceptive de l'expérience de satisfaction, l'élément idéique de l'excitation, qui marque la première inscription psychique de la pulsion. La « représentation de chose » est donc l'élément le plus proche de la trace mnésique.

Dès son travail sur la conception des aphasies apparaît une théorie de la représentation, avec ses deux composantes : « représentation de mot » et « représentation d'objet » (*op. cit.*, p. 127 *sq.*).

Cela permet de procéder à une « identification » ou « autopsie » métapsychologique de l'inconscient : tandis que la représentation consciente est la représentation de chose et la représentation de mot, l'inconscient est caractérisable en dernière analyse comme « la représentation de chose seule » (*L'inconscient*, *GWX*, 300).

Pourtant, la pulsion trouve aussi un mode d'expression, encore plus direct, sous forme d'affect, cet élément de décharge (voir *infra*, p. 56).

7. LES « PULSIONS FONDAMENTALES »

La nécessité de fonder la conflictualité inconsciente aboutit au postulat d'une dualité de « pulsions fondamentales ». Pulsions d'autoconservation – ou « pulsions du moi » – et « pulsions sexuelles ». On notera que la référence mythologique atteint ici son comble : Faim et Amour, et bientôt Éros et Thanatos (*infra*, p. 93). Que Schiller serve de référence au premier dualisme ou qu'Empédocle soit impliqué dans le second confirme que la métapsychologie prend là le sens d'une sorte de physique fondamentale, se retrouvant sur les brisées d'une spéculation sur les éléments et les principes primitifs, digne des « présocratiques ».

Il s'agit en effet de comprendre les mélanges pulsionnels, mais aussi les déliaisons (*Triebmischungen/Triebentmischungen*). Les pulsions sexuelles s'étayant – littéralement, « s'appuyant » – sur les pulsions d'auto-conservation correspondant au besoin nutritif, elles s'en détachent : « Les pulsions sexuelles trouvent leurs premiers objets en étayage sur les évaluations des pulsions du moi, exactement comme les premières satisfactions sexuelles sont éprouvées en étayage sur les fonctions corporelles nécessaires à la vie. » De même, comme on le verra (*infra*, p. 93), la vie pulsionnelle est constituée d'un alliage de « pulsions de vie » et de « mort ».

8. LA PULSION ET SES DESTINS

On comprend en quel sens Freud situe la « doctrine pulsionnelle » dans le registre de la mythologie. De la pulsion, on ne peut rien savoir puisque, d'un côté, elle se perd dans une origine physique (l'excitation) et que, de l'autre, elle s'exprime par représentations et affects. On ne peut donc rien en savoir en elle-même, mais, sans elle, rien n'est possible. On peut en revanche en suivre les « destins » :

- le « renversement dans le contraire » concerne le but de la pulsion – passage de l'activité à la passivité (sadisme vs masochisme) ;

- le « retournement sur la personne propre » concerne l'objet, remplacement d'un objet par la personne propre (voyeurisme vs exhibitionisme) ;

- la « sublimation » consiste à échanger le but sexuel de la pulsion par un but non sexuel (voir *infra*, p. 126).

Reste le plus important et le plus complexe devenir pulsionnel, soit le refoulement.

CHAPITRE III

Le refoulement ou l'opérateur dynamique

« La théorie du refoulement est la pierre d'angle sur laquelle repose tout l'édifice de la psychanalyse et même la pièce la plus essentielle de celui-ci... » (*Pour une histoire du mouvement psychanalytique*, GW X, 54).

Cette affirmation lourde de sens demande à être bien appréciée.

D'abord, elle assimile la psychanalyse à un édifice : le refoulement est donc à la fois la pièce essentielle de cet édifice et ce qui le soutient. Ce n'est donc pas un concept parmi d'autres, mais l'opérateur de l'explication métapsychologique. Mais Freud, on l'a vu, place la pulsion dans le rôle de « concept fondamental ». Comment articuler ces deux prétentions à l'« originarité » ? On peut le trouver dans le concept de « réalisation de désir », dont Freud note très tôt : « Il me semble qu'avec la théorie de l'accomplissement de souhait, seule la solution psychologique serait donnée, non la solution biologique, ou, pour mieux dire, métapsychique » (Lettre à Fliess du 10 mars 1898, *op. cit.*, p. 384).

1. LE REFOULEMENT, « PIERRE D'ANGLE » MÉTAPSYCHOLOGIQUE

Le passage de l'un à l'autre se fait si l'on s'avise, d'une part, que le refoulement est le principal destin de la pulsion, d'autre part, qu'à travers le refoulement se notifie l'aspect dynamique de l'inconscient en même temps que ce qui « dynamise » la topique.

On pourrait exprimer cela en disant que la psychanalyse est une « psychologie dynamique ». C'est notamment la position d'Henri F. Ellenberger, reprenant l'expression de Gregory Zilboorg, exprimée dans *l'Histoire de la découverte de l'inconscient* (1970 ; trad. franç., Fayard, 1994). Rappel de l'inscription de la psychanalyse dans une tradition unifiée comme « psychiatrie dynamique ». Cette expression, qui a l'intérêt de rappeler l'importance de la dimension dynamique de la métapsychologie, n'en a pas moins un effet de « banalisation » de la position proprement analytique. La psychanalyse est en effet réduite ainsi à l'une des espèces de la « psychologie dynamique », alors qu'elle renouvelle le concept même de psychologie par la prise en compte de la dynamique *pulsionnelle*. Ce n'est donc pas un hasard si Freud n'a jamais été tenté par l'utilisation d'une étiquette aussi formelle et redondante pour caractériser la psychanalyse.

En quoi consiste « l'essence du refoulement » ? Elle consiste dans le fait d'« écarter et de maintenir à distance du conscient » (*Le refoulement*, GW X, 250), et quoi, sinon ce qui est incompatible avec le devenir-conscient, soit une motion pulsionnelle – sexuelle – interdite ? Dès lors que, de la pulsion, il est « impossible de venir à bout par des actions de fuite », une action psychique interne s'impose, qui a nom « refoulement ».

Processus, le refoulement débute par une *fixation* – ce que Freud désigne comme « refoulement originaire ».

C'est la « première phase du refoulement, qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentant-représentation) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient. Avec lui se produit une *fixation*. En vertu de cette fixation, le représentant correspondant subsiste à partir de là de façon inaltérable et la pulsion demeure liée à lui. » On notera que ce qui est pensé ici, de façon assez mystérieuse, mais nécessaire, c'est une sorte d'adhérence ou de collage de la représentation à la pulsion – par un « contre-investissement » – à partir de laquelle se produira « le refoulement proprement dit », qui est « refoulement après coup » (*Nachdrängen* : littéralement, « poussée d'après »), par lequel le représentant-représentation originaire sera maintenu à distance. Tâche qui exige une *action* psychique.

2. « DÉFENSE » ET REFOULEMENT

À vrai dire, c'est dans la notion de défense que se cristallise, de façon encore élémentaire, la dynamique du conflit. Il y a bien une généalogie du « vieux concept de défense » à celui, métapsychologiquement plus élaboré, de refoulement. Le premier désigne « de façon générale toutes les techniques dont se sert le moi dans ses conflits », tandis que le second est « l'une de ces méthodes de défense » (*Inhibition, symptôme et angoisse*, GW XIV, 195). Il y a donc entre défense et refoulement un rapport de genre à espèce. Mais c'est à vrai dire « quelque chose de tout à fait particulier qui est plus nettement distinct des autres mécanismes que ceux-ci ne sont les uns des autres » (*L'analyse finie et l'analyse infinie*, GW XVI, 81). La défense s'instaure à partir d'une représentation inconciliable (ce qui fait parler d'« hystérie de défense »).

Le refoulement est à vrai dire si déterminant qu'il n'est pas infondé d'assimiler l'inconscient, en son noyau, au

refoulé – sauf à spécifier cette assimilation avec l'affinement du déchiffrement topico-dynamique (voir *infra*, p. 96-97).

Ce « vieux concept » aura la vie dure, jusqu'au bout de la métapsychologie : ce n'est pas un hasard si l'ultime avancée métapsychologique, celle du « clivage du moi », se trouve articulée au « processus de défense » (*infra*, p. 98).

3. L'« ALGÈBRE » DU REFOULEMENT : REPRÉSENTATION ET AFFECT

Sur quoi porte le refoulement ? Non sur les pulsions mêmes, mais sur leurs « représentants », les représentations. Les affects, eux, ne sont pas à proprement parler refoulables – ils sont plutôt « réprimables » ou « transformables ».

On peut reprendre à ce niveau dynamique le problème resté en suspens sur le plan topique (*supra*, p. 49) sur sa nature inconsciente.

Si l'affect n'a pas le droit à l'expression, il n'est pas franchement assimilable à « une formation inconsciente ». Le plus précis qu'on puisse en dire est qu'il constitue une « possibilité de rudiment (*Ansatzmöglichkeit*) qui n'a pas pu parvenir à se développer » (*L'inconscient*, GW X, 277). Autrement dit, il ne séjourne pas dans le système inconscient de façon sédentaire, pouvant « virer » du « conscient » à l'inconscient, selon les tribulations inconscientes de la représentation. C'est le lieu d'une « lutte constante des systèmes Cs et Ics ».

Pourtant, Freud n'hésitera pas à ébranler sa distinction en suggérant, à propos du fétichisme, qu'en cas de déni – portant sur la représentation (phallique) – on assiste à un « refoulement de l'affect » (*Fétichisme*, GW XIV, 313).

4. LA NOTION DE « PSYCHOSEXUALITÉ »

Ce qui donne au refoulement son opérativité et son importance, c'est bien la motion sexuelle. Le « souhait de désir » – pour restituer en une périphrase le terme *Wunsch* – constitue ce qui tend à répéter l'expérience de satisfaction et ce par quoi se constitue la défense. *Wunsch* et défense constituent donc la structure bipolaire de la dynamique. Freud forge la notion de « psychosexualité », destinée à éviter la confusion avec la sexualité biologique (cf. *infra*, sur la « théorie de la libido », p. 73 sq.).

C'est ici la « barrière de l'inceste » (*Inzestschranke*) qui décide du destin de la pulsion. Le « complexe nucléaire » – d'Œdipe – s'organise à partir de l'empêchement, interdit de la jouissance de la mère qui décide de l'entrée dans le refoulement. On trouve là la « scène originaire », rencontre avec le désir de l'autre – sous la forme de la séduction ou du coït parental, enjeu de l'étiologie sexuelle des névroses.

5. LES FORMATIONS INCONSCIENTES :
GRAMMAIRE MÉTAPSYCHOLOGIQUE

La dynamique conflictuelle permet d'ordonner les formations inconscientes : rêve, lapsus et actes manqués d'une part, fantasmes et symptômes d'autre part.

Le modèle en est indéniablement le *rêve*. Quelle est la signification métapsychologique de l'idée que « le rêve » est « la voie royale de l'interprétation de l'inconscient » ? C'est que le rêve, réalisation (déguiée) d'un désir (refoulé) est le paradigme de la *Wunscherfüllung* ou « réalisation-de-désir ». Freud emploie le terme « métapsychologie » pour désigner cette partie de *L'interprétation des rêves* qui complète les considérations factuelles

sur le « sexuel organique » et le « clinique factuel » (lettre à Fliess du 22 juillet 1899, *op. cit.*, p. 460).

Celle-ci rend compte de la transformation du « contenu latent » du rêve en « contenu manifeste », au moyen d'un travail inconscient : condensation et déplacement, symbolisation et élaboration secondaire.

Le *symptôme*¹ acquiert sa signification propre en se dégageant de sa connotation étroitement médicale (cf. *infra*, p. 108 *sq.*) de signe d'une maladie : considéré comme formation inconsciente, il constitue cette formation de compromis entre la motion refoulée et l'interdit. D'un côté, il est le signe du renoncement pulsionnel ; d'un autre côté, il contient paradoxalement la satisfaction originaire, dans la mesure où il perpétue le refoulé – en tant que « formation réactionnelle » et « formation de substitut ».

Le *fantasme*, formation psychique structurée comme un scénario, pose un problème de repérage topique : d'une part, les fantasmes sont « hautement organisés, dépourvus de contradiction, ils ont utilisé toutes les acquisitions du système Cs (conscient) » ; d'autre part, « ils sont inconscients et ne sont pas susceptibles de devenir conscients ». « En fait, c'est leur origine qui reste décisive pour leur destin » et celle-ci se trahit à un « trait », comme pour les « sang-mêlé » (*L'inconscient*). Le fantasme tend en effet à indemniser le sujet des frustrations de la réalité : « Les fantasmes possèdent une réalité psychique opposée à la réalité matérielle » (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*, GW XI, 383). L'examen des fantasmes de fustigation chez les filles – *Un enfant est battu* (1919) – révèle l'intercalation, entre deux phases conscientes (« Le père bat l'enfant » et « On bat des enfants »), d'une phase inconsciente (« Je suis battue par le père »). Il apparaît ainsi que

1. P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur le fantasme*, Paris, Economica, 2007.

cette dualité métapsychologique du fantasme régit sa mise en écriture – ce qui constitue une véritable promotion du fantasme comme mise en représentation du désir œdipien.

6. LE REFOULÉ « HORS SYMPTÔME »

Indépendamment de ces formations qui viennent en quelque sorte l'instituer, le refoulé est aussi bien susceptible de revenir dans un « sentiment » : « L'inquiétante étrangeté (*Unheimliche*) du vécu prend naissance quand des complexes infantiles refoulés sont ranimés par une impression ou quand des convictions primitives surmontées semblent à nouveau confirmées » (*L'inquiétante étrangeté*, *GW* XII, 263). On notera que, par sa théorie de l'*Unheimliche*, Freud fournit l'explication métapsychologique d'un phénomène vécu. Est vécu comme spécialement « inquiétant » ce qui aurait dû rester refoulé et dont la présence vient se notifier. Le « refoulé » vient alors se « phénoménaliser ».

Celui-ci revient aussi bien sous la forme qui ne ressortit pas à la pathologie, comme le « mot d'esprit » (*Witz*). Que se passe-t-il alors ? « Une pensée préconsciente est livrée pour un moment à l'élaboration inconsciente et le résultat en est aussitôt conçu par la perception consciente » (*Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient*, chap. VI, *GW* V, 189). On notera qu'un jeu avec la censure devient en quelque sorte possible, ce qui rend possible une levée ponctuelle du refoulement, gratifiée d'une « prime de plaisir ».

Le refoulement apparaît donc bien comme le principe d'écriture des formations inconscientes.

CHAPITRE IV

La quantité ou le facteur économique

L'appareil psychique est destiné à penser un « fonctionnement ». Or, celui-ci obéit à des « principes », qui eux-mêmes sous-tendent l'économie de la machine psychique.

On rappellera l'inspiration thermodynamique de l'explication métapsychologique : celle-ci implique donc une prise en compte du déplacement des quantités. Tout processus a un « coût », ce qui oblige à penser en termes de dépense.

Le point de vue économique de la métapsychologie consiste dans « la tentative de suivre le destin des quantités d'excitation et de parvenir à quelque estimation relative de leur grandeur » (*L'inconscient*, GW X, 280). À défaut de « mesurer », il s'agit bien d'évaluer les flux de forces entrant en jeu dans la dynamique psychique.

1. LE PROBLÈME DE LA QUANTITÉ : L'HOMÉOSTASIE

Dès l'*Entwurf* apparaît cette importance du facteur quantitatif : à preuve le fait qu'elle s'inaugure, à titre de « première notion fondamentale », par le « concept de

quantité» (*op. cit.*, p. 316). Le « problème de la quantité » (p. 325) se met en forme à partir de la fonction de décharge, et, corrélativement, de « liaison », entrave de la décharge.

Cette économie est liée à la conception même de la pulsion, en son origine, l'excitation : il est question d'une « somme d'excitation », fonction des excitations internes auxquelles on ne peut échapper par la fuite.

Là intervient une dualité essentielle : « L'investissement du désir allant jusqu'à l'hallucination, le plein développement de plaisir qui implique que la défense soit dépensée pleinement, nous les désignons du terme de processus psychiques primaires ; par contre, les processus que seul rend possibles un bon investissement du moi et qui représentent une modération des précédents, nous les désignons comme processus psychiques secondaires » (p. 344). Cette opposition organise l'opposition entre « énergie libre » et « énergie liée », et, corrélativement, du « processus primaire » et du « processus secondaire ».

La *Métapsychologie* rend à Breuer la paternité de cette hypothèse de « l'existence dans la vie psychique de deux états d'énergie d'investissement, un état toniquement lié et un état d'énergie librement mobile, tendant à la décharge », mais c'est pour le livrer à la réflexion métapsychologique comme problème : « Je crois que cette distinction représente jusqu'à ce jour notre vue la plus profonde sur la nature de l'énergie nerveuse et je ne vois pas comment on peut l'éviter. Nous aurions un besoin urgent, afin de nous représenter les choses du point de vue métapsychologique – bien que ce soit peut-être là une entreprise encore trop risquée –, de poursuivre la discussion sur ce point » (*L'inconscient*, sect. V, *GW X*, 287) (souligné par nous). C'est dire que l'économie reste de l'ordre du postulat soutenant la description, jusqu'à ce que la métapsychologie ait pu s'en emparer comme question (voir *infra*, p. 96).

C'est ainsi qu'il faut comprendre l'expression « principes du devenir psychique » (*Prinzipien des psychischen Geschehens* : terme que l'on a tort de traduire par « fonctionnement psychique » et, encore plus, « mental » : *Geschehen*, c'est le devenir événementiel). Le principe majeur de l'événementialité psychique est le « principe de plaisir », qui se spécifie, sous l'effet du renoncement, en « principe de réalité ». Tout ce qui arrive se produit donc dans le psychisme selon ces deux principes, ou plutôt selon ce principe à double forme. C'est en ce sens, s'il l'on veut, ce qui « fait fonctionner » la machine psychique, sauf à ne pas « fonctionnaliser » ce processus.

Le principe de plaisir organise la psyché selon un principe homéostatique, de régulation par maintien aussi bas que possible de l'étiage de l'excitation.

2. L'ÉCONOMIE PULSIONNELLE

C'est ainsi que la pulsion – qui se manifeste comme « force constante » (*Pulsions et destins des pulsions*) et comme « mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel » – comporte une économie d'investissement (« représentationnelle ») et de décharge (« affectale ») : la notion de « quantum d'affect » est ici révélatrice, espèce de « quantité qu'il faut postuler comme substrat des transformations de l'affect ». Cette définition économique rompt, remarquons-le, avec une conception qualitative de l'affect : le quantum d'affect correspond à « la pulsion pour autant que celle-ci s'est détachée de la représentation et trouve son expression adéquate à sa quantité dans des processus qui nous deviennent sensibles comme affects » (*Le refoulement*, GW X, 255).

3. LE DÉSIR « À L'ÉCONOMIE »

La machine est régie par le *principe d'inertie*, qui fait que « les neurones tendent à se débarrasser de la quantité, donc à se maintenir le plus près possible de l'état 0 ». L'appareil psychique primitif, confirme *L'interprétation des rêves*, est réglé par « la tendance à éviter l'accumulation d'excitation et à se maintenir, autant que possible, sans excitation ».

Or, cela va se préciser sous la forme du principe de « plaisir-déplaisir », qui règle l'appareil psychique, soit l'évacuation de la tension déplaisante.

Corrélativement, c'est le *principe de constance* qui fait que l'appareil psychique a une tendance à maintenir aussi bas que possible la quantité d'excitation présente en lui, « ou du moins à la maintenir constante » (*Au-delà du principe de plaisir*). Celui-ci peut être tenu à son tour comme le fondement économique du principe de plaisir, au moment même où Freud pense un « au-delà » de ce principe (*infra*, p. 98).

Celui-ci peut être énoncé comme « principe de Nirvâna » (Barbara Low), soit comme « tendance à la constance, à la suppression de la tension d'excitation interne » (*GW XIII*, 60). Mais précisément la sexualité atteste qu'une montée de l'excitation est recherchée : s'« il existe des tensions s'accompagnant de plaisir et des détentes déplaisantes », le principe de Nirvâna ne saurait être accrédité par la métapsychologie du sexuel.

La notion d'économique est finalement destinée à penser l'économie du plaisir. Celui-ci est en effet indéfinissable en lui-même, qualitativement, ne pouvant être approché que par les notions de répétition et de quantité. Ainsi, une même excitation peut, d'après son rapport au temps, virer à la douleur ou au plaisir.

4. ÉCONOMIE LIBIDINALE ET NÉVROSE

On aurait tort de considérer l'économique comme un paramètre simplement théorique. La psychopathologie, au moment de s'interroger sur les conditions qui font qu'un sujet, jusque-là en bonne santé, « tombe malade », c'est-à-dire sombre dans la névrose, confirme l'importance du « facteur quantitatif », qui « ne saurait être négligé pour rendre compte du passage à la névrose » (voir *infra*, p. 116). Point de passage à la névrose sans une certaine élévation de la libido qui aggrave les conditions de la frustration. Encore convient-il de souligner qu'il ne s'agit pas d'une « quantité absolue », mais du « rapport entre le quantum actif de libido et cette quantité de libido que le moi actif individuel peut maîtriser, c'est-à-dire maintenir sous tension, sublimer ou utiliser directement » – en sorte qu'« une élévation relative de quantité de libido pourra avoir les mêmes effets qu'une élévation absolue ». C'est dans les cas de changement apparemment endogène – sans rapport avec une modification du monde extérieur – qu'il y aurait lieu de postuler la valeur de « causation » du facteur quantitatif, qui prend alors tout son relief.

5. LE TRAUMA À L'ÉPREUVE
DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE

De même, le trauma est défini comme « un événement qui apporte à la vie psychique en un court laps de temps une augmentation d'excitation telle que l'élimination ou l'élaboration de celle-ci de la façon normale et habituelle échoue, d'où doivent résulter de durables perturbations de l'entreprise psychique » (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*, GW XI, 284). Cette expression, *seelische*

Betrieb, confirme le caractère économique : il s'agit d'une centrale énergétique, en l'occurrence débordée. Cela confirme que l'« expression traumatique n'a pas d'autre sens qu'un tel sens économique ». Freud souligne même qu'une trop forte excitation et l'effraction du pare-excitations nouent le refoulement originaire (*Inhibition, symptôme et angoisse*, GW XIV, 121).

Mais l'évolution même du travail métapsychologique du trauma en révèle la complexité (cf. notre rapport « Le trauma à l'épreuve de la métapsychologie », in *Psychiatrie française*, vol. XXX, novembre 1999, p. 7-23). On en verra la relecture en rapport avec le narcissisme (*infra*, p. 81) et la pulsion de mort (*infra*, p. 92).

PORTRAIT MÉTAPSYCHOLOGIQUE DE L'INCONSCIENT

Ce à quoi procède le métapsychologue Freud, c'est à une « autopsie » (*Agnoszierung*) de l'inconscient : le terme, désignant la dissection d'un « cadavre », signifie étymologiquement « l'action de voir de ses propres yeux » (*autopsia*). Cette longue (dé)construction tend donc à se mettre « l'inconscient » sous les yeux. La traversée de la métapsychologie contient une leçon paradoxale et essentielle : l'objet même de la métapsychologie – l'inconscient – ne s'atteint que selon les coordonnées de l'espace métapsychologique, soit :

- comme système (topique) : passage de l'inconscient-principe à l'inconscient-système ;
- comme dynamique : c'est le refoulement qui donne la vérité de l'inconscient (et non l'inverse, comme on pourrait s'y attendre) ;
- comme économique, il renvoie à un fonctionnement « primaire » et à une économie du plaisir/déplaisir.

Enfin, le noyau en est constitué par les motions pulsionnelles, qui en représentent le contenu primaire.

On comprend maintenant sans paradoxe que, depuis Freud, l'Inconscient n'existe plus : ce qui est en cause, c'est une *classe* de *processus* psychiques. Il se dessine en même temps comme l'instance de la « chose », ou degré zéro de la représentation (quoiqu'il ne s'approche que par la représentation). En revanche, loin d'être « un organe rudimentaire, un résidu du développement », ou le « gouffre » dans lequel se déverserait tout ce qui apparaît perturbant au préconscient, « l'Ics, souligne Freud, est... vivant..., se prolonge dans ses rejets » – résultat paradoxal de l'« autopsie » métapsychologique. Ni principe ni dépotoir, l'inconscient est l'acteur à la fois masqué et omniprésent de la vie psychique.

DEUXIÈME PARTIE

LES FIGURES ET LES ÂGES DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE

À présent que nous disposons de la structure ou architectonique de la métapsychologie, il convient d'en saisir la dynamique.

Cela suppose de décrire les états – en diachronie – de la métapsychologie, en prenant en compte simultanément – en synchronie – les trois dimensions – topique, économique et dynamique.

Trois moments successifs se dégagent alors, au-delà de la complexité de leurs composantes :

- l'âge de fondation de la métapsychologie, qui correspond à la théorie pulsionnelle et libidinale, centrée, sur le plan topique, sur le système inconscient, sur le plan économique, sur le principe de plaisir et, sur le plan dynamique, sur le refoulement (chap. V) ;

- l'âge de mise à jour et de « complémentation », avec l'introduction du narcissisme et ses conséquences en chaîne sur les divers « articles » de la théorie psychanalytique (chap. VI) ;

- l'âge des « révisions », où le séisme de l'« au-delà du principe de plaisir » et de la pulsion de mort, puis les remaniements de la topique et corrélativement de la

théorie de l'angoisse redessinent de façon radicale le profil de l'objet métapsychologique (chap. VII).

Il se confirme que la métapsychologie est *work in progress* (*supra*, p. 21-22). Il y a donc lieu de l'envisager à partir de l'impératif, énoncé par Freud sous forme de « conseil » insistant : « Quand vous lisez des travaux analytiques, prenez bien garde à la date de leur composition » (à Smiley Blanton, in *Journal de mon analyse avec Freud*, Puf, 1973, p. 51-52). Façon de signifier que chaque texte « prend date » pour un état – historique – de la métapsychologie.

On trouvera dans le schéma (p. 74) une sorte de « topique » généalogique de la métapsychologie freudienne, permettant de suivre la genèse thématique reconstituée ci-après, en corrélant les « états » de la métapsychologie avec les écrits à portée théorique. Ceux-ci, conformément à l'exploration précédente et à l'explicitation qui suit, peuvent être classés en trois types selon leur intérêt pour la métapsychologie :

- les « textes-souches », contenant des avancées métapsychologiques – innovations ou révisions – et constituant le corpus métapsychologique *stricto sensu* (notés sur le tableau *) ;

- les « œuvres charnières », soit celles qui, sans être à proprement parler métapsychologiques, contiennent des éléments qui étayent de façon déterminante ces avancées et leur tiennent lieu de contexte (notées sur le tableau °) ;

- les « écrits jalons », qui développent et spécifient de façon thématique ou ponctuelle les avancées des « textes souches », en « soldant » leurs effets et conséquences (notés sur le tableau +).

CHAPITRE V

La théorie de la libido ou la fondation métapsychologique

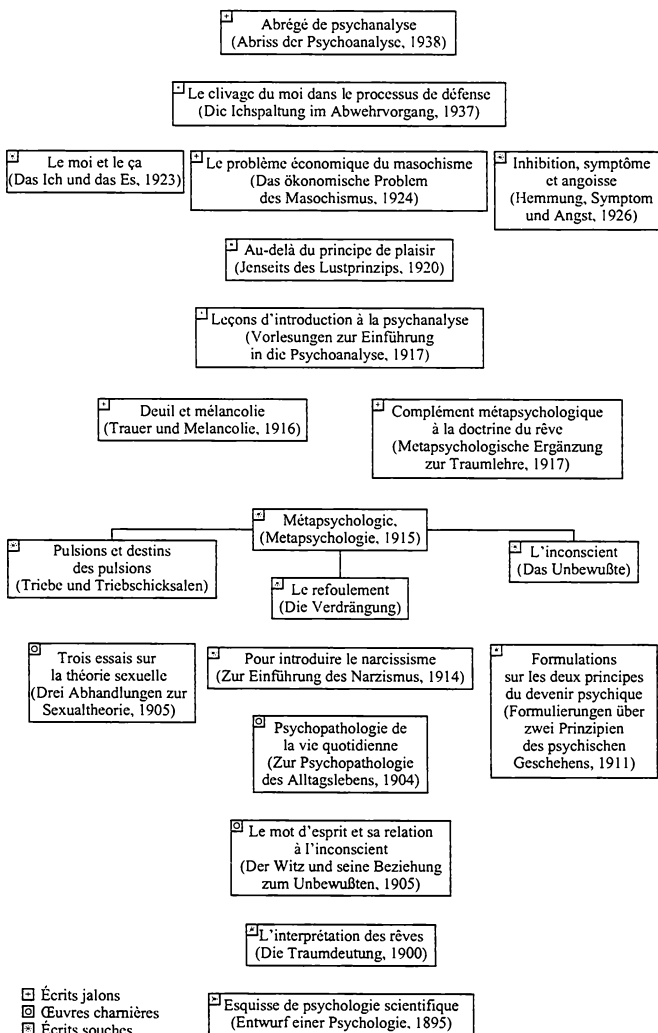
La théorie de la libido peut être considérée comme le pilier porteur de l'édifice métapsychologique, en sa phase de fondation. Rien ne serait pensable en effet du processus inconscient sans son enracinement dans la libido.

La *libido* est le substrat des transformations pulsionnelles, l'être proprement sexuel de la pulsion, susceptible d'« évolution » (*Entwicklung*).

1. « THÉORIE DE LA LIBIDO » ET MÉTAPSYCHOLOGIE

Il faut bien pourtant affronter un paradoxe : la théorie de la libido, colonne porteuse de l'explication psychanalytique, est-elle bien une théorie métapsychologique ?

De fait, la théorie de la libido est une pièce maîtresse de l'explication des processus psychosexuels et la pulsion – concept métapsychologique fondamental (*supra*, p. 46) – est étroitement liée à la libido. Et pourtant le terme « métapsychologie » est absent du texte-manifeste de la théorie de la libido. On peut dire que la théorie de la libido est ce qui « cadre » la théorie de la pulsion en



Généalogie de la métapsychologie freudienne (bibliographie)

présentant de façon intelligible son déploiement. Elle appartient au registre des « présuppositions » (*Voraussetzungen*) de la métapsychologie même, destinée à « guider dans l'élaboration des phénomènes psychologiques » (*Pulsions et destins des pulsions*) – quoique en « indépendance délibérée vis-à-vis de la biologie » (Préface à la 3^e éd. des *Trois essais*, 1914).

Elle est en effet « la partie de la théorie qui est à la frontière de la biologie », en complément des « élaborations » et « découvertes purement psychologiques de la psychanalyse » (inconscient, refoulement, etc.) (Préface de la 4^e éd. des *Trois essais*, 1920, *GW V*, 31).

La *libido sexualis* est même la « présupposition fondamentale », puisque rien n'arrive dans la *psyché* sans la libido : « Mon but, dit Freud en 1914, était de m'informer de ce qu'on pouvait découvrir sur la vie sexuelle humaine avec les moyens de l'exploration psychologique » (*GW V*, p. 30).

En fait, la libido fournit à la théorie pulsionnelle son double fondement, *économique* et *dynamique*.

D'une part, il s'agit du réservoir pulsionnel, puisque les pulsions constituent les transformations de la libido, espèce d'énergie sexualisée de base.

D'autre part, la libido est proprement la « manifestation dynamique dans la vie psychique » de la « pulsion sexuelle » (« *Psychanalyse* » et « *théorie de la libido* », *GW XIII*, 220).

2. LA GENÈSE LIBIDINALE

Faut-il donc supposer que la théorie de la libido – comme sériation de « phases » – introduit une dimension « génétique » – c'est-à-dire de devenir, voire de développement ?

En fait, cette dimension « génétique » n'est pas une « quatrième dimension » de la métapsychologie – et la

psychanalyse n'est pas réductible en conséquence à une psychologie du développement.

C'est pourtant ce qu'affirme Otto Fenichel, dans sa *Théorie psychanalytique des névroses* (1945), où les « points de vue dynamique, économique et structural » (*sic*) sont rapportés à un point de vue général baptisé « développement mental ». Cf. également l'« approche génétique en psychanalyse » exigée en alternative à l'investigation dynamique en 1945 par H. Hartmann, E. Kris, R. M. Löwenstein, *Éléments de psychologie psychanalytique*, 1964 ; Puf, 1975, p. 8-34.

Certes, les *Trois essais* contiennent une sorte d'« histoire naturelle » de la libido. Mais, à bien y regarder, c'est un modèle de développement bien particulier qui s'en dégage :

- d'une part, la *fixation* et la *régression* au « prégénital » révèlent la constitution du symptôme – ce qui en fait les moments de vérité du soi-disant « développement » ;
- d'autre part, le caractère « partiel » de la pulsion, qui, malgré la tendance à l'unification génitale, comporte un irréductible à ce qui serait une intégration par le développement : la libido passe d'un objet à l'autre en quelque sorte, en réexpérimentant, à chaque forme de « satisfaction », qu'il y a, dans la pulsion sexuelle, « quelque chose qui n'est pas favorable à la satisfaction » !

Il faut ajouter que des « nœuds » particuliers déterminants de cette « évolution » se dégagent : d'une part, l'« érotique anale », qui peut revendiquer un degré de structuration en quelque sorte concurrentiel de la satisfaction génitale ; d'autre part, la phase phallique, qui représente un « primat du phallus ».

3. THÉORIE DE L'OBJET ET OBJET DE LA CASTRATION

La systématisation de la théorie de la libido en théorie du développement de la libido (opérée par Karl Abraham, *infra*, p. 133), si elle n'est pas en contradiction formelle avec l'apport freudien, déplace l'intérêt sur le développement finalisé, par le passage de l'auto-érotisme à l'objectualité et des pulsions partielles à l'objet génital, mettant par là même l'accent sur la nature de l'objet (oral, anal), ce qui introduit une sorte de « réalisme » libidinal.

Chez Freud, celui-ci était compensé en quelque sorte par une attention au « manque ». D'autre part, les « transpositions pulsionnelles » introduisent l'idée d'une équivalence des objets – oral, anal, phallique – qui vient battre en brèche un modèle « développemental » et finalisé (*Sur les transpositions de pulsions, en particulier dans l'érotique anale*). Mieux : la castration apparaît comme l'opérateur des transpositions pulsionnelles, compte tenu du fait que « le pénis est déjà dans l'enfance la zone érogène directrice » (*Sur les théories sexuelles infantiles*) et est « reconnu comme quelque chose de détachable du corps » (*Sur les transpositions...*). La cristallisation du symptôme phobique (*infra*, p. 113) permet de donner forme au « complexe de castration » (1908), moment de vérité de l'épreuve œdipienne.

4. LIBIDO ET INFANTILE : LE « COMPLEXE D'ŒDIPE »

Un moment de vérité du développement libidinal est le complexe nucléaire de l'inconscient qu'est le complexe d'Œdipe – le paradoxe étant que le terme même n'est pas cité dans les *Trois essais*.

Comment le caractériser métapsychologiquement ? Il convient de partir de la définition générique du « complexe » : soit un ensemble organisé et fixe de représentations dotées d'affects – et générateur de conflits et de résistances. Le complexe d'Œdipe combine des motions désirantes dirigées vers l'objet maternel et des motions hostiles dirigées contre l'objet paternel. Il suppose donc, d'une part, une théorie de l'objectalité – fournie précisément par la théorie de la libido –, d'autre part, une théorie de l'identification, dont on verra qu'elle a pris sa pleine dimension avec la « psychologie du moi » freudienne (*infra*, p. 85). Ce n'est même qu'avec la dernière théorie topico-dynamique que le « complexe d'Œdipe » trouve sa forme achevée (*infra*, p. 96).

Le complexe d'Œdipe a de fait pour fonction d'articuler la théorie du refoulement et la théorie de la libido.

Découvert en 1895, nommé seulement en 1910 – dans un essai de « psychologie amoureuse » –, le complexe d'Œdipe ne fera l'objet d'une théorisation achevée que dans *Le moi et le ça*, avec la seconde topique (*infra*, p. 94), où se trouve dégagée sa double forme, « positive » et « négative », hostilité et attachement tendre au père. La prise en compte de la spécificité de l'œdipe féminin, avec le rôle de la fixation à la mère, introduit de même une logique spécifique (*infra*, p. 97).

Ce qui ressort de cette origine libidinale, c'est que « l'inconscient de la vie psychique est l'infantile » (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*, GW XI, 215). Cette formule montre la portée métapsychologique de la théorie de la libido : identification de « l'inconscient » à « l'infantile ». Façon rigoureuse de traduire le propos du poète : « L'enfant est le père de l'homme. »

5. CORPS ET PSYCHÉ : MÉTAPSYCHOLOGIE DU CORPS¹

Dans la mesure où la libido constitue la « chair » de la psyché, elle ouvre la question d'une métapsychologie de la corporéité.

La position métapsychologique du corps barre la route à tout dualisme psychosomatique, si l'on entend bien la proposition freudienne que l'inconscient – soit l'objet proprement métapsychologique – serait le *missing link*, c'est-à-dire le chaînon intermédiaire entre *psyché* et *soma* (lettre à Groddeck du 5 juin 1917) – ce qui confirme la définition de la pulsion comme concept-limite entre psychique et somatique (*supra*, p. 47).

On notera par là même l'ambition métapsychologique que Ferenczi exprime de façon sans doute provocante mais pertinente : « La métapsychologie s'est proposé la tâche apparemment désespérée d'établir les bases matérielles des processus psychiques à partir de l'observation des processus psychiques eux-mêmes, c'est-à-dire d'édifier en quelque sorte une partie de la biologie, de la physiologie et de la physique » (« La métapsychologie de Freud », *op. cit.*, p. 254). Tout part en effet des « processus psychiques » : mais ceux-ci donnent accès à leur envers, le réel somatique.

En fait, la libido fournit la chair de la métapsychologie, sa base « processuelle ». Mais on pourrait dire que la métapsychologie ne commence à « travailler » qu'à partir du moment où entre en jeu une certaine tension entre objet et sujet – soit avec l'introduction du narcissisme, véritable refondation de la métapsychologie.

1. P.-L. Assoun, *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, Paris, Economica, 3^e éd., 2009.

CHAPITRE VI

Narcissisme et (méta)psychologie du moi

L'« introduction » du narcissisme dans l'explication métapsychologique constitue une « mise à jour » ou « complémentation » (*Ergänzung*) capitale. Elle va entraîner une dérive du continent métapsychologique, de l'objectalité vers la « libido du moi ». Au-delà va apparaître la notion d'une « psychologie du moi » (*Ichpsychologie*), qui signifie la réorientation de la « psychologie des profondeurs », de l'axe objectal à celui du *moi* – sauf à expérimenter la complexité de cette dernière notion.

1. D'ŒDIPE À NARCISSE

L'introduction du narcissisme est, d'un certain point de vue, l'événement sinon le plus important, du moins le plus original de l'histoire, par ailleurs riche et complexe, de la métapsychologie freudienne.

En un sens, la théorie du narcissisme n'est ni plus ni moins, comme Freud le souligne, qu'« un développement... légitime de la théorie de la libido ». Mais elle en suppose la spécification par l'opposition entre la « libido du moi » et la « libido d'objet » – nouveauté essentielle,

puisque, avant l'introduction du narcissisme, l'expression « libido d'objet » était un pléonasme : ce qui est inédit, c'est de postuler une libido investie originairement dans le moi – « narcissisme primaire » – et ensuite cédée et redistribuée aux objets.

On notera la métaphore *économique* porteuse du narcissisme – dans la mesure où il s'agit de penser un écoulement de l'énergie, du moi aux objets –, mais précisément ce double pôle moi/objet introduit une tension originaire, espèce de vertex qui vient repenser l'explication métapsychologique en sa *dynamique*, ce qui, enfin, imposera à terme une repensée de la *topique* (*infra*, p. 94).

2. LES CONSÉQUENCES DE L'INTRODUCTION DU NARCISSISME

Ce « développement » appelle des remaniements en cascade :

- sur le plan topique, on voit apparaître une instance, l'*idéal du moi* ou *moi idéal*, qui du reste anticipe sur le remaniement général de la topique et amène à réinterroger la condition du refoulement du côté du « sujet narcissique » (terme employé dans *Pulsions et destins des pulsions*, GW X, 224) ;

- sur le plan dynamique, le refoulement est examiné du côté du moi, qui en est la condition – et plus seulement du côté de ses effets (sur le plan « objectal »).

Cela affecte la « doctrine des rêves », à laquelle un « Complément métapsychologique » est apporté. On y trouve « une modification de l'hypothèse sur le narcissisme du rêve ».

Alors que la théorie des rêves contemporaine de la théorie de la libido renvoyait à la réalisation du désir – en sa dimension objectale –, la question du *Complément* est

celle de l'opération narcissique réalisée par le rêveur. Ce qui se dégage, c'est la contradiction entre le désir de dormir du moi, qui suppose une rétraction de tout objet, et la revendication objectale du refoulé, qui vient troubler le programme du sommeil.

L'essai *Deuil et mélancolie* répercute de même la dimension narcissique dans le processus mélancolique. Il apparaît en effet que « la mélancolie emprunte... une partie de ses caractères au deuil et l'autre partie au processus de régression à partir du choix d'objet narcissique jusqu'au narcissisme » (*GW X*, 437). Autrement dit, la perte de l'objet d'amour trouve sa circonstance aggravante, génératrice de la pathologie mélancolique, dans cette identification narcissique. La perte expose le sujet à une béance narcissique : ainsi faut-il entendre les formules célèbres que « le moi est terrassé par l'objet » et que « l'ombre de l'objet est tombée sur le moi ».

Ces effets indiquent un déplacement général de l'axe de gravité métapsychologique du « pôle objet » au « pôle moi ». Cela amène à poser la question du « moi » et de ses fonctions.

Corrélativement, la notion de corporéité est repensée : le « corps libidinal » est spécifié par la prise en compte du narcissisme corporel, puisque « le sujet commence par se prendre lui-même, son propre corps, comme objet d'amour » (comme il est dit à propos du cas Schreber, *GW VIII*, 296-297).

D'autre part, en remarquant qu'« une blessure grossière simultanée par le trauma réduit la chance de la naissance d'une névrose », Freud met en évidence l'importance du narcissisme comme fonction de liaison. Alors que « l'ébranlement mécanique du trauma proprement dit a pour effet de faire monter l'excitation sexuelle », l'endroit blessé peut rendre possible une localisation et une relation narcissique. L'introduction du

narcissisme complète donc la fonction économique *princeps* du trauma (*supra*, p. 65-66).

3. LA THÉORIE DU MOI : FONCTIONS MÉTAPSYCHOLOGIQUES

Ce qui est remarquable dans la théorie du moi freudienne, c'est qu'elle renvoie à un réseau de fonctions correspondant à des émergences bien distinctes.

1 / Le moi est d'abord situé par Freud par sa fonction dans l'expérience de satisfaction, soit comme *principe inhibiteur* de la réalisation hallucinatoire du désir : c'est sa première fonction, qui préfigure l'organisation de l'instance moïque, selon un processus de spécification du « moi-plaisir » en « moi-réalité ».

2 / Le moi apparaît ensuite comme fonction de *défense* contre le danger pulsionnel – le refoulement trouvant sa condition dans le moi – et corrélativement de maîtrise de la réalité : c'est ce qui permettra de le décrire comme une « vésicule protoplasmique » filtrant l'intérieur et l'extérieur.

3 / Le moi est également caractérisé, réorienté par le *narcissisme*, comme « un grand réservoir de libido d'où la libido est renvoyée vers les objets et qui est toujours prêt à absorber de la libido qui reflue à partir des objets » (*Psychologie collective et analyse du moi*, GW XIII, 23) – ainsi faut-il entendre l'expression « libido du moi ».

4 / Le moi est par ailleurs conçu, tant en sa structure qu'en son origine, à partir de *l'identification* : formé à partir d'une « identification orale », il se constitue comme noyau des identifications secondaires – conformément à sa fonction œdipienne.

5 / Le moi est enfin – *a minima* mais peut-être avant tout – un moi *corporel*, « projection de surface », dérivé des sensations corporelles, à la fois « projection mentale

de la surface du corps » et ce qui « représente la surface de l'appareil mental ».

• Principe d'inhibition, vésicule protectrice et pôle de maîtrise de la réalité, réservoir narcissique, noyau et précipité d'indentifications, projection somato-psychique : tout cela fournit un « portrait métapsychologique » du moi, à la fois cohérent et composite.

C'est, notons-le, ce qui rend difficile toute unilatéralisation : si le narcissisme (fonction 3) peut servir de base à la fonction spéculaire, ou l'identification (fonction 4) à une théorie du « trait unaire » (Lacan) ainsi qu'à une « psychologie du moi » (Federn) ; si la théorie de l'incorporation (fonction 4) apporte de l'eau au moulin de la théorie de l'objet (M. Klein) ; si la corporéité du moi (fonction 5) peut légitimer une approche psychosomatique, le moi ne se réduit à aucune de ces fonctions exclusivement et oblige à faire passer à l'arrière-plan les autres fonctions – tandis que l'*ego psychology* privilégie la fonction de synthèse et d'adaptation (fonction 2). Cela suppose une révision métapsychologique générale (cf. *infra*, chap. X), qui revient à une réduction de la polydimension de la « psychologie du moi » freudienne.

L'expression « psychologie du moi » résume donc chez Freud, bien plus qu'un point de vue unifié, une synergie de fonctions, centrée sur la multidimensionnalité du moi et spécifiant la théorie de l'objectalité.

4. L'IDENTIFICATION ET SA PROMOTION MÉTAPSYCHOLOGIQUE

La notion d'*identification* est le type même de notion qui est passée progressivement, et de façon plutôt lente, d'un statut descriptif à un statut explicatif – exemplaire à ce titre du travail d'élévation d'un concept de sa condition « phénoménologique » à une condition « métapsychologique » (au sens défini plus haut, p. 30).

L'identification peut en effet être appréhendée comme une variante complexe du phénomène psychologique d'imitation. Pour qu'il prenne une valeur supérieure, il fallait justement que se dégage la notion d'*incorporation* orale en sa dimension narcissique – acquise seulement avec l'introduction du narcissisme. Elle désigne alors « la forme originaire du lien affectif à l'objet » (*Psychologie collective et analyse du moi*, GW XIII, 115), à ce titre référée à la relation cannibalique.

Mais, de plus, l'élévation du complexe d'Œdipe à sa dimension métapsychologique – qui elle-même ne s'accomplit que tardivement – va mettre en évidence le rôle décisif de l'identification dans le rapport aux objets parentaux, dans la mesure où c'est le renoncement aux objets parentaux qui va en faire des objets d'identification et « imagos » (*supra*, p. 96). Il apparaît alors comme « substitut régressif d'un objet abandonné ». L'identification s'élève progressivement au statut de mode électif de structuration du sujet.

On notera au passage que c'est ce qui justifiera Lacan de distinguer deux formes d'identification, « imaginaire » et « symbolique », et d'élever la notion de « trait unique » à la catégorie de « trait unaire » (*Séminaire IX, L'identification*) pour penser l'élément de structuration du sujet.

Il n'en reste pas moins que, dans le seul texte où il aborde l'identification de façon spécifique et synthétique, le chapitre VII de *Psychologie collective et analyse du moi* (1921), Freud mentionne encore le sens descriptif élémentaire – identification à un autre en l'absence de tout investissement sexuel sur la base d'un élément commun – à côté des deux autres sens, proprement explicatifs. Preuve que le terme doit conserver son caractère ouvert, donc un statut d'institutionnalisation métapsychologique de « moyenne portée ».

En soulignant que l'identification porte électivement sur « un trait unique » (*einzigster Zug*) de l'objet, Freud la

démarque d'une conception de l'imitation de la « personne ». Avec cette notion de *Zug* se confirme une sorte de caractéristique majeure de l'inconscient comme objet métapsychologique : on se rappelle en effet que l'origine inconsciente du fantasme se « trahit » le plus sûrement à tel « trait frappant ». La récurrence de cette notion n'est pas fortuite : elle révèle la logique « parcellaire » de l'objet inconscient que la métapsychologie prend en compte. La métapsychologie pourrait être en ce sens une pensée du « trait », comme la psychanalyse est une interprétation des « refuse » (déchets) de l'observation, comme le suggère l'essai sur *Le Moïse de Michel-Ange*.

5. MÉTAPSYCHOLOGIE DE LA RÉALITÉ :

« MOI-PLAISIR » ET « MOI-RÉALITÉ »

L'introduction du narcissisme amène à faire le point sur la question de la réalité. Cette notion est bien en effet redéfinie par la métapsychologie.

Au premier niveau, on a vu la « réalité psychique » définie comme l'une des (quatre) caractéristiques majeures du système inconscient (*supra*, p. 41). Celle-ci avait été établie à propos du rêve et du fantasme : « La réalité psychique est une forme de réalité qu'il ne faut pas confondre avec la réalité matérielle », est-il dit dans *L'interprétation des rêves* (GW II-III, 625). Par ailleurs, « les fantasmes possèdent une réalité psychique opposée à la réalité matérielle » (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*, GW XI, 383). Thèse à portée psychopathologique (*infra*, p. 95) : « Dans le monde des névroses, c'est la réalité psychique qui joue le rôle dominant. »

Au second niveau, la réalité est apparue, on l'a vu, comme élément du second principe du devenir psychique, spécifiant, comme principe propre, le principe dit

de « plaisir ». La notion de réalité est corrélative de celle de plaisir.

Avec l'introduction d'une « psychologie du moi » sous l'impulsion du narcissisme, la question se resserre autour de la dialectique entre « moi-plaisir » (*Lust-Ich*) et « moi-réalité » (*Real-Ich*). Si cette opposition est posée comme corrélative des principes de plaisir et de réalité, elle y ajoute une complication intéressante. Car ce que Freud désigne comme « moi-réalité », c'est d'abord celui qui succède, dans le devenir, au « moi-plaisir » (*Formulations sur les deux principes du devenir psychique*) ; mais ensuite, c'est « le moi de réalité du début », entendons celui qui mesure la réalité sous la suprématie du principe de plaisir (*Pulsions et destins des pulsions*). Cette différence est due à ce que, dans le premier exposé, le point de vue du devenir est déterminant, tandis que, dans le second, il s'agit de repérer la fonction de réalité et de plaisir par rapport à la dualité du moi et du réel.

Il apparaît bien en tout cas que la « réalité » constitue une catégorie métapsychologique, à construire. La notion de « réalité psychique » en reste le fil rouge. L'évolution de la métapsychologie, en particulier l'introduction de la seconde topique (*infra*, p. 94) et ses retombées psychopathologiques (*infra*, p. 95) permettront de confirmer cette notion, tout en la spécifiant sur le plan dynamique.

La référence au moi est donc ce qui ouvre l'angle d'explication métapsychologique, en introduisant une tension avec l'objectivité. La « théorie de la libido » n'est pas pour autant ébranlée – et Freud, dans sa discussion avec Jung, défendra « la déesse libido offensée ». Encore convient-il de « ne pas léser le moi ». La sagesse métapsychologique consiste en cette « attention dirigée également sur les deux camps de la pulsion », selon l'heureuse expression de la lettre à Jung du 19 décembre 1909 (cf. notre ouvrage *L'entendement freudien*, op. cit., p. 190 sq.).

Par ailleurs, le narcissisme, innovation métapsychologique *princeps*, apporte une moisson d'éléments de relecture clinique, dans les ordres de la perversion, de l'hypocondrie, de la psychose. Bref, la métapsychologie trouve avec le narcissisme une nouvelle jeunesse.

CHAPITRE VII

La métapsychologie révisée

La métapsychologie a connu, à l'initiative de Freud, un certain nombre de mises à jour, à la fois en nombre limité et sur des points capitaux. Il faut en effet comprendre que Freud, créateur de la métapsychologie, en est aussi, de fait, l'usager et qu'il cherche à perfectionner sans cesse son outil.

Il ne s'agit plus de « complémentations », mais de « révisions », soit des « modifications de conceptions antérieurement exprimées » (titre de l'appendice d'*Inhibition, symptôme et angoisse*).

Loin de se réduire à un changement d'opinion – le métapsychologue est tout sauf « une girouette » –, cette « mise à jour » n'entame pas les fondements : Freud ne reviendra jamais totalement sur les principes de la théorie de la libido et du narcissisme, mais de nouvelles perspectives sont ouvertes à un moment donné – c'est la grande césure de 1920 – qui réorientent les choses.

Le terme « révision » – qui désigne proprement le changement d'une position sur un point précis de doctrine – est à concevoir non comme une « virevolte », mais comme un retour aux questions laissées ouvertes par l'état précédent de la théorie. Le métapsychologue doit alors

« réécrire sa copie », non seulement pour améliorer la théorie, mais pour rester à la hauteur de la complexité de la clinique. Il arrive même que Freud surestime la portée de la coupure, dans la mesure où des éléments précurseurs de la nouvelle théorie s'avèrent bel et bien contenus dans l'ancienne : il s'agit néanmoins pour lui de « marquer le coup » du changement pour attirer l'attention sur l'évolution accomplie et « réaiguiser » la difficulté.

1. LA RÉVISION DU DUALISME PULSIONNEL : LA « PULSION DE MORT »

C'est probablement dans *Au-delà du principe de plaisir* que l'on peut saisir le métapsychologue en plein travail de repensée de son objet, avec toute l'audace spéculative que cela comporte – Freud faisant de son lecteur en quelque sorte le témoin « en direct » de ses interrogations et de ses hypothèses.

Il est remarquable, d'une part, que les faits cliniques pris en compte ne sont pas à proprement parler nouveaux, mais font l'objet d'une relecture ; d'autre part, que Freud présente sa démarche comme un moyen de suivre une « suite d'idées », « pour voir où elles mènent », confessant néanmoins que ces « conceptions » ont pris sur lui un tel ascendant qu'il ne peut désormais « plus penser autrement » (*Malaise dans la culture*, GW XIV, 478-479).

Examinant une suite de faits – organisés autour de phénomènes compulsionnels de répétition et sous l'effet du spectacle du « jeu de la bobine » (*Fort/Da*) de l'enfant scandant le départ de la mère –, Freud croit pouvoir dépis-ter une tendance hautement paradoxale, soit la tendance à répéter l'expérience de déplaisir : il vient de buter sur le réel même de la *Todestrieb*.

La notion de *répétition* acquiert par là même une dimension centrale dans le remaniement métapsycholo-

gique. Elle s'exprime notamment dans la notion de « compulsion » ou « contrainte » de répétition (*Wiederholungszwang*).

En quoi cela constitue-t-il une révolution ? L'« au-delà du principe de plaisir » ne signifie pas qu'on est passé dans un au-delà – auquel cas la pulsion de mort constituerait une sorte de « métaprincipe de plaisir ». Le principe de plaisir au sens défini (*supra*, p. 64) n'est pas invalidé : il demeure même la tendance fondamentale de la psyché, mais il devient une fonction de la pulsion de mort.

Celle-ci dérive de cette « tendance à rétablir un état antérieur » et travaille la *psyché* comme force de déliaison. On accoste ainsi à un endroit qui est de l'autre côté (*jenseits*) de l'endroit où l'on se trouvait, ici même (*diesseits*), soit le principe de plaisir : changement de *site métapsychologique*. Le principe d'homéostasie (*supra*, p. 61) se trouve donc pour le moins relativisé.

Ce changement amène des remaniements en cascade.

Sur le plan de la conflictualité inconsciente, le centre de gravité passe entre Éros, puissance de liaison, et Thanatos, puissance de déliaison.

Le *masochisme originaire* prend un relief décisif, comme « témoin » et « résidu » de « cette phase de formation dans laquelle l'alliage, si important pour la vie, de pulsion de mort et d'Éros avait lieu » (*Le problème économique du masochisme*, *GW* XIII, 377).

Le traumatisme prend son sens comme effet de la déliaison, comme l'indique la « révision de la doctrine des rêves » (XXIX^e des *Nouvelles conférences de psychanalyse*), destinée à concilier la réalisation de désir du rêve avec les « rêves traumatiques », répétition de déplaisir. Plus fondamentalement, « le traumatique » est repéré comme « l'état dans lequel les efforts du principe de plaisir échouent », ne pouvant « être allégé par la norme du principe de plaisir » (*GW* XV, 100) : si l'essence économique du traumatique (*supra*, p. 65-66) se confirme, il

se spécifie donc par cette dimension de déliaison pulsionnelle.

Un moment déterminant de cette évolution est ce passage d'*Inhibition, symptôme et angoisse* où Freud déclare : « L'explication métapsychologique de la régression, je la cherche dans une "déliaison pulsionnelle", dans la séparation des composantes érotiques qui, au début de la phase génitale, s'étaient ajoutées aux investissements destructifs de la phase sadique » (chap. V, *GW XIV*, 143).

En effet, la *régression* cesse d'être prise dans une représentation « génétique » simpliste – donc encore « phénoménologique » (au sens défini plus haut, p. 30), soit le retour à une phase dépassée de l'évolution libidinale. La régression consiste dans l'actualité d'un processus de « séparation » – déliaison, désunion ou désintrication – entre pulsions érotiques et agressives, entre Éros et Thanatos.

2. LA RÉVISION DE LA TOPIQUE :

« MOI », « ÇA » ET « SURMOI »

Qu'est-ce qui prend au métapsychologue de remplacer les « systèmes » inconscient-préconscient-conscient par la trilogie « ça/moi/surmoi » ? Pourquoi redessine-t-il ainsi sa carte de la psyché ? Mieux : s'agit-il du même « appareil psychique » qu'à l'origine (*supra*, p. 35 *sq.*) ? C'est qu'il s'avise que, si éclairante fût-elle, cette première topique n'était pas à proprement parler une « théorie », mais un « premier compte rendu sur les faits de notre observation » (*Abrégé de psychanalyse*, chap. IV, *GW XVII*, 83).

Ce nouveau dessin de la cartographie psychique est donc destiné à penser plus précisément ce qui se passe.

S'il ne s'agissait que d'appeler « ça » ce qui était appelé jusqu'alors « inconscient » ou « moi » ce qui définissait la « conscience », on n'aurait fait que changer de

terminologie – la position de surmoi apparaissant au reste problématique : est-il conscient, inconscient ? En fait, c'est toute la dynamique que réorganise la nouvelle topique. Celle-ci privilégie dans une certaine mesure la reconstitution dynamique (au sens *supra*, p. 53 *sq.*), tandis que l'ancienne privilégiait l'écriture des systèmes (*supra*, p. 42).

On notera l'importance des retombées sur la psychopathologie même : la différence entre névrose et psychose consiste en effet proprement dans « la différence topique dans la situation pathogène » (*La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, 1924, *GW* XIII, 367) : la névrose suppose en effet originellement un conflit entre moi et ça – qui fait que, dans un second temps, le ça réclame une indemnisation –, tandis que la psychose se caractérise par un refus de la réalité par le moi, ce qui se dédommage par le délire, tentative de reconstitution de la réalité.

On notera l'incidence de la topique sur la fonction métapsychologique de réalité : « Le nouveau monde extérieur fantasmatique de la psychose veut se mettre à la place de la réalité extérieure ; celui de la névrose au contraire aime s'étayer, comme le jeu d'enfant, sur un fragment de la réalité », ce qui confirme la notion de réalité psychique. Mais la dynamique binaire permet de distinguer le destin de la réalité dans les deux cas : dans la névrose, « le relâchement du rapport à la réalité » est la conséquence, dans un deuxième temps, du refoulement, la perte de la réalité portant « sur le fragment de réalité dont l'exigence eut pour résultat le refoulement pulsionnel » ; dans le processus psychotique, le second temps vise à compenser la perte de la réalité, par création de « perceptions propres à correspondre à la nouvelle réalité ». Cela permet de situer le « comportement normal » comme celui qui, « comme la névrose, ne dénie pas la réalité, mais s'efforce, ensuite, comme la psychose, de la modifier ».

Le surmoi reste l'avancée la plus originale de cette seconde topique. « Relation de structure » (*Strukturverhältnis*) et non principe (comme la « conscience »), il représente à la fois l'interdit et la fonction critique – pôle de la dynamique conflictuelle –, mais aussi un foyer de la pulsion de mort, comme intériorisation de l'agressivité – ce qui se démontre à l'état extrême dans la mélancolie, où le surmoi s'avoue « pure culture de pulsion de mort ». Ainsi, le surmoi renvoie à l'identification parentale (*supra*, p. 86) et à l'idéal du moi, ce qui en fait l'opérateur inconscient de la transmission culturelle (qui s'opère à partir du « surmoi parental »). Mais, d'autre part, il constitue l'opérateur de la (dés)intrication pulsionnelle – à ce titre au plus près de l'être pulsionnel.

3. LA RÉVISION DE LA THÉORIE DE L'ANGOISSE¹

C'est la question de l'*angoisse* qui constitue l'élément le plus visible, sinon le plus important de cette « repensée » topico-dynamique. Freud résilie explicitement, voire ostensiblement – sur le mode d'un aveu désagréable à faire – sa première conception de l'angoisse, corrélative de la théorie de la libido (*supra*, p. 73 *sq.*), selon laquelle l'angoisse procédait de la conversion directe de la libido insatisfaite. À cette forme « automatique » de l'angoisse, à laquelle il conserve sa place, il oppose une forme en quelque sorte plus intelligente de l'angoisse : l'angoisse renvoie à une sorte de *réaction* du moi face au danger pulsionnel, en sorte que le moi s'en empare et le reproduit comme mise en garde (sect. XI, B, *GW* XIV, 195). Le moi en ce sens s'affecte d'angoisse, en se mobilisant contre le ça – ce qu'illustre électivement la *phobie*. C'est

1. P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse*, Paris, Economica, 2002 ; 4^e éd., 2008.

la posture du moi face à l'angoisse de castration qui déclenche le refoulement (alors que dans l'ancienne conception, c'était le refoulement qui était censé produire l'angoisse).

4. LE COMPLÉMENT À LA THÉORIE DE L'OBJET : LE « PRÉ-ŒDIPYEN »

L'examen du développement libidinal de la fille amène Freud à penser une « phase pré-œdipienne ». Cela suppose de reporter l'attention sur une phase à la fois prégénitale et pré-œdipienne – terrain sur lequel Freud ne s'aventurait que prudemment. En pénétrant dans cette zone de « préhistoire », Freud fait état d'un état de surprise, voire de désarroi analogue à l'énigme mycénienne, c'est-à-dire d'une langue qui est à la fois similaire et étrangère à une langue connue – le grec, c'est-à-dire la langue œdipienne !

C'est la dimension du « lien à la mère » (*Mutterbindung*) de la fille, dont elle ne sortira qu'au bout de sa confrontation à la castration et par le recours au père.

Notons que c'est Freud qui emploie le terme « pré-œdipien », ce qui lui permet de reconnaître ce mode de satisfaction antérieur à l'Œdipe, tout en lui laissant un caractère « ombreux » et « lacunaire ». La notion de « pré-œdipien » vient compléter et compliquer celle de « prégénital » (*supra*, p. 76). Par ailleurs, elle vient donner toute sa résonance à la question « Que veut la femme ? » (cf. sur ce point P.-L. Assoun, *Freud et la femme*, Calmann-Lévy, 1983 ; Payot, 2003).

5. LA RÉVISION DU SUJET : LE CLIVAGE DU MOI

Le clivage du moi (*Ichspaltung*) oblige à penser une « fente » – c'est le sens littéral du terme *Spaltung* – interne à l'instance du moi lui-même, alors que le refoulement impliquait une séparation du « moi » et de l'« objet ».

Freud lui-même, dans le texte où il introduit cette ultime révision, *Le clivage du moi dans le processus de défense* (1937), s'interroge sur la nouveauté de ce qui est là avancé : doit-il considérer ce qu'il va développer comme « connu depuis longtemps et allant de soi » ou comme « nouveau et déconcertant » ? – tranchant finalement pour la seconde éventualité. Cette alternative est représentative de toute la démarche métapsychologique : celle-ci est à la fois la répétition inlassable d'une même vérité et son renouvellement. L'introduction de la notion d'*Ichspaltung* dans la conception du processus de défense renouvelle ce « vieux concept » (*supra*, p. 55), tout en en confirmant l'importance et en en soulignant la portée : c'est comme clivé qu'advient le « sujet de la défense ».

Le moi ne fait pas qu'entrer en opposition à l'objet, comme dans le refoulement, il peut se scinder sous l'effet de la menace traumatique (de castration), ce qui introduit une « fente » (*Einriss*), comme double attitude envers le trauma, reconnaissance *et* déni. C'est par là que la « fonction métapsychologique » du *sujet* fait son entrée dans le mode de penser freudien, au bout d'un trajet épique.

Nous renvoyons sur ce point au chapitre de « Conclusion » de notre *Introduction à la métapsychologie freudienne* (*op. cit.*, p. 239 *sq.*) où se trouvent détaillées les occurrences du terme *Subjekt* dans le corpus freudien.

Le « sujet » est chez Freud un terme chèrement acquis : plus qu'une notion, c'est une « fonction métapsychologique ». Corrélativement, on en trouve une retombée sur la psychopathologie.

6. LA DIVERSIFICATION DES ACTES PSYCHIQUES : LA FONCTION DE « DÉJUGEMENT »

Cette fonction de sujet inconscient amène à reconsidérer les diverses positions face à son « objet ». On peut considérer qu'à côté de l'acte psychique fondamental, celui du refoulement (*Verdrängung*) (*supra*, p. 54 *sq.*), se trouve mise à jour une « panoplie » d'actes qui, dans le second souffle de la métapsychologie freudienne, prennent un relief particulier.

L'examen de la dénégation (*Verneinung*), décrite dans l'article éponyme de Freud (1925), permet de reprendre la question du refoulement. Comment un sujet peut-il énoncer le contenu même de son refoulé tout en le déniait (comme dans les formules « vous allez maintenant penser que je vais dire quelque chose d'offensant » ou « vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle ») (*GW* XIV, 11) ? Il apparaît donc que « la dénégation est une manière de prendre connaissance du refoulé », ce qui suppose « une suppression du refoulement », mais non « une acceptation du refoulé » (p. 12). Ce « jugement de condamnation » est une véritable « marque de fabrique » inconsciente, mais simultanément « la pensée se libère des limitations du refoulement » (p. 12-13). Cet acte affine donc la conception du refoulement, tout en ouvrant la voie à une articulation au second dualisme pulsionnel : l'affirmation et la négation sont en effet déchiffrées comme expression – grammaticale – de la dualité de l'Éros et de Thanatos (p. 15).

La mise au jour du déni (*Verleugnung*) portant sur la réalité de la perception – comme dans le cas du déni de l'absence phallique chez la mère – fournit la situation originaire et le mécanisme déterminant de la genèse du fétichisme (*infra*, p. 113-114). Ce terme, traduisible aussi bien par « démenti » ou « désaveu », est distingué de la « scotomisation » (Laforgue), en ce que la perception est demeurée, donc qu'une très énergique action a été entreprise pour maintenir son déni.

Le cas de l'Homme aux loups donne également l'occasion, à travers l'épisode de l'hallucination du doigt coupé, de prendre acte d'une activité de « rejet » (*Verwerfung*), terme sur lequel Lacan fera fond en le « surtraduisant » pour le prendre en sa lettre (comme « forclusion »).

Ces différents actes constituent des modes de « déjugement » (*Verurteilung*) – comme refoulement, dénégation, démenti, rejet – qui, on le notera, tourne toujours plus près autour de la castration.

7. DE L'INTERPRÉTATION À LA « CONSTRUCTION »

Cette révision trouve son écho dans la technique analytique même. La notion de « construction », employée par Freud dès 1920, s'élève en quelque sorte au statut d'opérateur métapsychologique majeur du dispositif psychanalytique dans le texte qui porte le titre *Constructions dans l'analyse* (1937). Au-delà de l'interprétation ponctuelle du fait signifiant est dégagée la possibilité de « deviner ce qui a été oublié à partir des indices », bref, de « construire » (*GW* XVI, 45). C'est ce qui donne au processus analytique son statut interactif entre le sujet constructeur (l'analyste) et le sujet « construit » (le patient en sa forme d'« existence psychique »)...

On notera que ces révisions, si cohérentes soient-elles, ne s'unifient pas : ainsi, Freud n'a jamais véritablement articulé la seconde topique et la théorie de la pulsion de mort – harmonisation qui eût été d'artifice. Et pourtant : d'un côté, la seconde topique, en affinant l'explication par les instances, avait renforcé le pôle topico-dynamique de l'explication métapsychologique, en faisant passer relativement à l'arrière-plan l'explication économique. La pulsion de mort, par un mouvement de balancier en quelque sorte, requestionne radicalement l'économique en envisageant même l'idée d'un double destin d'une même énergie, susceptible de se sexualiser ou de virer à l'agressivité.

De même, le « clivage du moi » semble une épine plantée dans la topique : il ne s'agit plus en effet d'une relation entre instances, mais de la division interne d'une instance. Espèce de dérogation à la règle topique minimale de distinction et d'homogénéité relative des instances.

De cette traversée de la dynamique de la métapsychologie ressort une impression curieuse : tout se passe comme si la théorie de la libido avait constitué la jeunesse de la métapsychologie, le narcissisme sa maturité (et « seconde jeunesse »), tandis que sa dernière phase, de vieillissement et « seconde maturité », loin d'être répétitive, avait été la plus révolutionnaire et traversée de séismes. C'est justement à ce moment qu'il nomme la « sorcière »...

TROISIÈME PARTIE

DESTINS DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE

À présent que la structure et le fonctionnement de la métapsychologie sont en place, il convient de montrer quels « destins » elle a éprouvés, à la fois dans l'économie interne de l'entreprise freudienne et après elle.

Cela suppose d'interroger les retombées majeures de la théorie métapsychologique :

- d'une part, sur la conception même du symptôme
- en sa dimension clinique et psychopathologique (chap. VIII) ;

- d'autre part, sur la conception anthropologique, où la métapsychologie prend son relief comme « psychanalyse appliquée », au sens le plus radical (chap. IX).

Alors prend forme la question des destins externes de la métapsychologie freudienne : qu'est-elle devenue, qu'en est-il advenu après Freud (chap. X) ?

CHAPITRE VIII

Métapsychologie, clinique et psychopathologie

On aurait tort de considérer que la métapsychologie se réduit à sa fonction proprement dite, formelle, de savoir fondamental de la *psyché*.

D'une part, elle soutient la clinique. « Toute théorie se tait ou s'évanouit toujours au lit du malade » : cette formule du médecin Corvisart est en partie infirmée par Freud. Car si toute théorie s'acquiert en effet en psychanalyse « au lit (*clinis*) du malade », c'est-à-dire à l'école du symptôme, la théorie ne se tait ni ne s'évanouit : la « sorcière » continue à parler. Mieux : elle n'est « inspirée » que par la clinique. La métapsychologie est la mise en écriture de la clinique. Si « l'exemple est la chose même » – impératif clinique –, la métapsychologie est la pensée de la « chose ».

D'autre part, elle rend compte de la psychopathologie et permet de penser l'acte analytique – ce que l'on réfère à la thérapeutique.

Enfin, la métapsychologie permet en quelque sorte un diagnostic, en grandeur réelle, de l'état de « santé » d'un sujet – et c'est par là qu'il convient de l'aborder.

1. LA MÉTAPSYCHOLOGIE, THÉORIE DE « LA SANTÉ »

Nous faisons allusion à cette affirmation : « La santé... ne se laisse pas décrire autrement que de façon métapsychologique, en référence à des rapports de force entre des instances de l'appareil de l'âme que nous avons reconnues ou, si l'on veut, supposées, déduites » (*L'analyse finie et l'analyse infinie*, sect. III, n. 1, *GW* XVI, 70). Comment entendre cette idée, qui, pour être exprimée de façon limite (et dans une note), ne doit pas moins être prise à la lettre en toute sa portée ? Après tout, la « santé psychique » d'un sujet est habituellement définie par des paramètres cliniques. Pour Freud, le véritable état de santé découle de la prise en compte des rapports entre moi, ça et surmoi – pour le dire dans les termes de la seconde topique. C'est le statut donné à la satisfaction pulsionnelle, le rapport de force intrapsychique qui permettent de juger de l'état de santé d'un sujet.

Qu'est-ce à dire concrètement ? C'est qu'un sujet peut être apparemment « équilibré », adapté et contrôlé, cela ne dira encore rien de son véritable « état de santé » (psychique et pulsionnel). On peut découvrir, à l'examen métapsychologique, un surmoi féroce, humiliant un moi laminé, en déchaînant contre lui les sévices de la pulsion de mort combinée à la violence pulsionnelle du ça. Bref, la vérité du sujet se trouve bien dans le nœud conflictuel qui définit son histoire et n'apparaît qu'à un examen métapsychologique. C'est en donnant ce qu'il faut à la satisfaction pulsionnelle et en maintenant le surmoi dans les limites de la liaison/déliasion que le moi témoigne de sa « santé ».

La métapsychologie est donc en elle-même une contribution à la psychopathologie, mieux : elle est *la psychopathologie même, ressaisie par la causalité inconsciente*.

La portée de cette ambition s'évalue au travail qu'elle effectue et aux résultats qu'elle engrange, à comparer aux autres approches de la psychopathologie.

De même qu'il y a une « histoire de malade », il y a une écriture théorique, proprement métapsychologique.

Ferenczi n'hésitera pas à surenchérir en déclarant : « Du fait que nous connaissons la structure métapsychologique des névroses, nous ne sommes plus entièrement livrés au hasard, comme autrefois, lorsqu'il s'agit de remonter à la source d'un état psychique pathologique » (« La métapsychologie », *op. cit.*, p. 264). La métapsychologie serait donc une théorie structurale des états de santé et de maladie.

C'est ainsi que Freud propose : « Risquons une description métapsychologique du processus du refoulement dans les trois névroses de transfert connues » (*Le refoulement*) : hystérie d'angoisse, hystérie de conversion, névrose obsessionnelle se laissent décrire métapsychologiquement.

2. NOSOGRAPHIE FREUDIENNE ET LABEL MÉTAPSYCHOLOGIQUE

D'un côté, Freud se réfère à la psychopathologie existante, en lui empruntant ses catégories, sans dépenser trop d'énergie sur la contestation des mots.

Sur le champ des névroses, il se confronte à une entité nosographique comme l'hystérie, riche d'une réflexion millénaire – depuis la création du mot « névrose » par Cullen (1777). L'obsession et la phobie sont des entités psychopathologiques qui acquièrent leur statut dans les années 1880, juste au moment où la psychanalyse va s'y intéresser. Sur le champ des psychoses, le « chantier » métapsychologique est parallèle à l'effort de systématisation nosographique contemporain.

Dans le champ des psychoses, il trouvait une tradition fixée dans la synthèse que l'on peut appeler kraepelienne, opérée au tournant du siècle dernier, sans se donner pour but exprès de produire une révolution nosographique.

C'est en effet Emil Kraepelin qui, dans sa somme *Traité des maladies mentales*, a systématisé les entités nosographiques, entre 1890 et 1907, soit dans la période contemporaine de la création de la psychanalyse. En 1899, date de la 6^e édition, la classification des psychoses se stabilise autour d'une trilogie : paranoïa, folie maniaco-dépressive et « démence précoce ». Il distinguait par ailleurs, dans la *dementia praecox*, trois formes : hébéphrénique, catatonique et paranoïde. Eugen Bleuler a introduit la notion de schizophrénie en 1911 (*Dementia praecox ou le groupe des schizophrénies*). C'est, on le sait, par l'intermédiaire de l'école de Zurich et de C. G. Jung (Burghölzli), lors de son ralliement à la psychanalyse, que se fait la rencontre avec la théorie de la psychose. Il faut y ajouter des avancées plus ponctuelles, telle l'*Amentia* ou psychose hallucinatoire étudiée par son maître de l'Université de Vienne Emil Meynert et à laquelle il ne cessera de se référer.

De fait, Freud utilise les termes « hystérie », « phobie », « paranoïa », « démence précoce » (puis « schizophrénie » ou « paraphrénie »), « mélancolie » et « folie maniaco-dépressive », qui sont déjà là avant son intervention. Mais, d'un autre côté, il introduit dans la psychopathologie – sous l'effet de la problématique de la causalité inconsciente elle-même induite de la clinique analytique – des avancées telles qu'il les redéfinit profondément.

On soulignera notamment qu'il forge des *entités nosographiques* inédites en leur conférant un *label métapsychologique*.

Ainsi la notion centrale de la première théorie freudienne, celle de « psychonévroses (ou névropsychoses) de défense » – dont l'espèce principale est l'« hystérie de défense ». On notera que le concept « protométapsycholo-

gique » de défense (*supra*, p. 55) sert à caractériser, donc à désigner et à nommer une classe psychopathologique, qui englobe d'ailleurs névroses (obsessionnelle, hystérique) et psychoses (paranoïa) : « névropsychoses de défense ». De même, il sera question d'« hystérie de conversion » et d'« hystérie d'angoisse » (ce dernier terme introduit en 1908 par W. Stekel auquel Freud dit l'avoir suggéré).

En second lieu, Freud introduit la dualité de la « névrose de transfert » et de la « névrose narcissique », qui recouvre globalement l'opposition entre névrose et psychose. C'est d'ailleurs Jung qui, dans son texte « Sur la psychologie de la démence précoce », a introduit l'expression « névrose de transfert » (1907) pour l'opposer à la psychose, en une inspiration encore toute freudienne. Elle est caractérisée par la capacité des patients d'investir leur libido sur des objets, en contraste des psychoses ou « névroses narcissiques », où la libido reste centrée sur le moi.

Comme le disent les *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, les névroses de transfert et les névroses narcissiques sont deux formes distinctes de « psychonévroses » qui s'opposent aux « névroses actuelles ».

3. NÉVROSE ET PSYCHOSE

Pourtant, chacune des notions de cette dualité va évoluer.

D'une part, il est remarquable que Freud en vienne à désigner comme « névrose de transfert » plus précisément l'état créé par la cure analytique, remplaçant la névrose « naturelle » au moyen de la signification transférentielle et la rendant par là même traitable comme « maladie artificielle ». Est-ce à dire que l'expression est passée d'un sens métapsychologique à un sens de « technique » analytique ? Il est en fait justement révélateur que le même

vocable puisse désigner l'un et l'autre, le transfert étant une notion à la fois – et indissociablement – « technique » et métapsychologique.

D'autre part, en un second temps, la « névrose narcissique » apparaît comme un ensemble intermédiaire – et qui à vrai dire ne contient qu'un élément, mais d'importance : le complexe maniaco-dépressif (*Deuil et mélancolie*, 1916), puis la mélancolie *stricto sensu* (*Névrose et psychose*, 1924) et son envers maniaque¹ : le concept métapsychologique majeur de narcissisme (*supra*, p. 81) sert donc à qualifier un état psychotique d'un genre particulier, où la pathologie vient porter à l'expression la coïncidence d'une faille narcissique et d'une perte d'objet, embrayant sur un deuil pathologique.

Par ailleurs, la théorie métapsychologique, par la notion de « psychonévroses », modifie l'extension même d'entités connues – comme hystérie et névrose obsessionnelle. Le renouvellement est là si important que ces notions se trouvent redéfinies. Dans le premier cas, Freud renouvelle une entité séculaire ; dans le second, il constitue une entité, au-delà du syndrome obsessionnel. La prise en compte de la causalité inconsciente a donc des effets de *requalification clinique et psychopathologique*.

En certains cas, cela justifie une résistance à l'innovation terminologique. C'est ainsi que, quand Bleuler introduit le terme « autisme » – pour désigner une forme de psychose ou de névrose narcissique (longtemps avant qu'il soit « réinventé » par Kanner, en 1943, pour désigner une forme de pathologie précoce de l'enfant) –, Freud refuse de « suivre », en conservant le terme « auto-érotisme », auquel, dit-il dès 1907, il est trop habitué pour changer de vocabulaire. Derrière cette modeste question terminologique s'exprime le besoin de conserver aux

1. P.-L. Assoun, *L'énigme de la manie. La passion du facteur Cheval*, Paris, Arkhê, 2010.

concepts psychopathologiques leur résonance – donc leur tranchant – métapsychologique.

4. PHOBIES ET PERVERSIONS

En dehors de la grande division névrose/psychose, Freud renouvelle les notions qui posent à la psychopathologie un problème de limites.

La *phobie* est une catégorie psychopathologique qui se constitue dans le dernier quart du XIX^e siècle – au moment où se produisent leur nomination et énumération : de l'« agoraphobie » et de la « claustrophobie » à la « dysmorphophobie » et la « zoophobie ».

Freud apporte un point de vue nouveau sur cette question¹ : d'une part, au « fourmillement » des phobies, recensées sans fin, il oppose *la* phobie comme témoignant de l'hystérie d'angoisse ; d'autre part, il avance une étiologie centrale, celle de l'angoisse de castration. La « phobie du cheval » du petit Hans permet de comprendre l'irruption, à un moment critique de l'élaboration œdipienne, de cette crainte, le cheval symbolisant le père – en écho à la théorie du totémisme dégagée dans *Totem et tabou*.

De même, la *perversion* est renouvelée.

D'une part, en ce que la multiplicité des « aberrations sexuelles » est référée à une théorie pulsionnelle articulée : les *Trois essais* ordonnent autour de la théorie pulsionnelle la bigarrure des pulsions – selon que l'objet ou le but de la pulsion se trouve détourné.

D'autre part, en ce que la perversion en vient à définir une certaine position – de déni – envers la castration – ce qui donne toute sa portée au « fétichisme » (*Fétichisme*,

1. P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur les phobies*, Paris, Economica, 2000 ; 2^e éd., 2005.

1927 ; cf. P.-L. Assoun, *Le fétichisme*, Puf, « Que sais-je ? », 2006).

L'essentiel est de noter, dans ces deux cas symétriques, la percée que représente la métapsychologie sur l'extension et la compréhension des notions. Là où le savoir psychopathologique est réduit à inventorier les phobies et les perversions, telles des « espèces », le savoir métapsychologique y introduit une rationalité explicative, permettant d'en penser l'unité clinique. On notera que l'*angoisse de castration* (*supra*, p. 77) prend sa valeur comme opérateur métapsychologique de la clinique.

5. MÉTAPSYCHOLOGIE DU SYMPTÔME SOMATIQUE

Il faut faire une place ici à la contribution proprement freudienne à la question du symptôme plus tard nommé « psychosomatique ».

Question déterminante depuis la « conversion » hystérique, celle-ci s'est trouvée impliquée dans les remaniements essentiels de la métapsychologie. En contraste de tout dualisme psychosomatique, l'originalité freudienne à cette dimension, telle que nous l'avons présentée ailleurs¹, est de saisir le corps à travers sa dynamique libidinale (*supra*, p. 73), narcissique (*supra*, p. 81), et jusqu'en ses possibilités de déliaison mortifère (*supra*, p. 92). Le symptôme somatique comporte une « action interne » ou « autoplastique » (Ferenczi) permettant au fantasme de trouver expression au moyen même des organes.

Surtout, Freud fait allusion dans sa *Métapsychologie* à une certaine « prérogative importante de l'Ics » : cette cinquième caractéristique qui s'ajoute aux traits du « système » inconscient (*supra*, p. 41), Freud dit la « divul-

1. P.-L. Assoun, *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, Paris, Anthropos-Economica, 3^e éd., 2009.

guer» à Groddeck, dans une lettre du 5 juin 1917 : c'est « l'affirmation que l'acte inconscient a une action plastique interne sur les processus somatiques, telle qu'elle n'échoit jamais à l'acte conscient » (G. Groddeck, *Ça et moi*, Gallimard, 1977, p. 43). C'est cette corrélation entre « acte inconscient » et « processus somatiques » qui constitue le postulat d'une métapsychologie du corps.

6. CLINIQUE ET MÉTAPSYCHOLOGIE DE L'ACTE

Cela permet de prendre en compte ce que l'on peut appeler les « actes-symptômes » et ce que la métapsychologie peut en éclairer.

Les passages à l'acte et mises en acte sont éclairés selon les divers états de la métapsychologie. Dans un premier temps, ils sont référés à la tension des « principes » de « plaisir » et de « réalité » – ce qui permet de lier passage à l'acte et décharge pulsionnelle analogue à l'expérience de satisfaction (*supra*, p. 45) –, en opposition à l'action (*Handlung*) qui renvoie au principe de réalité et à la fonction de maîtrise du moi (*supra*, p. 84). Puis Freud repère dans l'acte originaire de meurtre du père (*infra*, p. 123) ce qui lie acte et transgression de l'interdit, lui conférant une signification œdipienne. Enfin, l'acte s'avère lié à la fonction de répétition qui permet de l'articuler à la déliaison entre pulsions de vie et pulsions de mort – tout en représentant un forçage de l'« inhibition » (de l'« acte empêché » à l'« acte-symptôme »).

Cette fonction de répétition s'exprime au cœur de la cure, dans la dimension du transfert, en sa dimension d'*Agieren* (*acting out*) (*supra*, p. 115), qu'il s'agit de symboliser en sorte qu'il contribue au travail de remémoration.

7. MÉTAPSYCHOLOGIE DU « DEVENIR-MALADE »

La métapsychologie est écriture théorique de la clinique en elle-même, sauf à buter sur la question : comment s'opère le passage à la maladie (*Erkrankung*) ? On peut en déterminer le tracé à partir du conflit pulsionnel, du destin pathogène du conflit et du débordement économique. En une synthèse ambitieuse, Freud distingue quatre types d'entrée dans la maladie (névrotique) : « Par frustration, à la suite d'une modification du monde extérieur ; par l'échec de la tentative de s'adapter à la réalité, en fonction de difficultés internes insurmontables, ou bien par inhibition du développement face à l'exigence de la réalité ; enfin, quand la quantité de libido dans la vie psychique ouvre les voies de la régression » (*Sur les types de devenir malade névrotique*, 1912).

Il arrive également à Freud de déchiffrer « le mécanisme des troubles psychiques » à la lueur d'une « *topique* du processus de refoulement » : « Dans les névroses de transfert, c'est l'investissement Pcs qui est retiré, dans la schizophrénie celui de l'Ics, dans l'*amentia* celui du Cs » (*Complément métapsychologique à la doctrine du rêve*).

8. LE PROCESSUS ANALYTIQUE ET SES OPÉRATEURS
MÉTAPSYCHOLOGIQUES

La thérapie analytique s'articule autour de notions qui elles-mêmes jouissent d'un statut métapsychologique.

La *résistance*, ce facteur entravant du travail analytique, vient signer la force d'opposition à la mise au jour des symptômes. Loin donc d'être un simple obstacle technique, c'est ce qui vient manifester les forces du refoulement. Il est donc légitime de considérer que c'est

le concept dynamique majeur du processus analytique. La résistance est même l'indice du refoulé, c'est-à-dire du rapport au noyau pathogène. En fait, « les résistances à la guérison » constituent « des mécanismes de défense contre des dangers anciens » (*L'analyse finie et l'analyse infinie*).

Il y a plus précis encore : la « seconde topique », tournant notable de la dynamique métapsychologique (*supra*, p. 94), a pour effet une typologie des formes de résistance : résistance du *ça* – attraction des prototypes refoulés –, résistance du *surmoi* – rendant compte de la « réaction thérapeutique négative » –, triple forme de résistance du *moi* : refoulement, résistance de transfert et bénéfice secondaire de la maladie (*Inhibition, symptôme et angoisse*).

Le *transfert*¹ peut s'aborder par la résistance, dans la mesure où, comme le montre « l'amour de transfert », c'est au moment où les contenus refoulés sont sur le point d'être mis au jour que se cristallise la passion transférentielle. Il y a bien en ce sens « une résistance de transfert » (cf. *Remarques sur l'amour de transfert*, 1915).

Au-delà, le transfert est cet événement, renouvelé à chaque acte analytique, c'est-à-dire au cœur de la relation analytique. Il n'en comporte pas moins une caractérisation métapsychologique – ce qu'il faut souligner pour notre propos. Le transfert (*Übertragung*) est littéralement un déplacement d'affects – « positifs » et « négatifs » – des imagos infantiles sur la personne de l'analyste.

Cela place l'analyse sous le double signe de la remémoration et de la répétition ou de l'agir (*Agieren*), tension à la fois maintenue et surmontée dans la « perlaboration » (*Durcharbeitung*) des résistances (*Remémoration, répétition, perlaboration*, 1914).

1. P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur le transfert*, Paris, Economica, 2006 ; 2^e éd., 2007.

LA MÉTAPSYCHOLOGIE, THÉORIE DU NORMAL ET DU PATHOLOGIQUE

De ce bilan ressort un double constat.

D'une part, la métapsychologie, tout en étant un outil de déchiffrement du pathologique, en contraste de la psychiatrie qui est, aux yeux de Freud, un ensemble d'« essais purement descriptifs » cherchant à réunir en « syndromes » des phénomènes observés et objectivés (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*), prend la portée d'une sorte de « métapsychiatrie » (pour paraphraser le néologisme rencontré, *supra*, p. 16).

D'autre part, c'est, dans le même mouvement, une théorie des processus normaux. Ainsi faut-il entendre la recommandation freudienne de se garder, après avoir évité le Charybde de la sous-estimation du rôle – pathogène – du refoulement, de Scylla : soit « mesurer totalement le normal à l'aune de la pathologie » (*Psychologie collective et analyse du moi*, chap. XII).

De cette articulation entre « psychopathologie » et « normalité », Freud donne la métaphore porteuse : « Là où la pathologie nous montre une cassure ou une fente, une articulation peut normalement être présente. Quand nous jetons un cristal à terre, il se brise, mais pas n'importe comment, il éclate selon ses directions de clivage en morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, était pourtant déterminée auparavant par la structure du cristal. De telles structures fissurées et éclatées, tels sont aussi les malades de l'esprit » (*Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, GW XV, 64). On voit indiqué ici, avec une précision minéralogique, le *sujet du symptôme*, donc la prise de la psychopathologie dans la métapsychologie.

CHAPITRE IX

Métapsychologie et anthropologie

On peut à présent s'aviser que la métapsychologie, outre sa fonction *princeps* de superstructure théorique de la psychanalyse, contient des potentialités d'extension à ces champs de phénomènes qui, tout en étant à la frontière du champ psychanalytique, imposent son incursion.

Ce n'est pas un hasard si l'inconscient analytique est tel qu'il ne tient pas dans la « psychologie » *stricto sensu*, mais met en acte des questions que l'on peut référer à l'anthropologie (sauf à renouveler, par là même, cette dernière notion).

La métapsychologie est, comme théorie des processus inconscients, conception du *collectif* – en ses modalités *culturelle* et *sociale*.

1. LA MÉTAPSYCHOLOGIE COMME « PSYCHOMYTHOLOGIE » CRITIQUE

On se souvient que la première apparition du terme « métapsychologie » dans un texte publié fut celle de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, en 1904 (*supra*, p. 14). Or, en cette acception, le terme désignait un projet :

celui de « décomposer... les mythes relatifs au paradis et au péché originel, à Dieu, au bien et au mal, à l'immortalité, etc., et de traduire la *métaphysique* en *métapsychologie* » (GW IV, 288). Comment entendre ce projet ?

En fait, la métapsychologie prend son sens comme déconstruction de « la conception mythologique du monde ». Les « mythes » apparaissent comme ayant leur origine « psychologique » dans le vécu des hommes, mais celui-ci est « transposé dans des entités métaphysiques » : « L'obscur connaissance des facteurs et des faits psychiques de l'inconscient (autrement dit : la perception endopsychique de ces facteurs et de ces faits) se reflète... dans la construction d'une *réalité suprasensible*, que la science retransforme en une *psychologie de l'inconscient*. »

Il faut bien mesurer la signification de cette démarche : la « méta-psychologie » prend là sa dimension de science déconstructive des mythes. Si la « conception mythologique et religieuse du monde » n'est autre qu'« une psychologie projetée dans le monde extérieur », la métapsychologie tend à les retraduire dans le langage des processus inconscients. La métapsychologie devient science critique des mythes ou « psychomythologique » critique. C'est là qu'elle prend en quelque sorte sa portée d'anthropologie culturelle critique, science de l'origine – inconsciente – et de la production des mythes. La métapsychologie est, en ce sens radical, science de l'homme, entendons qu'elle assigne le contenu endogène de ces « productions ».

2. MÉTAPSYCHOLOGIE, MYSTIQUE ET OCCULTISME

Si la psychanalyse est bien « un morceau de terre inconnue gagné sur les croyances populaires et le mysticisme », comme le disent les *Nouvelles conférences*, la

métapsychologie, loin d'accréditer une dimension « occulte », démythifie « l'occultisme ». Corrélativement, elle reconnaît dans ce que l'on réfère à la mystique et à l'occultisme, de façon irrationnelle, l'action de processus justifiables de l'approche par la « science de l'inconscient », dégageant ainsi le « noyau de vérité » occulté par ailleurs par la « psychologie sans inconscient ».

On a vu plus haut (p. 7-8) l'effet préjudiciable de « faux double » de la « parapsychologie » et de la « métapsychologie ». Freud, foncièrement sceptique envers l'occultisme, a eu des échanges avec la Société de recherche psychique pour laquelle il rédigea même sa *Note sur l'inconscient en psychanalyse* (1912), qui constitue une sorte d'introduction métapsychologique élémentaire. Sur l'ensemble du corpus sur la question, cf. Christian Moreau, *Freud et l'occultisme*, Privat, 1976.

Il est remarquable que l'introduction de la seconde topique a permis des avancées métapsychologiques en ce domaine. C'est ainsi que la mystique trouve sa signification à travers la possibilité, descriptible topiquement, que certains rapports s'établissent entre le « ça » et le « moi », de telle sorte que certains mouvements pulsionnels, normalement inaperçus, deviennent obscurément accessibles au moi. Ce « dérangement » des relations habituelles entre les « circonscriptions psychiques » (*Nouvelles conférences de psychanalyse*, GW XV, 85) permet « l'auto-perception obscure du règne, au-delà du Moi, du Ça » (cf. notre commentaire in *L'entendement freudien*, op. cit., p. 127, de l'aphorisme freudien de 1938).

Par ailleurs, Freud examine la question de la « télépathie » – ce terme forgé en 1882 par Gurney et Myers pour désigner la communication à distance supposée de deux « esprits » – dans une série d'écrits, de *Psychanalyse et télépathie* (1921), *Rêve et télépathie* (1922), jusqu'à *Rêve et occultisme* (1932). Ce qui se révèle en substance, de

façon ponctuelle, c'est qu'il est possible de rendre compte de certains effets de « transmission de pensée » par les effets de résonance du « désir inconscient », y compris dans la relation transférentielle, au cœur de l'analyse.

3. MÉTAPSYCHOLOGIE DU SOCIAL : LA MÉTAPSYCHOLOGIE « APPLIQUÉE »

Une autre piste est celle qui, via l'enquête sur le refoulement, amène Freud à s'interroger sur les origines du lien social. C'est un fait qu'il y a un apport, à la fois fondamental et diversifié, de la psychanalyse aux sciences sociales, comme nous l'avons établi ailleurs¹. Il faut souligner ici que cette contribution freudienne au collectif mobilise les mêmes opérateurs métapsychologiques que la psychologie de l'inconscient supposée « individuelle ».

Il y a même plus précis : « La sociologie, qui traite du comportement des hommes en société, ne peut être rien d'autre qu'une psychologie appliquée. Il n'y a même à strictement parler que deux sciences, la psychologie, pure et appliquée, et la physique » (*Nouvelles conférences de psychanalyse*, GW XV, 194). Position épistémologique extrêmement épurée, définie par ces deux « pôles », « psychologique » et « physique » – qui correspondent aux deux pôles de la psyché et du réel. Mais si l'on s'avise que la vraie psychologie n'est autre, aux yeux de Freud, que la « métapsychologie », la sociologie peut être à la limite conçue comme une « métapsychologie appliquée ». Elle est donc moyen d'éviter justement de « psychologiser » le social, en montrant l'*envers inconscient du lien social*.

On peut même suivre la répercussion sur la question du collectif de l'évolution de la métapsychologie retracée

1. P.-L. Assoun, *Freud et les sciences sociales. Psychanalyse et théorie de la culture*, Paris, Armand Colin, « U », 2^e éd., 2008.

plus haut (cf. p. 73, 81 et 92) : à la théorie de la libido correspond *Totem et tabou* ; à l'introduction du narcissisme, *Psychologie collective et analyse du moi* ; à l'émergence de la pulsion de mort, *Malaise dans la culture*.

4. LA « MÉTASOCIOLOGIE » FREUDIENNE

Le meurtre du père (*Vatermord*), acte originaire du lien social, par lequel les fils révoltés mirent fin à la « horde primitive », décide aussi de la socialisation de l'interdit de l'inceste – le tabou –, mais aussi de sa reproduction – dans le totem –, et, par là même, de l'entrée dans la culture.

Quoique l'expression de « métapsychologie du social » soit absente du texte freudien, on peut considérer que *Totem et tabou* élabore quelque chose comme une « métasociologie », puisqu'il s'agit de mettre en évidence l'envers – inconscient – du lien social. Le refus de l'« inconscient collectif » (jungien) comme pléonasme amène à travailler le sujet du collectif. Si « l'inconscient est essentiellement collectif » (*L'homme Moïse et la religion monothéiste*, GW XVI, 241), le collectif tombe légitimement dans le champ de la métapsychologie.

Cela suppose la prise en compte d'une dimension « phylogénétique », c'est-à-dire d'une corrélation entre le développement « ontogénétique » du devenir individuel et le devenir de l'espèce (*phylum*). Quoique cette hypothèse se réfère à un modèle embryologique (« loi de Haeckel » ; cf. notre *Introduction à l'épistémologie freudienne*, p. 194-214), elle est destinée à rendre compte de cette empreinte d'un rapport symbolique dans le développement du sujet. Cette hypothèse se manifeste à de multiples niveaux métapsychologiques : théorie de l'affect, théorie du fantasme – « fantasmes originaires » (*Urphantasien*) –, théorie du lien social et de la notion d'une « psyché collective ».

5. MÉTAPSYCHOLOGIE ET « PSYCHOLOGIE SOCIALE » : LES DESTINS DE L'IDÉAL

Le passage de l'individuel au collectif, sur le plan inconscient, est descriptible en termes topico-dynamiques, par référence à l'idéal du moi, cette instance que Freud dégage dans le sillage du narcissisme (*supra*, p. 82). C'est l'essai de « psychologie collective » qui en tirera la définition métapsychologique de la « foule conventionnelle » ou institution collective primaire comme « une somme d'individus qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence identifiés dans leur moi » (*GW* XIII, 128). On voit la série métapsychologique idéal du moi – objet – moi qui a pour effet de déconstruire la notion d'« individu ». Celle-ci comporte donc une écriture graphique au sens défini plus haut comme corrélat de la topique (*supra*, p. 42-43), qui se trouve définie dans le schéma présenté à la fin du chapitre VIII de l'essai.

L'idéal du moi comporte donc, tel un Janus, deux « visages », l'un qui donne sur l'individuel, l'autre sur le collectif. Le sujet entre dans le collectif ou la foule (en s'« en-foulant ») par la socialisation de l'idéal du moi. Cette instance topique qu'est l'*Idealich*, véritable « passerelle », réduit donc la dualité des plans.

Corrélativement, l'identification – dont on sait l'importance sur le plan métapsychologique (*supra*, p. 85-87) – prend sa densité proprement sociale. Le nœud identificatoire collectif est l'effet de la collectivisation de l'idéal du moi.

6. PSYCHOPATHOLOGIE DU SOCIAL

On peut s'aviser de plus que la *Psychopathologie de la vie quotidienne* repère, sous la référence aux lapsus, actes manqués, oublis, etc., des symptômes qui viennent marquer le surgissement du sujet inconscient sur la scène sociale, avec ses effets de perturbation de la « communication » intersubjective, qui vient révéler l'envers inconscient du lien social.

On trouve bien enfin chez Freud la notion d'une « angoisse sociale ». Le « surmoi collectif » se forge bien comme une forme sociale de l'angoisse, qui prend place après l'angoisse de séparation et l'angoisse de castration (*Inhibition, symptôme et angoisse*).

On peut légitimement parler en ce sens, et au-delà de l'analogie, de « symptôme social ».

Sur cette notion et ses prolongements, nous renvoyons à notre étude sur *Le préjudice et l'idéal. Pour une clinique sociale du trauma*, 2012, ainsi qu'à la série « Psychanalyse et pratiques sociales », sous la direction de Paul-Laurent Assoun et Markos Zafiroopoulos, I. *La règle sociale et son au-delà inconscient*; II. *La haine, la jouissance et la loi* (Anthropos-Economica, 1994 et 1995).

7. MÉTAPSYCHOLOGIE DE L'ILLUSION : RELIGION, CULTURE ET POLITIQUE

La « sorcière » est convoquée même, en un moment décisif, pour penser des phénomènes qui touchent à l'essence du collectif : religion et culture d'une part, guerre et État de l'autre.

Le métapsychologue se mêle de ce qui, en ce sens, le regarde – de *L'avenir d'une illusion* (1927)¹ à *Malaise dans la culture* (1930) –, dans la mesure où se trouve suivi le trajet, de l'idéal de culture aux effets de la pulsion de mort, depuis les *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* (1915), où se trouve prise en compte la représentation du deuil et de la perte, jusqu'à *Pourquoi la guerre ?* (1932).

Le besoin psychologique auquel répond la religion trouve sa source dans l'expérience de détresse et le « complexe paternel ». L'*Aufklärer* se fait ici métapsychologue pour montrer l'enracinement de l'illusion religieuse dans le désir ardent de père (*Vatersehnsucht*), repéré dans le lien social.

De même, à travers la guerre, se trouve actualisée la question apparemment atemporelle des pulsions de mort et de leur traduction en « pulsions de destruction » : « À partir de notre doctrine pulsionnelle mythologique, peut ainsi affirmer Freud, nous trouvons facilement une formule pour les moyens indirects de lutte contre la guerre » (*GW*XVI, 23).

Cela vaut pour le malaise de la culture où se font sentir les effets de déliaison sur le plan collectif et les « déceptions » de la guerre où se dévoile la vérité de l'État de temps de paix. Ce n'est donc pas un hasard si l'introduction des pulsions de mort permet de repérer l'opposition d'Éros et de Thanatos au fondement même du malaise.

8. LA SUBLIMATION OU L'INCERTITUDE MÉTAPSYCHOLOGIQUE

La sublimation, ce « destin de la pulsion » (*supra*, p. 51), « modification du but » pulsionnel assorti d'un « changement d'objet » qui joue un rôle déterminant dans

1. Voir notre édition critique de *L'avenir d'une illusion*, Paris, Cerf, 2012.

l'«évaluation culturelle», est désignée par Freud comme un point d'incertitude métapsychologique : on ne peut faire guère mieux, comme le constate *Malaise dans la culture*, que comprendre l'élévation du «gain de plaisir» à partir des sources du travail et de l'élaboration culturelle (*GW XIV*, 438). Aussi bien est-il possible d'en comprendre le nouage dans le cas de Léonard de Vinci (*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*). La «sorcière» doit ici se contenter de prendre acte de la «sublimation des pulsions», point focal de passage de l'économie pulsionnelle aux destins culturels. C'est en la désignant comme «point d'incertitude» que la métapsychologie entoure peut-être le mieux l'essence de la sublimation, en son être inconscient et en ses retombées, esthétiques et littéraires (cf. sur ce point notre *Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire*, Ellipses-Marketing, 1995).

Il apparaît finalement que ce que l'on désigne comme «psychanalyse appliquée» n'est que la métapsychologie bien comprise, c'est-à-dire conçue en extension, par rapport aux «champs» où se réfracte l'inconscient. Elle fait entendre «l'hypothèse de l'inconscient» au cœur du collectif. Le «diagnostic» métapsychologique sur le malaise de la culture permet de prévenir l'imaginarisation du social : ce que la société identifie comme violence est le retour dans le réel d'une discordance et d'un malaise intérieurs à la culture même.

CHAPITRE X

La métapsychologie après Freud

La métapsychologie de Freud a fait partie de son héritage, dont elle constitue tout naturellement le fleuron théorique : mise au travail immédiatement par ses premiers disciples, elle est passée aux « pertes et profits » des analystes qui s'en réclament.

Là où les « dissidents », Alfred Adler et Carl Gustav Jung, remplacent purement et simplement la métapsychologie par une « psychologie générale » – de la personnalité et du self – ou une « psychomythologie », la filiation freudienne s'engage sur une adhésion indéfectible au projet métapsychologique – faisant d'ailleurs fond sur les apports jungien (psychologie du moi et narcissisme) et adlérien (pulsion de pouvoir et castration). La question est d'importance : peut-on tenir que l'analyse suppose l'adhésion et la fidélité inébranlable à la métapsychologie, ou bien la clinique peut-elle s'accommoder d'une « rationalité » autre ; ou même chaque analyste est-il en position, pour soutenir sa *praxis*, de « bricoler » sa propre métapsychologie, à son usage particulier, voire « privé » ? C'est un fait que Freud lui-même, comme on l'a vu, est le premier usager de sa métapsychologie (*supra*, p. 12 *sq.*). Mais, dès lors,

comment éviter la « babélisation » à l'intérieur de la construction de l'édifice analytique ?

La question concerne d'abord les grands courants et rameaux du « mouvement psychanalytique ». Que devient « la métapsychologie » après Freud ? Cette question doit se dédoubler :

- D'une part, cela concerne l'héritage de la métapsychologie, soit le devenir de ses diverses composantes au cœur même des synthèses postfreudiennes (kleinisme, psychologie du moi, théorie du self et de la relation d'objet) et jusque chez Jacques Lacan, promoteur du « retour à Freud » : qu'ont-ils fait de la métapsychologie ?

- D'autre part, cela pose la question de savoir si la métapsychologie conserve, chez les principaux représentants de ces courants, son statut *princeps* d'axe de la théorie analytique (*supra*, p. 15) ou se trouve complétée, voire relayée par des « modes de rationalité » alternatifs.

Ces deux points doivent être traités en chassé-croisé, certains « postfreudiens » révisant la métapsychologie tout en l'utilisant, d'autres la récusant en elle-même.

Rappelons qu'aux yeux de son créateur, la métapsychologie est par essence susceptible de perfectionnements, étant éminemment *work in progress*. Encore convient-il d'apprécier ce qui est progrès effectif dans l'intelligibilité des processus. On a vu plus haut l'importance de distinguer continuité et innovation et de sérier les « compléments » et les « révisions » (*supra*, p. 91 *sq.*). De fait, il y a une moisson de concepts postfreudiens¹. Reste à en saisir le mouvement général : ce n'est pas un hasard si c'est dans le cadre des « Grandes controverses » au sein de la Société psychanalytique britannique, entre « kleiniens » et « anna-freudiens », que la question de l'immutabilité de la métapsychologie freudienne a été le plus évoquée (voir *infra*, le débat E. Glover - S. Isaacs).

1. Nous en donnons un récapitulatif dans notre *Psychanalyse*, Paris, Puf, « Quadrige », 2007, p. 690.

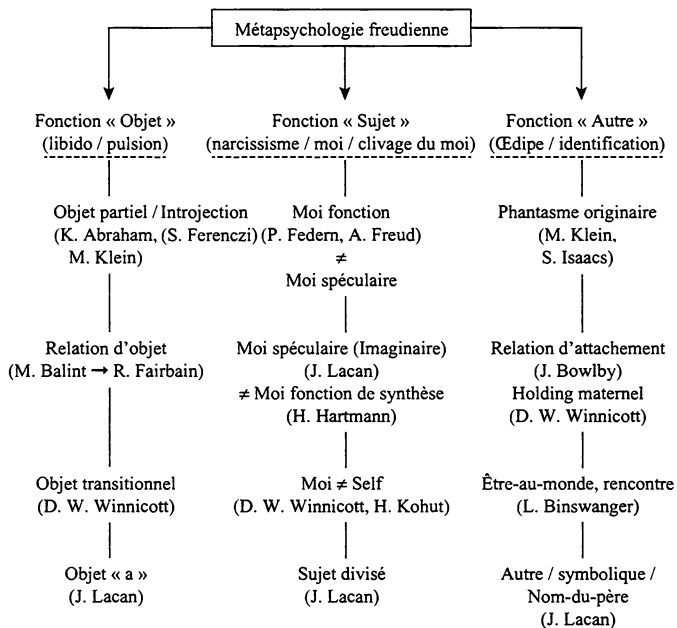


Tableau récapitulatif des principales innovations postfreudiennes.
Postérité de la métapsychologie

On pourra juger, au moyen du tableau ci-contre (p. 131) de la ramification conceptuelle des « innovations » théoriques postfreudiennes, selon les nouvelles « donnes » du jeu « postmétapsychologique » : dimensions de l'*objet*, du *sujet* et de l'*altérité*, mises en regard des dimensions de la métapsychologie freudienne.

I. – LA MÉTAPSYCHOLOGIE REVISITÉE

1. De la « métapsychologie de Freud » à ses mises à jour : Abraham et Ferenczi

Les premiers disciples de Freud ont fait un usage très actif de sa métapsychologie, tout en en accentuant une dimension, comme pour s'y tailler un empire.

L'exemple le plus représentatif est celui de Sandor Ferenczi (1873-1933), l'un de ceux qui ont le mieux saisi l'ambition de la discipline freudienne, à laquelle il consacre une présentation remarquable, lors d'une conférence sur « La métapsychologie de Freud », donnée à Vienne en 1922 devant les psychanalystes anglais et américains, pour en montrer l'importance, comme s'il présentait les dérives « pragmatistes » qui se dessinaient dès ce moment. Le rappel de l'ambition de la métapsychologie sert d'antidote à une réduction empiriste de la pratique.

Mais, outre ses avancées métapsychologiques originales (introjection), Ferenczi, dans ses *Essais bioanalytiques*, comme dans son essai *Thalassa*, essai sur « les origines de la vie sexuelle », radicalise son ambition explicative en espérant une « jonction » avec la biologie, non par biologisation de la psychanalyse, mais par dégagement des leçons de la métapsychologie à l'usage des sciences de la vie – par un « regard métapsychologique et métabiologique » (lettre à Freud du 26 octobre 1915). Cela donne lieu à un « utraquisme », combinant l'une et

l'autre (*uterque*) approches, par l'intérieur et l'extérieur (celle des sciences naturelles). Corrélativement, l'accent est mis sur la dimension traumatique, ce à quoi Freud lui-même fit écho dans sa *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert*, cet essai de sa *Métapsychologie* inachevé, où il met l'apparition des névroses et psychoses en rapport avec l'« angoisse de réel » liée à l'histoire du globe terrestre !

L'autre exemple est celui de Karl Abraham (1877-1925) qui, lui, prend à la lettre la métapsychologie, notamment en son noyau – la théorie pulsionnelle-libidinale –, mais d'une part en l'insérant dans un « développementalisme » libidinal strict, d'autre part en misant sur la notion d'« amour partiel d'objet », qui fraie la voie à l'« objet partiel » kleinien. Ce complément métapsychologique, dans la droite ligne de l'inspiration freudienne, devait pourtant fournir ses armes à la révision kleinienne de certains postulats de la métapsychologie.

La réflexion sur le narcissisme radicalisée donne lieu chez Lou Andreas-Salomé ou Michael Balint (théorie de « l'amour primaire ») à des « extrapolations » par rapport au modèle métapsychologique d'origine. À ces développements s'opposent les révisions : celle d'Otto Rank (1884-1934), recentrant l'ensemble sur la traumatologie (de la naissance, 1924), ou de Wilhelm Reich (1897-1957), réeffectuant la théorie de la libido à partir de la « fonction de l'orgasme », privilégiant la satisfaction génitale.

2. Le kleinisme ou l'enclave métapsychologique

L'école de Melanie Klein (1882-1960) a une manière bien distinctive de s'étayer sur le vocabulaire fondamental freudien, tout en y introduisant des inflexions décisives, d'une part, en y ajoutant des éléments exogènes, d'autre part.

Du premier point de vue, deux notions freudiennes – celles d’objet (pulsionnel) et de fantasme – se trouvent reprises, promues et finalement deviennent les germes d’une réorganisation de la métapsychologie. Corrélativement, à partir de la notion de « mécanismes », se trouve introduite la notion, étrangère à la métapsychologie freudienne, de « positions » (paranoïde, schizo-dépressive). L’essentiel se trouve situé dans l’oralité et la phase précoce de relation à l’objet maternel, tandis que l’apparition du surmoi est avancée.

C’est précisément la révision de la notion de fantasme – comme « phantasme » – par Susan Isaacs, dans le sillage de l’usage kleinien, qui donna lieu à l’accusation la plus explicite de sabrage de la métapsychologie freudienne.

Le 27 janvier 1943, Edward Glover déclare que cela revenait à « construire une nouvelle métapsychologie », en quoi elle a, selon lui, échoué. Car l’auteur de *Nature et fonction du phantasme* « mésestime, néglige ou n’a pas compris ces parties de la métapsychologie de Freud ». L’erreur du kleinisme est là de « confondre les concepts de l’appareil psychique avec les mécanismes psychiques à l’œuvre chez l’enfant » (*Les controverses Anna Freud - Melanie Klein, 1941-1945*, éditées par Pearl King et Riccardo Steiner, 1991, Puf, 1996, p. 240) – ce qui revient à un « anthropomorphisme psychique ». Au « groupe de concepts ordonnés par Freud » se substituent des « postulats » (p. 304). Cette charge – qui marque une rupture historique – s’achève par un ultimatum : « J’affirme qu’il est impossible de maintenir la compatibilité de ses idées avec les théories freudiennes admises. Il est impossible de garder les deux » (p. 305). C’est d’ailleurs l’occasion d’un bel éloge des « concepts fondamentaux de Freud », qui « ont résisté à l’épreuve du temps », étant des « concepts opérationnels fondamentaux concernant l’appareil psychique » (17 mars 1943, p. 365). Il est essentiel de rappeler que « le phantasme, au sens freudien, se produira à tout niveau de l’appareil psychique » (p. 367).

Ce fut le mérite de Glover de formuler la question de savoir si «la métapsychologie kleinienne» aurait «l'ampleur ou la validité suffisante pour servir de fondements à une nouvelle métapsychologie».

Question formulée le 21 septembre 1942 (p. 538) en rapport avec les travaux de S. Isaacs et de P. Heimann (p. 637) et à laquelle il répond naturellement par la négative. Ce qui ressort de ce débat, c'est que les kleinien «seraient tôt ou tard obligés de produire une métapsychologie adaptée à leurs thèses», hésitant entre traiter Freud «simplement comme un pionnier qui à bien des égards était dépassé et chercher à greffer leurs propres théories sur la psychologie de Freud» (20 octobre 1943, p. 502). L'enjeu est dramatisé, ce qui indique la portée du moment : «Si ces distorsions de la métapsychologie freudienne pouvaient passer sans être attaquées, cela permettrait à quiconque de déclarer vrai ce qu'un tel ou un tel pensent du contenu de l'inconscient» (17 décembre 1943, p. 638). Comme il le dira dans sa lettre de démission de la Société britannique de psychanalyse : «La nouvelle métapsychologie kleinienne... n'est pas seulement opposée de manière fondamentale à la métapsychologie freudienne, mais elle peut servir d'exemple pour n'importe quelle théorie clinique que ses défenseurs décideraient de mettre en avant» (24 janvier 1944, p. 757). Dans sa réponse, P. Heimann réaffirme sa fidélité : «Nous soutenons très fermement, avec Freud, que la métapsychologie est "le plein achèvement de la recherche psychanalytique"» (16 février 1944, p. 657), tout en refusant la surestimation de la distinction entre la métapsychologie et les faits cliniques.

Le kleinisme, sans abjurer la métapsychologie freudienne, lui a donné une (in)flexion et bâti une «enclave». En définissant le «phantasme» comme «contenu primaire» inconscient, le kleinisme opère une radicalisation mais aussi un nivellement de la théorie freudienne du fantasme, référée aux diverses stratifications topiques (*supra*, p. 58). Il est sans doute révélateur que l'assouplissement de la rigueur métapsychologique s'accompagne d'un

retour à des positions sur une sorte d'« Inconscient » majuscule, au nom du « pré-œdipien ». De plus, la métapsychologie cesse en quelque sorte de travailler chez les kleinien, puisqu'elle a fixé ses opérateurs (objets, phantasmes, positions).

3. *L'égologie métapsychologique : de Paul Federn à Anna Freud*

C'est chez Paul Federn (1871-1950) que l'on trouve l'effort le plus marqué pour mettre au centre de l'explication l'instance du *moi*. Par une démarche originale – et, il est vrai, peu prisee de Freud –, Federn étudie les phénomènes, de la dépersonnalisation, des phénomènes d'étrangeté aux psychoses, qui impliquent un désinvestissement libidinal du moi. Relevons seulement pour notre propos que cela suppose de déplacer l'axe d'une appréhension métapsychologique de l'instance du moi (*supra*, p. 84) à une approche « phénoménologique » au sens défini plus haut, puisqu'il s'agit de faire fond sur une « auto-observation ». De fait, Federn définit le moi phénoménologiquement, « senti et connu par l'individu comme la continuité durable ou récurrente de la vie corporelle et mentale du point de vue du temps, de l'espace et de la causalité », donc « senti et appréhendé par lui comme une unité » – quitte à réinjecter ces acquis dans une métapsychologie révisée du moi (*La psychologie du moi et les psychoses*, Puf, p. 101).

On trouve ici la position d'Anna Freud (1895-1982) ; comme l'indique son texte principal, *Le moi et les mécanismes de défense* (1936), la métapsychologie se trouve déchiffrée à partir de l'axe du moi, dont la panoplie défensive est détaillée. Cette position se maintient à l'intérieur de la métapsychologie freudienne, mais en infléchit en ce sens la complexité – ce qui en fera une alliée objective des « rectifications » de l'*ego psychology* (*infra*).

II. – LA MÉTAPSYCHOLOGIE RECTIFIÉE

**1. La « relation d'objet » ou le « déclin »
de la théorie de la libido**

Pour les théoriciens de la « relation d'objet » (Fairbairn), l'ensemble de la métapsychologie est déplacé d'une théorie de la libido à une théorie de la « relation d'objet ». L'« objet » perd sa dimension de manque et même de satisfaction pour revêtir une dimension réaliste et relationnelle – là où l'usage métapsychologique freudien de la notion (*Objektbeziehung*) la limitait aux occurrences de la perte (mélancolie) (*Deuil et mélancolie*, GWX, 439).

Cette révision laminante de la métapsychologie aboutit à un vidage du contenu libidinal. Ce qui organise le développement et ses symptômes, ainsi que l'angoisse fondamentale, ce serait la crainte de perdre l'objet. La libido n'est plus *pleasure-seeking* mais *object-seeking*, cherchant donc l'objet et non le plaisir.

2. Des psychologies du moi aux théories du self

Chez Heinz Hartmann (1894-1970) s'est produit ce que Heinz Kohut salue comme « un pas en avant, apparemment simple, mais qui s'est avéré décisif pour la métapsychologie psychanalytique : la séparation des concepts du moi et du soi » (*L'analyse du self*, avant-propos, p. 5). On peut soupçonner que ce « pas en avant » constitue une régression radicale par rapport à ce que Freud s'était employé à construire sur le plan métapsychologique. La notion de self est proprement antinomique de la rationalité métapsychologique.

Freud l'avait formulé dès 1907 : le concept de « personnalité » est métapsychologiquement vide : « “Personnalité”, écrit-il à Karl Abraham, de la même manière que le concept de moi... est une expression peu déterminée, qui appartient à la psychologie des surfaces et qui, pour la compréhension des processus réels, pour la *métapsychologie* donc, ne fournit rien de particulier. Simplement, on est porté à croire qu'en l'utilisant, on a dit quelque chose qui a un contenu » (21 octobre 1907, in S. Freud, K. Abraham, *Correspondance*, Gallimard, 1969, p. 20). Tout un courant du postfreudisme n'a cessé de vouloir donner un contenu à ce mot et à ses dérivés, « moi » et « self ».

Qu'est-ce que le self ou « soi » ? Une espèce de « personne totale », d'évidence vitale et de pôle narcissique. Bref, on revient en deçà de l'instance – ce qui revient, notons-le, à le « dés-enchâsser » de la théorie de l'« appareil psychique ». On aurait bien du mal en effet à concilier l'idée du self – quelles qu'en soient les définitions – avec l'exigence de représentation topique. Et pour cause : cette « donnée » est faite pour penser ce qui est irréductible à l'idée même d'« instance psychique ». Cette « psychologie générale » revient donc sur le présumé matériel de la métapsychologie qu'est l'appareil psychique (*supra*, p. 35 *sq.*). La réintroduction d'une « personnalité psychique » réunifiée abolit purement et simplement tout l'effort de « décomposition » entrepris par le métapsychologue.

Corrélativement, admettre un secteur du Moi libre de conflits (psychosexuels), c'est ruiner la dynamique. L'ajout d'une dimension « génétique », c'est-à-dire d'une « psychologie du développement » (chez H. Hartmann, E. Kris, R. M. Löwenstein comme chez O. Fenichel) va dans le même sens.

3. La théorie de l'attachement : de l'objet au lien

La mise en évidence d'un type de comportement instinctif d'attachement comporte une révision importante de la métapsychologie. L'exercice très précis auquel se livre John Bowlby dans l'appendice du premier tome de sa somme *Attachement et perte* (1969) caractérise au mieux l'opération : montrer que la sous-estimation du lien de la mère à l'enfant par Freud, au profit de la théorie de l'objet – Freud ne l'ayant découvert que tardivement –, demande une remise à jour. Mais celle-ci revient justement à spécifier la métapsychologie freudienne par une théorie éthologique, c'est-à-dire qui en vient à postuler un « attachement », espèce d'instinct – *primary drive* – antérieur à tout « rapport d'objet ».

La théorie d'une « pulsion d'agrippement » (Imre Hermann, 1933) est utilisée pour fonder cette idée d'un attachement originaire. Il s'agit plutôt, du point de vue freudien, de redécouvrir l'attachement comme problème : soit ce qui fait lien, par le destin de l'étayage pulsionnel, au sens défini plus haut, des pulsions sexuelles sur les pulsions d'autoconservation (p. 39).

III. – LA MÉTAPSYCHOLOGIE REBRICOLÉE

1. Winnicott ou l'indifférentisme métapsychologique

Chez Donald W. Winnicott (1896-1971), la métapsychologie est mise littéralement hors d'usage, à partir d'une inaptitude affichée à mener une véritable analyse métapsychologique – ce qui ne l'empêche pas de mettre à

profit les perspectives freudiennes, à partir d'une liberté par rapport aux repères théoriques, voire d'un « athéisme ».

L'aveu fait en 1954 est ici particulièrement éloquent : « J'ai une manière irritante de les dire (les choses) dans mon propre langage *au lieu d'apprendre à utiliser les termes de la métapsychologie psychanalytique*. J'essaie de trouver pourquoi je me défie de ces termes si profondément. Est-ce parce qu'ils peuvent donner l'apparence d'une compréhension commune, alors qu'une telle compréhension n'existe pas ? Ou bien est-ce à cause de quelque chose en moi ? Cela peut, bien sûr, être les deux » (lettre à Anna Freud du 18 mars 1954, in *The Spontaneous Gesture*, 1987 ; trad. franç. *Lettres vives*, Gallimard, 1989, p. 98, souligné par nous).

Le refus winnicottien de l'utilisation des « termes de la métapsychologie psychanalytique » (plus encore selon Anna Freud ou selon Melanie Klein qu'en référence à la métapsychologie freudienne) procède donc d'une sorte de nominalisme, c'est-à-dire du refus de jouer la « chose » à travers des « mots » qui, par leur univocité, peuvent accréditer l'illusion d'une « compréhension ». C'est pourquoi il préfère inventer en quelque sorte son propre « idiolecte », en marge de la métapsychologie : « Je suis l'un de ceux qui se sentent contraints, pour travailler, de suivre leur propre chemin et de s'exprimer d'abord dans leur propre langage » (lettre à David Rapaport du 9 octobre 1953, *op. cit.*, p. 92). Mais justement Freud ne procédait pas autrement, la métapsychologie étant néanmoins ce langage qui rend possible une objectivation et une transmission, au-delà de son « langage » personnel, là où Winnicott défaille à une telle « universalisation ». C'est en ce sens qu'il confie honnêtement n'avoir « pendant longtemps absolument pas été capable de prendre part à une discussion métapsychologique » (lettre à Balint du 5 février 1960, *op. cit.*, p. 179). Il y a donc bien une

coupure de Winnicott avec le texte métapsychologique freudien, celui-ci parlant même de ses « inhibitions à lire Freud » (lettre à Ernest Jones du 22 juillet 1952).

Cette défiance de Winnicott, si elle témoigne d'une attitude « saine », montre les limites de cette « inhibition métapsychologique ». Du premier point de vue, Winnicott est en effet peu tenté de traiter les concepts freudiens en « pistons » explicatifs, ce qui n'arrive que trop, ou de s'installer dans un « jargon » qui induit à confondre la représentation de mot (analytique) et la chose (clinique). Mais, du second point de vue, la création de mots nouveaux originaux comporte une imprécision intuitive qui se prête tout autant aux « mésusages » : outre le self, de ne pouvoir définir la « mère suffisamment bonne » ou « mauvaise », on se fie à des intuitions tantôt cliniquement fécondes, tantôt génératrices de confusion.

La contribution winnicottienne, d'une originalité en quelque sorte inimitable – de « l'objet transitionnel » à la théorie du *handling/holding* maternel –, ne saurait donc approcher de la densité de l'apport métapsychologique freudien. Winnicott instaure néanmoins, malgré cette limite théorique ou grâce à elle, un rapport rafraîchissant à l'expérience analytique et peut se permettre, comme chercheur libre, d'interpeller Freud comme « chercheur » – ce qu'il fut foncièrement –, dégageant ainsi l'esprit freudien de sa lettre (métapsychologique).

2. La métapsychologie, « boîte à outils » ?

On peut regrouper sous cette rubrique toutes les « boîtes à outils » où la métapsychologie figure.

Ainsi, la « psychosomatique » psychanalytique, en arguant du besoin de penser une causalité appropriée à la production du symptôme somatique – au-delà de la logique conversionnelle corrélatrice du conflit inconscient de l'hystérie (*supra*, p. 111) –, en arrive à une

opération curieuse, comme le montre la construction de Pierre Marty : combinaison d'éléments – dépareillés – de la métapsychologie freudienne et d'une théorie du développement, par l'involution des fonctions. Cela revient à méconnaître que la métapsychologie est *ipso facto* théorie et clinique du corps (*supra*, p. 79).

Pour certains analystes confrontés à des configurations psychopathologiques, il apparaît nécessaire de réviser ce qui apparaît comme une limite de la métapsychologie, censée trop axée notamment sur les névroses. D'où la nécessité d'une « réinterrogation du modèle métapsychologique » à la lueur des psychoses (Piera Aulagnier) – à partir d'un « modèle d'appareil psychique » qui privilégie résolument « l'activité de représentation ». Celle-ci permet d'archiver les sphères de l'*originnaire* (« pictogramme »), du *primaire* et du *secondaire* (*La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Puf, 1975).

C'est autre chose que l'on va trouver dans les tentatives de « réécriture ».

IV. – LA MÉTAPSYCHOLOGIE RÉÉCRITE

1. Phénoménologie et métapsychologie : la cause et le sens

Pour la « phénoménologie » ou « analyse existentielle » (*Daseinsanalyse*), la métapsychologie, qui paie un tribut aux modèles physicalistes du XIX^e siècle, doit être mise à jour par une *théorie du sens*, comme l'affirme Ludwig Binswanger (1881-1966). C'est même exemplaire d'une relecture « herméneutiste » de l'inconscient, qui dévalue la recherche des causes.

Cela revient à ajouter au « causalisme » freudien quelque chose comme un supplément, sinon d'« âme », du moins de « signifiante ». La « psychanalyse existen-

tielle» relit le contenu inconscient en termes d'intentionnalité, d'être-au-monde et de « rencontre » (avec l'autre). « Comprendre » prend le pas sur « expliquer » – ce qui ramène la psychanalyse, « science de la nature » selon Freud, dans le giron de l'herméneutique.

2. Bion ou l'algèbre élémentaire de l'expérience analytique

Chez W. R. Bion (1897-1979), la métapsychologie est relayée par une écriture qui obéit à une « algèbre » absolument spécifique, qu'il met au point depuis *Aux sources de l'expérience* (1962) jusqu'aux *Éléments de la psychanalyse* (1963).

Bion revient au problème originaire de la théorie psychanalytique en y apportant comme réponse une recherche des « éléments de la psychanalyse ». La préoccupation pratique du formalisme de Bion, qui intègre par ailleurs les acquis kleinien, est, d'une part, de fixer la signification des termes basiques de l'expérience analytique ; d'autre part, de rendre possible la communication à l'intérieur du mouvement psychanalytique. L'« abstraction » bionienne est destinée à éviter la « babélisation ».

Ces éléments doivent être représentatifs, articulables entre eux et « doivent pouvoir former un système scientifique déductif ». Soit : la dualité « contenant-contenu », dispersion/intégration, les liens dérivés d'amour, de haine et de connaissance, enfin la raison, la douleur, les sentiments et émotions.

Ce qui apparaît, c'est une « grille » constituant un « système de notation et d'enregistrement » de l'expérience. Celle-ci se déploie sur un double axe :

– horizontal, définissant les usages qui peuvent être faits des pensées : définition-dénégation-notation-attention-investigation-action (notées par des chiffres de 1 à 6) ;

– vertical, développant une genèse de la pensée : c'est là que l'on trouve la distinction entre éléments bêta et éléments alpha, qui inaugurent une série : pensée du rêve et mythes, préconception, conception, concept, système scientifique déductif, calcul algébrique (notés par des lettres de A à H).

Ainsi la théorie de la pensée et la pensée de la théorie sont-elles articulées étroitement – ce qui traduit le besoin, essentiel chez Bion, de voir surgir la pensée de l'objet même de l'expérience analytique. Formalisme et empirisme sont étroitement liés.

3. Lacan : du métapsychologique au mathème

Pour Jacques Lacan (1901-1981), l'idée d'une métapsychologie se trouve récusée, relayée par une conception autre – celle des « mathèmes » –, tout en faisant un usage des plus détaillés de blocs de la métapsychologie freudienne, sauf à les « translittérer » dans l'usage de sa propre théorie¹.

En introduisant le « mathème » (1971), Lacan renchérit, on le remarquera, sur la tentative bionienne de formalisation. L'effet de Lacan sur la métapsychologie est donc contrasté. D'une part, il récusé l'idée d'une « métapsychologie » pour deux raisons décisives : dans la mesure où il cherche l'intelligibilité des processus inconscients ailleurs que dans la psychologie, soit dans une théorie du signifiant ; en second lieu, en ce que celle-ci récusé l'idée d'un « métalangage ». La « méta-psychologie » perd donc à la fois son « méta » et sa « psychologie », ressemblant dès lors au couteau de Lichtenberg, couteau sans manche auquel manque la lame...

1. P.-L. Assoun, *Lacan*, Paris, Puf, « Que sais-je ? », 2^e éd., 2009.

Mais, d'autre part, il ressort de tout son trajet qu'il met à profit, par une réécriture serrée, il est vrai, des « pièces » décisives de la métapsychologie. Lacan fait donc, à sa manière, magnifiquement travailler « la sorcière », y trouvant des « renseignements » essentiels, retraduits dans son propre « idiolecte ». Cette opération revient dans un premier temps à transférer le langage du processus dans celui de la « rhétorique » : « déplacement » et « condensation », mécanismes majeurs des formations inconscientes, deviennent « métaphore » et métonymie.

Lacan est, d'une part, celui qui a contribué à faire tomber le terme en désuétude, voire en discrédit épistémologique ; d'autre part, celui qui aura le plus fait pour en démontrer la fécondité – cf. « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », 1964 : l'inconscient, la pulsion, la répétition et le transfert.

À bien y regarder, on retrouve, dans la construction lacanienne, la prise en compte, décalée, des exigences métapsychologiques :

- la topique est relayée par une *topologie*, soit une étude des structures en termes de « limite » et de « continuité », notamment de l'ensemble RSI (Réel-Symbolique-Imaginaire) ;

- la dynamique des forces est relayée par l'automatisme du *signifiant* ;

- l'économique se trouve du côté de la *jouissance* et d'une « plus-value », qui renchérit sur l'« au-delà du principe de plaisir ».

Par ailleurs, les éléments de l'algèbre lacanienne – le sujet (barré), l'Autre et l'objet (a) – renvoient aux diverses coordonnées de la logique freudienne de l'inconscient.

Cela permet, d'une part, de redéployer une dialectique du besoin, de la demande et du désir ; d'autre part, de distinguer les modalités du « manque d'objet » – frustration (manque imaginaire d'un objet réel), privation (manque réel d'un objet symbolique) et castration

(manque symbolique d'un objet imaginaire), qui permet à la fois de réviser la théorie de la « relation d'objet » (*supra*) et d'inscrire une dialectique du manque.

L'examen de la position de Lacan mérite de conclure l'examen de cette « posthistoire » de la métapsychologie. Les postures postfreudiennes par rapport à la métapsychologie s'avèrent, au-delà de leur diversité, procéder d'une même stratégie, que l'on aurait pu caractériser, en parodiant les termes « politiques », comme réformistes, révisionnistes, indifférentistes et « refondatrices », si le « freudisme » avait été une doctrine. On part d'une rallonge – sur le versant de l'objet – relation d'objet –, du sujet – self –, de l'altérité – attachement –, et ces principes en viennent à introduire au cœur de la métapsychologie une sorte de « cheval de Troie », qui oblige non seulement à y ajouter un chapitre ou une révision, mais une rationalité exogène. En fait, le freudisme est bien pensée du réel, inconscient. C'est le mérite du « retour à Freud » d'avoir reposé la question de la *ratio* freudienne en son vif.

CONCLUSION

Enjeux et actualité de la métapsychologie

Ce trajet au pays de la métapsychologie nous place devant une ultime interrogation : qu'est-ce qui demeure vivant de cette discipline, qui a marqué l'acte de fondation – et de refondation – de la psychanalyse ?

La métapsychologie est-elle cet organe qui, ayant permis la création de la psychanalyse, serait désormais privé de fonction, en sorte qu'il y aurait lieu de la relayer par d'autres rationalités ? Cette question, qui a été mise en perspective historique à travers les aléas postfreudiens de la théorie analytique, demande à être ressaisie ici en elle-même.

Il faut rappeler les ambitions de la métapsychologie.

D'une part, elle est le garant de la capacité proprement explicative de la psychanalyse. Elle donne effectivité à la quête d'une théorie de la causalité psychique, renouvelée par la prise en compte des processus inconscients – cela même qui manque aux conceptions descriptives (psychiatriques), comme à celles qui cherchent un mode d'explication exogène (neurobiologique). La métapsychologie est donc de fait une *réponse à l'impuissance explicative des autres théories psychiques*, qui défont à expliquer – sinon, comme la psychiatrie, par des « causes lointaines » –, tout en maintenant la spécificité de ces processus, en contraste

des explications « exogènes » (celle des « neurosciences », notamment).

D'autre part, elle est la mise en écriture d'une psychopathologie, par référence à la clinique en sa singularité : c'est une « symptomato-logique ». Elle est donc aussi une réponse à la production d'explications généralistes – véritables « prêts-à-porter » (pseudo)explicatifs.

La métapsychologie reste donc actuelle, au moment où, d'une part, les fondements d'une psychopathologie fondamentale se trouvent laminés par le refus de toute théorie de la causalité et où, d'autre part, la clinique se trouve réduite à une typologie empirique de syndromes – ce qu'illustre le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (depuis sa première version, 1952, réactualisée périodiquement depuis quelque quarante ans jusqu'au *DMS-IV*, 1995).

Corrélativement, la métapsychologie maintient une référence au *sujet* et à sa prise dans une causalité signifiante propre. Freud avait pris position contre le « behaviorisme » – comme destructeur de cette référence au sujet et objectivation illusoire – et relativisé l'endocrinologie, dont il percevait les progrès. Sur le plan thérapeutique, les thérapies comportementales – anticipées par les thérapies brèves contemporaines de Freud même – s'appuient sur une confusion des syndromes pathologiques – isolés de leur contexte causateur –, répétant l'erreur épinglée par Freud, dans ses *Études sur l'hystérie*, de ceux qui attribuent une pathologie à la frayeur d'une jeune fille sur laquelle le chat saute dans l'obscurité, alors que ce n'est que la couverture d'un trauma sexuel : « Dans combien de cas ne prend-on pas un chat pour une cause efficiente et suffisante ? » C'est ce à quoi on assiste pourtant, en sorte que cela mérite de passer à l'état d'adage : les théories comportementales prennent le chat (cause occasionnelle) pour une cause réelle – et « la proie pour l'ombre » !

On assiste donc à une régression spectaculaire, et en un

sens sans précédent, de l'esprit clinique, partagé entre « positivisme », pragmatisme borné et obscurantisme – puisque ce dont témoigne le symptôme se trouve réduit à un « trouble » déconnecté de toute causalité psychique. La désuétude de la métapsychologie est un effet majeur de cette régression théorico-clinique – et c'est bien une réintroduction de la métapsychologie qu'il y a lieu de produire¹.

Celle-ci réactive résolument l'importance de la théorie, mais bien au cœur de la clinique. Comme l'exprime Freud joliment dans une lettre à Ferenczi contemporaine de sa *Métapsychologie* : « J'estime que l'on ne doit pas faire de théories – elles doivent tomber à l'improviste dans votre maison, comme des hôtes que l'on n'avait pas invités, alors qu'on est occupé à l'examen des détails... » Autrement dit, la théorie n'est pas un ensemble de généralités : c'est un besoin impérieux, mais qui naît du sein même des « détails » de la pratique clinique. L'« athéorisme », l'absence de théorie dont témoigne le mouvement actuel, témoigne donc justement *a contrario* d'une absence de sens clinique, donc de besoin de *penser le symptôme*. Ce qui est troublant, chez ces étranges psychopathologues, c'est l'absence totale de besoin d'« hôtes » – preuve que leur maison est « vide »...

Évaluée à la lueur de la régression que représentent de telles conceptions de la théorie et de la clinique, on peut réexaminer l'idée que la métapsychologie elle-même « date ». Elle apparaît même étonnamment jeune, face aux répétitions de stéréotypes et de préjugés des « néothéories » supposées – qui se révèlent des outres « relouées », ne contenant guère de vin nouveau.

La métapsychologie constitue donc non une discipline archaïque, ni un outil au point, prêt à l'usage : il s'agit

1. C'est le sens de notre *Introduction à la métapsychologie freudienne* (Paris, Puf, « Quadrige », 1993 ; 2^e éd., 2013) où se trouve détaillé le travail métapsychologique ici présenté globalement.

d'une extraordinaire *ressource de pensée de la clinique*, *ressaisie par l'inconscient*, à ce jour, de fait, inégalée. Elle constitue une « boussole » pour s'orienter dans l'espace du symptôme et dessiner un espace de la *psyché*.

La métapsychologie comporte de plus, on l'a vu, un mouvement spontané, inhérent à sa nature épistémique en quelque sorte, d'*expansion vers les sciences du collectif*. La métapsychologie *est* intrinsèquement anthropologie physique et sociale. C'est là son ambition considérable, sachant que celle-ci se réduit à introduire dans tous ces « champs » disciplinaires la médiation de l'objet manquant, inconscient, faisant par là même médiation, à la fois universelle et partielle – puisque l'inconscient est ce qui est partout omis. Si la « science de l'homme » se confirme comme science de « ce qui manque à l'homme », la métapsychologie en est la figure appropriée.

Corrélativement, la métapsychologie est un *engagement de rationalité* corrélatif de l'engagement de *l'analyste dans son acte*. Il n'est pas exagéré de dire que la métapsychologie constitue une sorte de « surmoi théorique » de l'analyste, à chaque moment de sa *praxis* où il se pose la question de *l'inscription en savoir* de son *réel clinique*. La métapsychologie est l'autre scène de l'acte analytique, la partie symbolisée de son réel. La métapsychologie est en ce sens très spécifique la décision de comprendre, corrélatrice de l'éthique de l'inconscient. Freud lui-même rappelait la nécessité d'« un rien de faustien » pour s'approcher de ces « choses dernières ».

Il y a donc à parier que le moment d'appeler la sorcière à la rescousse est toujours d'actualité et qu'elle a encore beaucoup à dire sur « les choses dernières », les « grands problèmes de la connaissance et de la vie »¹, saisis à travers le réel inconscient...

1. *Au-delà du principe de plaisir*, GW XIII, 64.

ANNEXE

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Le présent texte restituant le projet général et les nervures de la « discipline » métapsychologique, on trouvera ici, à l'usage du lecteur, les textes de notre recherche permettant d'en spécifier un axe ou un aspect, d'une part dans les ouvrages qui l'ont prolongé, d'autre part dans les publications ponctuelles qui en ont abordé une dimension en lien avec un objet particulier qui permet de le détailler – depuis la première édition du présent ouvrage.

A. Ouvrages

1. P.-L. Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, Puf, 1993 ; 2^e éd., 2013.

On y trouvera l'analyse du fonctionnement de la rationalité métapsychologique, à partir des axes et des concepts directeurs.

2. P.-L. Assoun, *Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques*, Paris, Puf, 2009.

On y trouvera, à travers l'analyse du corpus freudien, la genèse de la métapsychologie saisie à travers les écrits freudiens et postfreudiens.

3. P.-L. Assoun, *Psychanalyse*, Paris, Puf, 2^e éd. « Quadrige », 2007.

On y trouvera, à travers l'exposé global de l'apport freudien et psychanalytique, la mise en situation de la dimension métapsychologique et de son évolution.

4. P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques*, Paris, Anthropos/Economica, 1995-2012 (cf. « Ouvrages du même auteur »)

On y trouvera l'examen métapsychologique des concepts directeurs (angoisse, fantasme, transfert), des grands axes (regard et voix, corps, masculin et féminin), des figures cliniques (corps et symptôme, phobies, masochisme), des situations psychiques (frères et sœurs, jalousie).

- *Le regard et la voix. Leçons de psychanalyse*, Paris, Economica, 1995 ; 2^e éd., 2001.
- *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, Paris, Economica, 1997 ; 3^e éd., 2009.
- *Frères et sœurs. Leçons de psychanalyse*, Paris, Economica, 1998 ; 2^e éd., 2003.
- *Leçons psychanalytiques sur les phobies*, Paris, Economica, 2000 ; 2^e éd., 2005.
- *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse*, Paris, Economica, 2002 ; 4^e éd., 2008.
- *Leçons psychanalytiques sur le masochisme*, Paris, Anthropos-Economica 2003 ; 2^e éd., 2007.
- *Leçons psychanalytiques sur Masculin et Féminin*, Paris, Economica, 2005 ; 2^e éd., 2007.

- *Leçons psychanalytiques sur le transfert*, Paris, Economica, 2006 ; 2^e éd., 2007.
- *Leçons psychanalytiques sur le fantasme*, Paris, Economica, 2007.
- *Leçons psychanalytiques sur la jalousie*, Paris, Economica, 2011.
- 5. P.-L. Assoun, *Lacan*, Paris, Puf, « Que sais-je ? », n° 3660, 2003 ; 2^e éd., 2008.

On y trouvera un repérage des lignes de passage de la métapsychologie freudienne à la « mathesis » lacanienne.

B. Contributions spécifiquement relatives à la métapsychologie

1. P.-L. Assoun, « La passion de répétition. Genèse et figures de la compulsion dans la métapsychologie freudienne », in *Revue française de psychanalyse*/2, p. 335-357, Paris, Puf, 1994.
2. P.-L. Assoun, « L'imaginaire métapsychologique : théorie et fantasme chez Freud », *Texte*, n° 17-18, p. 217-232, Trinity College, Toronto, 1995.
3. P.-L. Assoun, « Portrait métapsychologique de la haine : du symptôme au lien social », in *La haine, la jouissance et la loi*, p. 129-163, Paris, Anthropos-Economica, 1995.
4. P.-L. Assoun, « Métapsychologie de la solitude : clinique de l'être-seul », *Topique. Revue freudienne*, n° 64, Le Bouscat, L'Esprit du Temps, 1998.
5. P.-L. Assoun, « Le trauma à l'épreuve de la métapsychologie. Le sujet du trauma : du clinique au collectif », in *Psychiatrie française*, n° 30, p. 7-21, Association française de psychiatrie, 1999.

6. P.-L. Assoun, « Artaud métapsychologue ou la cruauté sans remède », in *Les Théâtres de la cruauté. Hommage à Antonin Artaud*, p. 32-41, Paris, Desjonquères, 2000.
7. P.-L. Assoun, « Métapsychologie et psychiatrie : l'effet « DSM », in *Synapse. Journal de psychiatrie et système nerveux central*, n° 174, p. 20-22, Éditions N.H.A., 2001.
8. P.-L. Assoun, « La prédiction freudienne. Pour une métapsychologie de la haine pure », in *Freud à l'aube du XXI^e siècle*, p. 13-27, Le Bouscat, L'Esprit du Temps, 2004.
9. P.-L. Assoun, « La "création" à l'épreuve de la métapsychologie : l'objet inconscient de la création », in *Psychisme et création : le lieu du créer, topique et crise*, p. 17-41, Le Bouscat, L'Esprit du Temps, 2004.
10. P.-L. Assoun, « Métaphore et métapsychologie. La raison métaphorique chez Freud », *Figures de la psychanalyse (Logos et Anankè, nouvelle série)*, n° 11, p. 19-31, Paris, Érès, 2005.
11. P.-L. Assoun, « La trace folle. Pour une métapsychologie de la trace », *Che vuoi ?*, n° 23, p. 85-94, Paris, L'Harmattan, 2005.
12. P.-L. Assoun, « Le symptôme humain : Winnicott a-métapsychologue », in *La nature humaine à l'épreuve de Winnicott*, p. 61-78, Paris, Puf, 2006.
13. P.-L. Assoun, « Le fait inaccompli : le savoir clinique à l'épreuve du sujet », *Journal français de psychiatrie*, n° 30, p. 13-15, 2007.
14. P.-L. Assoun, « La métapsychologie ou le nom propre de la psychanalyse », Introduction à Sigmund Freud, *Métapsychologie*, p. 7-721, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2012.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM Karl, *Œuvres psychanalytiques*, Payot, 2 vol.
- ASSOUN Paul-Laurent, *Le freudisme*, Puf, « Que sais-je ? », 1990.
- *Freud, la philosophie et les philosophes*, Puf, 1976 ; « Quadrige », 1995.
- *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Payot, 1981 ; 1990.
- *Freud et Wittgenstein*, Puf, 1988 ; « Quadrige », 1995.
- *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Puf, « Quadrige », 1993.
- *Psychanalyse*, Puf, « Premier Cycle », 1997.
- *Leçons psychanalytiques sur « Le regard et la voix », « Corps et symptôme », « Frères et sœurs »*, Anthropos-Economica, 1995 ; 1997 ; 1998.
- BINSWANGER Ludwig, *Discours, parcours et Freud*, Gallimard, 1970.
- BION Wilfred Ruprecht, *Éléments de la psychanalyse*, Puf, 1979.
- FERENCZI Sándor, *Œuvres complètes*, Payot, I-IV.
- FREUD Sigmund, *Métapsychologie*, Gallimard.
- *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert*, Gallimard, 1986.
- *Gesammelte Werke*, I-XVIII, Fischer Verlag, *passim*.

Sur le détail, cf. la généalogie de la métapsychologie freudienne récapitulée *supra*, p. 74.

KLEIN Melanie, *Essais de psychanalyse*, Payot, 1967.

KOHUT Heinz, *Le Soi*, Puf, 1974.

LACAN Jacques, *Écrits*, Seuil, 1966.

– *Le Séminaire*, Seuil.

LAPLANCHE Jean, *Problématiques*, I-IV, Puf.

LAPLANCHE Jean, PONTALIS Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Puf, 1968.

PONTALIS Jean-Bertrand, *Après Freud*, René Julliard, 1965.

VIDERMAN Serge, *La construction de l'espace analytique*, Denoël, 1971.

Les controverses Anna Freud - Melanie Klein, rassemblées et annotées par Pearl King et Riccardo Steiner, Puf, 1996.

TABLE DES MATIÈRES

Préface. Que veut le métapsychologue ?	
La métapsychologie et ses enjeux.....	1
Introduction. Métapsychologie et psychanalyse	11
La métapsychologie ou l'autre nom de la psychanalyse	13
La métapsychologie freudienne : pour une définition.....	14
La Métapsychologie non écrite.....	20
Concept métapsychologique et clinique	23
Concept métapsychologique et « système » psychanalytique	24
L'« inconscient » freudien, « méta-objet »	26

PREMIÈRE PARTIE

L'OBJET MÉTAPSYCHOLOGIQUE : L'INCONSCIENT

De la « phénoménologie » à la métapsychologie	29
---	----

CHAPITRE PREMIER. – L'appareil psychique	
ou l'impératif topique	33
1. Le postulat de l'« appareil psychique ».....	35
2. Le microscope de la psyché.....	36
3. De « l'autre scène » à la topique : le rêve.....	38
4. L'« entendement topique » : le site inconscient	40
5. Le « système inconscient ».....	41
6. Le « graphisme » topique : l'écriture métapsychologique	42
CHAPITRE II. – La pulsion ou le concept métapsychologique.....	45
1. La « doctrine pulsionnelle », mythologie de la psychanalyse	45
2. La pulsion, concept métapsychologique fondamental	46
3. La pulsion, concept-limite	47
4. Pulsion et sexualité	48
5. Pulsion et désir : l'expérience de satisfaction .	49
6. Pulsion, représentation et affect.....	49
7. Les « pulsions fondamentales ».....	50
8. La pulsion et ses destins	51
CHAPITRE III. – Le refoulement ou l'opérateur dynamique.....	53
1. Le refoulement, « pierre d'angle » métapsychologique	54
2. « Défense » et refoulement.....	55
3. L'« algèbre » du refoulement : représentation et affect.....	56
4. La notion de « psychosexualité »	57
5. Les formations inconscientes : grammaire métapsychologique	57
6. Le refoulé « hors symptôme ».....	59

CHAPITRE IV. – La quantité ou le facteur	
économique	61
1. Le problème de la quantité : l'homéostasie.....	61
2. L'économie pulsionnelle	63
3. Le désir « à l'économie »	64
4. Économie libidinale et névrose.....	65
5. Le trauma à l'épreuve de la métapsychologie ..	65
Portrait métapsychologique de l'inconscient	66

DEUXIÈME PARTIE

LES FIGURES ET LES ÂGES DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE

CHAPITRE V. – La théorie de la libido ou la fondation	
métapsychologique.....	73
1. « Théorie de la libido » et métapsychologie....	73
2. La genèse libidinale	75
3. Théorie de l'objet et objet de la castration.....	77
4. Libido et infantile : le « complexe d'Œdipe ».	77
5. Corps et psyché : métapsychologie du corps ..	79
CHAPITRE VI. – Narcissisme et (méta)psychologie	
du moi	81
1. D'Œdipe à Narcisse	81
2. Les conséquences de l'introduction	
du narcissisme.....	82
3. La théorie du moi : fonctions	
métapsychologiques.....	84
4. L'identification et sa promotion	
métapsychologique	85
5. Métapsychologie de la réalité : « moi-plaisir »	
et « moi-réalité »	87

CHAPITRE VII. – La métapsychologie révisée	91
1. La révision du dualisme pulsionnel :	
la « pulsion de mort »	92
2. La révision de la topique : « moi », « ça »	
et « surmoi »	94
3. La révision de la théorie de l'angoisse	96
4. Le complément à la théorie de l'objet :	
le « pré-œdipien »	97
5. La révision du sujet : le clivage du moi	98
6. La diversification des actes psychiques :	
la fonction de « déjugement »	99
7. De l'interprétation à la « construction »	100

TROISIÈME PARTIE

DESTINS DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE

CHAPITRE VIII. – Métapsychologie, clinique	
et psychopathologie	107
1. La métapsychologie, théorie de « la santé »....	108
2. Nosographie freudienne et label	
métapsychologique	109
3. Névrose et psychose	111
4. Phobies et perversions	113
5. Métapsychologie du symptôme somatique.....	114
6. Clinique et métapsychologie de l'acte	115
7. Métapsychologie du « devenir-malade »	116
8. Le processus analytique et ses opérateurs	
métapsychologiques.....	116
La métapsychologie, théorie du normal	
et du pathologique	118
CHAPITRE IX. – Métapsychologie et anthropologie .	119
1. La métapsychologie comme	
« psychomythologie » critique	119

2. Métapsychologie, mystique et occultisme	120
3. Métapsychologie du social :	
la métapsychologie « appliquée »	122
4. La « métasociologie » freudienne.....	123
5. Métapsychologie et « psychologie sociale » :	
les destins de l'idéal.....	124
6. Psychopathologie du social.....	125
7. Métapsychologie de l'illusion : religion, culture et politique	125
8. La sublimation ou l'incertitude métapsychologique	126
CHAPITRE X. – La métapsychologie après Freud	129
I. – La métapsychologie revisitée	132
II. – La métapsychologie rectifiée	137
III. – La métapsychologie rebricolée	139
IV. – La métapsychologie réécrite	142
Conclusion. Enjeux et actualité de la métapsychologie.....	147
Annexe. Références bibliographiques.....	151
Bibliographie.....	155

- AMBRIÈRE Madeleine, *Dictionnaire du XIX^e siècle européen*
 ANDRIANTSIMBAZOVINA Joël, GAUDIN Hélène, MARGUENAUD Jean-Pierre,
Dictionnaire des droits de l'homme
 ARABEYRE Patrick, HALPÉRIN Jean-Louis, KRYNEN Jacques, *Dictionnaire
 historique des juristes français, XII^e-XX^e siècle*
 ARMOGATHE Jean-Robert, *Histoire générale du christianisme* (2 vol.)
 BAECQUE Antoine de, CHEVALLIER Philippe, *Dictionnaire de la pensée du cinéma*
 BÉLY Lucien, *Dictionnaire de l'Ancien Régime*
 BENCHEIKH Jamel Eddine, *Dictionnaire de littératures de langue arabe et maghrébine
 francophone*
 BEVORT Antoine, JOBERT Annette, LALLEMENT Michel, MIAS Arnaud,
Dictionnaire du travail
 BONVINI Emilio, BUSUTTI Joëlle, PEYRAUBE Alain, *Dictionnaire des langues*
 BORLANDI Massimo, BOUDON Raymond, CHERKAoui Mohamed, VALADE
 Bernard, *Dictionnaire de la pensée sociologique*
 BOUDON Raymond, BOURRICAUD François, *Dictionnaire critique de la sociologie*
 BOUVIER Alain, GEORGE Michel, LE LIONNAIS François, *Dictionnaire des
 mathématiques*
 CANTO-SPERBER Monique, *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*
 CHATELÈT François, DUHAMEL Olivier, PISIER Évelyne, *Dictionnaire des œuvres
 politiques*
 CRÉPIEUX-JAMIN Jules, *ABC de la graphologie*
 DELON Michel, *Dictionnaire européen des Lumières*
 DELPORTE Christian, MOLLIER Jean-Yves, SIRINELLI Jean-François, *Dictionnaire
 d'histoire culturelle de la France contemporaine*
 DOUIN Jean-Luc, *Dictionnaire de la censure au cinéma*
 ENCKELL Pierre, RÉZEAU Pierre, *Dictionnaire des onomatopées*
 FILLIOZAT Pierre-Sylvain, *Dictionnaire des littératures de l'Inde*
 FOULQUIÉ Paul, *Dictionnaire de la langue pédagogique*
 GAUVARD Claude, LIBERA Alain de, ZINK Michel, *Dictionnaire du Moyen Âge*
 GEORGE Pierre, VERGER Fernand, *Dictionnaire de la géographie*
 GISEL Pierre, *Encyclopédie du protestantisme*
 HERVIEU-LÉGER Danièle, AZRIA Régine, *Dictionnaire des faits religieux*
 HOUDÉ Olivier, *Vocabulaire de sciences cognitives*
 HUISMAN Denis, *Dictionnaire des philosophes*
 IZARD Michel, BONTE Pierre, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*
 LACOSTE Jean-Yves, RIAUDEL Olivier, *Dictionnaire critique de théologie*
 LAFON Robert, *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*
 LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*
 LAPLANCHE Jean, PONTALIS Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*
 LECLANT Jean, *Dictionnaire de l'Antiquité*
 LECOURT Dominique, *Dictionnaire de la pensée médicale*
 — *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*
 LÉVY André, *Dictionnaire de littérature chinoise*
 LIGOU Daniel, *Dictionnaire de la franc-maçonnerie*
 MARCELLI Daniel, LE BRETON David, *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*
 MARZANO Michela, *Dictionnaire du corps*
 — *Dictionnaire de la violence*
 MERLIN Pierre, CHOAY Françoise, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*
 MONCELON Claire, VERNETTE Jean, *Dictionnaire des groupes religieux aujourd'hui*
 MONTBRIAL Thierry de, KLEIN Jean, *Dictionnaire de stratégie*

MOUNIN Georges, *Dictionnaire de la linguistique*
 ORIGAS Jean-Jacques, *Dictionnaire de littérature japonaise*
 PIÉRON Henri, *Vocabulaire de la psychologie*
 POULAIN Jean-Pierre, *Dictionnaire des cultures alimentaires*
 POUPARD Paul, *Dictionnaire des religions*
 PRIGENT Michel, BERTHIER Patrick, JARRETY Michel, *Histoire de la France littéraire*
 (3 vol.)
 ROMILLY Jacqueline de, *Dictionnaire de littérature grecque ancienne et moderne*
 SAVIDAN Patrick, MESURE Sylvie, *Le dictionnaire des sciences humaines*
 SIRINELLI Jean-François, *Dictionnaire historique de la vie politique française au*
XX^e siècle
 SOBOUL Albert, *Dictionnaire historique de la Révolution française*
 SOURDEL Dominique, SOURDEL-THOMINE Janine, *Dictionnaire historique de*
l'islam
 SOURIAU Anne, SOURIAU Étienne, *Vocabulaire d'esthétique*
 TEYSSIER Paul, *Dictionnaire de littérature brésilienne*
 VAN ZANTEN Agnès, *Dictionnaire de l'éducation*
 ZUBER Roger, FUMAROLI Marc, *Dictionnaire de littérature française du XVII^e siècle*

Droit/Sciences politiques/Relations internationales

ADLER Alexandre, CARMOY Hervé de, *Où va l'Amérique d'Obama ?*
 BARBICHE Bernard, *Les institutions de la monarchie française à l'époque moderne*
 BAUZON Stéphane, *La personne biojuridique*
 BÉNÉTON Philippe, *Introduction à la politique*
 BIDEZ Jacques, DUMÉNIL Gérard, *Altermarxisme*
 BONFILS Sébastien, FRISON-ROCHE Marie-Anne, *Les grandes questions du droit*
économique
 CARBONNIER Jean, *Droit civil*
 — *Sociologie juridique*
 CASTAGNÈDE Bernard, *La politique sans pouvoir*
 COHEN-TANUGI Laurent, *Le droit sans l'État*
 COLAS Dominique, *Sociologie politique*
 DELBECQUE Eric, *Quel patriotisme économique ?*
 DELMAS-MARTY Mireille, *Le flou du droit*
 DROZ Jacques, *Histoire générale du socialisme* (3 t.)
 ELLUL Jacques, *Histoire des institutions. L'Antiquité*
 — *Histoire des institutions. Le Moyen Âge*
 — *Histoire des institutions. XVI^e-XVIII^e siècle*
 — *Histoire des institutions. Le XIX^e siècle*
 GANDHI, *Autobiographie ou mes expériences de vérité*
 KEPEL Gilles, *Al-Qaïda dans le texte*
 MONTBRIAL Thierry de, *L'action et le système du monde*
 MULHMANN Géraldine, PISIER Évelyne, CHATELÊT François, DUHAMEL Olivier,
Histoire des idées politiques (2 t.)
 NEMO Philippe, *Histoire des idées politiques dans l'Antiquité et au Moyen Âge*
 — *Histoire des idées politiques aux Temps modernes et contemporains*
 — *Les deux Républiques françaises*
 PETITOT Jean, NEMO Philippe, *Histoire du libéralisme en Europe*
 REYNIÉ Dominique, *L'extrême gauche, moribonde ou renaissante ?*
 RIALS Stéphane, *Villey et les idoles*
 SALAS Denis, *Du procès pénal*
 SFEZ Lucien, *La politique symbolique*
 SUPIOT Alain, *Critique du droit du travail*
 TENZER Nicolas, *Pour une nouvelle philosophie politique*
 TOUCHARD Jean, *Histoire des idées politiques* (2 t.)
 TURPIN Dominique, *Droit constitutionnel*

VILLEY Michel, *Le droit et les droits de l'homme*
VOGEL Louis, *L'Université, une chance pour la France*

Économie

BENAMOUZIG Daniel, CUSIN François, *Économie et sociologie*
BERNSTEIN Peter Lewyn, *Des idées capitales*
CARMOY Hervé de, *L'Euramérique*
DEMEULENAERE Pierre, *Homo œconomicus*
DENIS Henri, *Histoire de la pensée économique*
ELBAUM Mireille, *Économie politique de la protection sociale*
ESNAULT Bernard, HOARAU Christian, *Comptabilité financière*
ETNER François, *Microéconomie*
FLOUZAT Denise, *Japon, éternelle renaissance*
HAYEK Friedrich August, *Droit, législation et liberté*
— *La route de la servitude*
HIRSCHMAN Albert Otto, *Les passions et les intérêts*
NIVEAU Maurice, CROZET Yves, *Histoire des faits économiques contemporains*
OGER Brigitte, LEFRANCO Stéphan, *Lire les états financiers*
PALIER Bruno, *Gouverner la sécurité sociale*
SEN Amartya, *Éthique et économie*
VELTZ Pierre, *Mondialisation, villes et territoires*

Histoire/Géographie/Arts

AUBOYER Jeannine, AYMARD André, *L'Orient et la Grèce antique*
— *Rome et son Empire*
BARBICHE Bernard, *Les institutions de la monarchie française à l'époque moderne*
BARJOT Dominique, CHALINE Jean-Pierre, ENCREVÉ, André, *La France au*
XIX^e siècle, 1814-1914
BÉLY Lucien, *La France moderne, 1498-1789*
BRAUDEL Fernand, LABROUSSE Ernest, *Histoire économique et sociale de la France*
(4 vol.)
CHAUNU Pierre, *Histoire de l'Amérique latine*
CHAPOUTOT Johann, *Le nazisme et l'Antiquité*
CHARLE Christophe, VERGER Jacques, *Histoire des universités*
CONTAMINE Philippe, CORVISIER André, *Histoire militaire de la France* (4 vol.)
EINAUDI Jean-Luc, *Un rêve algérien*
GANDHI, *Autobiographie ou mes expériences de vérité*
GAUVARD Claude, *La France au Moyen Âge du V^e au XV^e siècle*
GRIMAL Pierre, *La mythologie grecque*
HAUSER Arnold, *Histoire sociale de l'art et de la littérature*
JOUANNA Arlette, *La France du XVI^e siècle*
KASPI André, DURPAIRE François, HARTE Hélène, LHERM Adrien, *La civilisation*
américaine
LACROIX Jean-Michel, *Histoire des États-Unis*
LE GLAY Marcel, LE BOHEC Yann, VOISIN Jean-Louis, *Histoire romaine*
LE GOFF Jacques, *Marchands et banquiers du Moyen Âge*
LEBECQ Stéphan, *Histoire des îles Britanniques*
LEROI-GOURHAN André, *Les religions de la préhistoire*
MALSON Lucien, BELLEST Christian, *Le jazz*
MARX William, *Les arrière-gardes au XX^e siècle*
MATARD-BONUCCI Marie-Anne, *L'Italie fasciste et la persécution des juifs*
MIOSSEC Jean-Marie, *Géohistoire de la régionalisation en France*

MOUSNIER Roland, *Les XVI^e et XVII^e siècles*
 — *Les institutions de la France sous la monarchie absolue*
 ORRIEUX Claude, SCHMITT PANTEL Pauline, *Histoire grecque*
 PHAN Bernard, *Chronologie de la mondialisation*
 POUMARÈDE Géraud, *Pour en finir avec la Croisade*
 RÉMOND René, *Histoire des États-Unis*
 SALA-MOLINS Louis, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*
 SCHËLCHER Victor, *Esclavage et colonisation*
 SIRINELLI Jean-François, *Génération intellectuelle. Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*
 SOBOUL Albert, *La Révolution française*
 TULARD Jean, *La France de la Révolution et de l'Empire*
 VAN YPERSELE Laurence, *Questions d'histoire contemporaine*
 VERGER Jacques, *Les universités au Moyen Âge*
 WERTH Nicolas, *Histoire de l'Union soviétique*

Littérature

ALAIN, *Stendhal et autres textes*
 ANDREAS-SALOMÉ Lou, *Ma vie*
 AUROUX Sylvain, *La question de l'origine des langues*, suivi de *L'historicité des sciences*
 BELLEMIN-NOËL Jean, *Psychanalyse et littérature*
 BONY Alain, BAUDOIN Millet, WILKINSON Robin, *Versions et thèmes anglais*
 CARON Jean, *Précis de psycholinguistique*
 COUDERC Christophe, *Le théâtre espagnol du Siècle d'Or (1580-1680)*
 DELEUZE Gilles, *Proust et les signes*
 DURAND Gilbert, *L'imagination symbolique*
 ECO Umberto, *Sémiotique et philosophie du langage*
 FREDOUILLE Jean-Claude, ZEHNACKER Hubert, *Littérature latine*
 GÉNETIOT Alain, *Le classicisme*
 HAMON Philippe, *Texte et idéologie*
 HAMSUN Knut, *Faim*
 HENAULT Anne, *Les enjeux de la sémiotique*
 JARRETY Michel, *La poésie française du Moyen Âge au XX^e siècle*
 JULLIEN François, *La valeur allusive*
 LARTHOMAS Pierre, *Le langage dramatique*
 MARTIN Robert, *Comprendre la linguistique*
 MEYER Michel, *Le comique et le tragique*
 MIQUEL André, *La littérature arabe*
 MOLINIÉ Georges, *La stylistique*
 MONNERET Philippe, *Exercices de linguistique*
 MONTAIGNE Michel Eyquem de, *Les Essais. Livres I à III*
 MOURA Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*
 PRIGENT Michel, *Le héros et l'État dans la tragédie de Pierre Corneille*
 REBOUL Olivier, *Introduction à la rhétorique*
 RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe, RIOUL René, *Grammaire méthodique du français*
 ROMILLY Jacqueline de, *La tragédie grecque*
 — *Précis de littérature grecque*
 SAÏD Suzanne, TRÉDÉ Monique, LE BOULLUEC Alain, *Histoire de la littérature grecque*
 SENGHOR Léopold Sédar, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*
 SOLER Patrice, LABRE Chantal, *Études littéraires*
 SOUILLER Didier, FIX Florence, HUMBERT-MOUGIN Sylvie, ZARAGOVA Georges, *Études théâtrales*

SOUTET Olivier, *Linguistique*

VIALA Alain, *Lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire*

— *Le théâtre en France*

WALTER Henriette, FEUILLARD Colette, *Pour une linguistique des langues*

ZINK Gaston, *Phonétique historique du français*

ZINK Michel, *Littérature française du Moyen Âge*

ZWEIG Stefan, *Montaigne*

Philosophie

ALAIN, *Propos sur les Beaux-Arts*

— *Propos sur des philosophes*

ALQUIÉ Ferdinand, *Le désir d'éternité*

ALTHUSSER Louis, *Montesquieu, la politique et l'histoire*

ALTHUSSER Louis, *Lire Le Capital*

ARKOUN Mohammed, *La pensée arabe*

ASSOUN Paul-Laurent, *Freud et Nietzsche*

— *Freud, La philosophie et les philosophes*

— *L'École de Francfort*

AUBENQUE Pierre, *Le problème de l'être chez Aristote*

— *La prudence chez Aristote*

AUROUX Sylvain, DESCHAMPS Jacques, KOULOUGHLI Djamel, *La philosophie du langage*

BACHELARD Gaston, *La dialectique de la durée*

— *La flamme d'une chandelle*

— *La philosophie du non*

— *La poétique de l'espace*

— *La poétique de la rêverie*

— *Le droit de rêver*

— *Le matérialisme rationnel*

— *Le nouvel esprit scientifique*

— *Le rationalisme appliqué*

BALIBAR Étienne, *Droit de cité*

BEAUFRET Jean, *Parménide. Le Poème*

BERGSON Henri, *L'évolution créatrice*

— *Durée et simultanéité*

— *Écrits philosophiques*

— *Essai sur les données immédiates de la conscience*

— *Introduction à la métaphysique*

— *L'âme et le corps*

— *L'énergie spirituelle*

— *L'intuition philosophique*

— *La conscience et la vie*

— *La pensée et le mouvant*

— *La perception du changement*

— *La philosophie de Claude Bernard*

— *La vie et l'œuvre de Ravaisson*

— *Le rêve suivi de Fantômes des vivants*

— *Le rire*

— *Les deux sources de la morale et de la religion*

— *Matière et mémoire*

— *Sur le pragmatisme de William James*

— *Le cerveau et la pensée*

— *Le possible et le réel*

— *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*

BINOCHÉ Bertrand, CLERO Jean-Pierre, *Bentham contre les droits de l'homme*

BLANCHÉ Robert, *L'axiomatique*

BLONDEL Maurice, *L'action, 1893*

BODÉUS Richard, GAUTHIER-MUZELLEC Marie-Hélène, JAULIN Annick, WOLFF

Francis, *La philosophie d'Aristote*

BOUTANG Pierre, *Ontologie du secret*
 BRAHAMI Frédéric, *Introduction au Traité de la nature humaine de David Hume*
 BRÉHIER Émile, *Histoire de la philosophie*
 BRISSON Luc, FRONTEROTTA Francesco, *Lire Platon*
 BRISSON Luc, MASSÉ Arnaud, THERME Anne-Laure, *Lire les présocratiques*
 BRISSON Luc, PRADEAU Jean-François, *Les Lois de Platon*
 BRONNER Gérard, GÉHIN Étienne, *L'inquiétant principe de précaution*
 CANGUILHEM Georges, *Le normal et le pathologique*
 CANGUILHEM Georges, *Du développement à l'évolution au XIX^e siècle*
 CANTO-SPERBER Monique, *Éthiques grecques*
 CAUQUELIN Anne, *L'invention du paysage*
 — *À l'angle des mondes possibles*
 CHOULET Philippe, FOLSCHIED Dominique, WUNENBURGER Jean-Jacques,
Méthodologie philosophique
 CLAVIER Paul, LEQUAN Mai, RAULET Gérard, TOSEL André, BOURIAU
 Christophe, *La philosophie de Kant*
 COBAST Éric, ROBERT Richard, *Culture générale* (2 vol.)
 COMTE Auguste, *Premiers cours de philosophie positive*
 COMTE-SPONVILLE André, *Traité du désespoir et de la béatitude*
 CONCHE Marcel, *Essais sur Homère*
 — *Présence de la nature*
 DAGOGNET François, *Le corps*
 DAVID-MÉNARD Monique, *Les constructions de l'universel. Psychanalyse, philosophie*
 DELEUZE Gilles, *Nietzsche et la philosophie*
 — *La philosophie critique de Kant*
 — *Le bergsonisme*
 DERRIDA Jacques, *La voix et le phénomène*
 DESANTI Jean-Toussaint, *Introduction à l'histoire de la philosophie*
 — *Une pensée captive*
 DESCARTES René, *La Recherche de la Vérité par la lumière naturelle*
 — *Méditations métaphysiques*
 DESCOMBES Vincent, *Le platonisme*
 DIAMOND Cora, *L'importance d'être humain*
 DUMÉNIL Gérard, LÖWY Michael, RENAULT Emmanuel, *Lire Marx*
 DURKHEIM Émile, *L'éducation morale*
 ELLUL Jacques, *Islam et judéo-christianisme*
 FERRY Luc, RENAUT Alain, *Philosophie politique*
 FESTUGIÈRE André-Jean, *Épicure et ses dieux*
 FOCILLON Henri, *Vie des formes*
 GOURINAT Jean-Baptiste, BARNES Jonathan, *Lire les stoïciens*
 GROTIUS Hugo, *Le droit de la guerre et de la paix*
 GUITTON Jean, *Justification du temps*
 GUSDORF Georges, *La parole*
 HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Principes de la philosophie du droit*
 — *Le magnétisme animal*
 HEIDEGGER Martin, *Qu'appelle-t-on penser ?*
 HENRY Michel, *La barbarie*
 — *Voir l'invisible. Sur Kandinsky*
 JACCARD Roland, *La tentation nihiliste suivi de Le cimetière de la morale*
 JANKÉLÉVITCH Vladimir, *Henri Bergson*
 — *Philosophie première*
 JAQUET Chantal, *L'unité du corps et de l'esprit*
 JURANVILLE Alain, *Lacan et la philosophie*
 KAMBOUCHNER Denis, *Les Méditations métaphysiques de Descartes*
 KANT Emmanuel, *Critique de la raison pratique*
 — *Critique de la raison pure*
 KEARNEY Richard, O'LEARY Joseph Stephen, *Heidegger et la question de Dieu*
 KERVÉGAN Jean-François, *Hegel, Carl Schmitt*
 LABRUSSE-RIOU Catherine, *Écrits de bioéthique*

LARMORE Charles, DESCOMBES Vincent, *Dernières nouvelles du Moi*
 LE BLANC Guillaume, *Canguilhem et la vie humaine*
 LE RIDER Jacques, *Modernité viennoise et crises de l'identité*
 LECOURT Dominique, *L'Amérique entre la Bible et Darwin*
 — *Contre la peur*
 — *Humain, posthumain*
 LEVINAS Emmanuel, *Le temps et l'autre*
 LIBERA Alain de, *La philosophie médiévale*
 LOCKE John, *Lettre sur la tolérance*
 LYOTARD Jean-François, *La phénoménologie*
 MARION Jean-Luc, *Étant donné*
 — *De surcroît*
 — *La croisée du visible*
 — *Sur la théologie blanche de Descartes*
 MARX Karl, *Le Capital. Livre I*
 MATTEI Jean-François, *Platon et le miroir du mythe*
 — *Philosopher en français*
 — *La barbarie intérieure*
 MERLEAU-PONTY Maurice, *La structure du comportement*
 MEYER Michel, *Le Philosophe et les passions*
 — *De la problématique*
 — *Petite métaphysique de la différence*
 — *Principia rhetorica*
 — *Questionnement et historicité*
 MICHAUD Yves, *Hume et la fin de la philosophie*
 — *Locke*
 — *La crise de l'art contemporain*
 MILL John Stuart, *L'utilitarisme. Essai sur Bentham*
 MONTAIGNE Michel Eyquem de, *Les Essais* (3 vol.)
 MOREL Pierre-Marie, GIGANDET Alain, *Lire Épicure et les épicuriens*
 MOUNIER Emmanuel, *Le personnalisme*
 NEMO Philippe, *La belle mort de l'athéisme moderne*
 NOZICK Robert, *Anarchie, État et utopie*
 PARIENTE-BUTTERLIN Isabelle, *Le droit, la norme et le réel*
 PENA-RUIZ Henri, *Dieu et Marianne*
 PIAGET Jean, *Le structuralisme*
 — *L'épistémologie génétique*
 POTTE-BONNEVILLE Mathieu, *Michel Foucault, l'inquiétude de l'histoire*
 RAWLS John, *Libéralisme politique*
 REVUE DIOGÈNE, *Une anthologie de la vie intellectuelle au XX^e siècle*
 RIALS Stéphane, *Oppressions et résistances*
 ROBIN Léon, *Platon*
 RODIS-LEWIS Geneviève, *La morale de Descartes*
 ROMANO Claude, *L'aventure temporelle*
 — *L'événement et le temps*
 ROSSET Clément, *La philosophie tragique*
 — *Logique du pire*
 — *Schopenhauer, philosophe de l'absurde*
 — *L'anti-nature*
 — *Propos sur le cinéma*
 RUE DESCARTES, Gilles Deleuze
 RUE DESCARTES, Emmanuel Levinas
 SABOT Philippe, *Lire « Les mots et les choses » de Michel Foucault*
 SARTRE Jean-Paul, *L'imagination*
 SCHMITT Carl, *Théorie de la Constitution*
 — *Le nomos de la Terre*
 SCHOPENHAUER Arthur, *Le monde comme volonté et comme représentation*
 — *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*
 SMITH Adam, *Théorie des sentiments moraux*
 SOULEZ Philippe, WORMS Frédéric, *Bergson*
 STRAUSS Leo, *Qu'est-ce que la philosophie politique ?*

TALON-HUGON Carole, *Art et éthique*
 TOLSTOÏ Léon, *Qu'est-ce que l'art ?*
 VERNANT Jean-Pierre, *Les origines de la pensée grecque*
 VILLEY Michel, *La formation de la pensée juridique moderne*
 WOLFF Francis, *Dire le monde*
 WORMS Frédéric, *Bergson ou les deux sens de la vie*
 WORMS Frédéric, RIQUIER Camille, *Lire Bergson*
 WOTLING Patrick, *Nietzsche et le problème de la civilisation*
 ZARKA Yves Charles, *Comment écrire l'histoire de la philosophie ?*
 — *Hobbes et la pensée politique moderne*
 — *L'islam en France*
 ZARKA Yves Charles, PINCHARD BRUNO, *Y a-t-il une histoire de la métaphysique ?*
 ZOURABICHVILI François, SAUVAGNARGUES Anne, MARRATI Paola, *La philosophie de Deleuze*

Psychologie/Psychanalyse

ABRIC Jean-Claude, *Pratiques sociales et représentations*
 ANDRÉ Jacques, *Aux origines féminines de la sexualité*
 ANZIEU Didier, MARTIN Jacques-Yves, *La dynamique des groupes restreints*
 ASSOUN Paul-Laurent, *Psychanalyse*
 — *Le freudisme*
 BARDIN Laurence, *L'analyse de contenu*
 BERTSCH Jean, FAMOSE Jean-Pierre, *L'estime de soi : une controverse éducative*
 BIDEAUD Jacqueline, HOUDÉ Olivier, PEDINIELLI Jean-Louis, *L'homme en développement*
 BOUTINET Jean-Pierre, *Anthropologie du projet*
 CHABERT Catherine, ANZIEU Didier, *Les méthodes projectives*
 CHILAND Colette, *L'entretien clinique*
 COURNOT Jean, *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*
 CRAHAY Marcel, *Psychologie de l'éducation*
 DAVIS Madeleine, WALLBRIDGE David, Winnicott. *Introduction à son œuvre*
 DENIS Paul, *De l'âge bête*
 DENIS Paul, JANIN Claude, *Psychothérapie et psychanalyse*
 FÉDIDA Pierre, *Crise et contre-transfert*
 — *Le site de l'étranger*
 FOUCAULT Michel, *Naissance de la clinique*
 — *Maladie mentale et psychologie*
 FREUD Sigmund, *Abrégé de psychanalyse suivi de Some Elementary Lessons in Psycho-Analysis*
 — *Actuelles sur la guerre et la mort*
 — *Au-delà du principe de plaisir*
 — *Autoprésentation. Textes autobiographiques*
 — *Cinq psychanalyses*
 — *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse*
 — *De la psychanalyse*
 — *Dora*
 — *Freud et la création littéraire*
 — *Inhibition, symptôme et angoisse*
 — *L'analyse finie et l'analyse infinie suivi de Constructions dans l'analyse*
 — *L'avenir d'une illusion*
 — *L'Homme aux loups*
 — *L'Homme aux rats*
 — *L'homme Moïse et la religion monothéiste*
 — *L'interprétation du rêve*
 — *La première théorie des névroses*
 — *La question de l'analyse profane*
 — *La technique psychanalytique*
 — *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*
 — *Le petit Hans*

- *Leçons d'introduction à la psychanalyse*
- *Le malaise dans la culture*
- *Le moi et le ça*
- *Le Président Schreber*
- *Métapsychologie*
- *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*
- *Psychologie des masses et analyse du moi*
- *Totem et tabou*
- *Trois essais sur la théorie sexuelle*
- *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*

GESELL Arnold, ILG Frances L., *Le jeune enfant dans la civilisation moderne*

GREEN André, *Le discours vivant*

- *Le complexe de castration*

GROSSKURTH Phyllis, *Melanie Klein : son monde et son œuvre*

HOUDÉ Olivier, *10 leçons de psychologie et pédagogie*

IONESCU Serban, *Traité de résilience assistée*

JACCARD Roland, *L'exil intérieur*

JONES Ernest, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud* (3 vol.)

KAPSAMBELIS Vassilis, *Manuel de psychiatrie clinique et psychopathologique de l'adulte*

KLEIN Melanie, *La psychanalyse des enfants*

KLEIN Melanie, HEIMANN Paula, ISAACS Susan, RIVIÈRE Joan, *Développements de la psychanalyse*

LAGACHE Daniel, *La jalousie amoureuse*

LAPLANCHE Jean, *Entre séduction et inspiration : l'homme*

- *Problématiques I*
- *Problématiques II*
- *Problématiques III*
- *Problématiques VI*
- *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*
- *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*
- *La révolution copernicienne inachevée*
- *Vie et mort en psychanalyse*

LE BON Gustave, *Psychologie des foules*

LEBOVICI Serge, DIATKINE René, SOULÉ Michel, *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent* (4 vol.)

LEBOVICI Serge, SOULÉ Michel, *La connaissance de l'enfant par la psychanalyse*

MARTY Pierre, M'Uzan Michel de, CHRISTIAN David, *L'investigation psychosomatique*

MIJOLLA-MELLOR Sophie de, *La mort donnée. Essai de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*

- *Traité de la sublimation*

MILLER Alice, *Le drame de l'enfant doué*

MOSCOVICI Serge, *Psychologie sociale*

PAROT Françoise, RICHELLE Marc, *Introduction à la psychologie*

PIAGET Jean, INHELDER Bärbel, *La psychologie de l'enfant*

POLITZER Georges, *Critique des fondements de la psychologie*

QUINODOZ Jean-Michel, *La solitude apprivoisée*

RIME Bernard, *Le partage social des émotions*

ROSOLATO Guy, *Le sacrifice*

ROUSSILLON René, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*

- *Agonie, clivage et symbolisation*

SCHAEFFER Jacqueline, *Le refus du féminin*

SCHULTZ Johannes Heinrich, *Le training autogène*

SIMON Janine, DIATKINE René, *La psychanalyse précoce*

SUZUKI Teitaro Daisetz, FROMM Erich, MARTINO Richard de, *Bouddhisme Zen et psychanalyse*

TOUBIANA Éric-Pierre, *Addictologie clinique*

WALLON Henri, *Les origines de la pensée chez l'enfant*

- *Les origines du caractère chez l'enfant*

WEIL-BARAIS Annick, *L'homme cognitif*

WIDLÖCHER Daniel, *Le psychodrame chez l'enfant*
— *Traité de psychopathologie*
— *Métapsychologie du sens*
ZAZZO René, *Les jumeaux, le couple et la personne*

Religions

ARVON Henri, *Le bouddhisme*
BENOIT XVI, *La théologie de l'Histoire de saint Bonaventure*
FEBVRE Lucien, *Martin Luther, un destin*
GISEL Pierre, *La théologie*
GORCEIX Bernard, *La bible des Rose-Croix*
HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*
NAUDON Paul, *La franc-maçonnerie*
RENOU Louis, *L'hindouisme*
REVUE DIOGÈNE, *Chamanismes*
SOURDEL Dominique, *L'islam médiéval*

Sociologie/Ethnologie/Éducation

ALAIN, *Propos sur l'éducation*, suivis de *Pédagogie enfantine*
ALTER Norbert, *L'innovation ordinaire*
— *Sociologie du monde du travail*
ALTET Marguerite, *Les pédagogies de l'apprentissage*
ARON Raymond, *La sociologie allemande contemporaine*
— *Les sociétés modernes*
BALANDIER Georges, *Anthropologie politique*
— *Sens et puissance*
BARLUET Sophie, *Édition de sciences humaines et sociales: le cœur en danger*
BERTHELOT Jean-Michel, *Les vertus de l'incertitude*
— *Épistémologie des sciences sociales*
BOUDON Raymond, *Croire et savoir. Penser le politique, le moral et le religieux*
— *Études sur les sociologues classiques* (2 vol.)
— *Effets pervers et ordre social*
— *Essais sur la théorie générale de la rationalité*
— *La place du désordre*
— *La rationalité*
BOUHDIBA Abdelwahab, *La sexualité en Islam*
BOURDIEU Pierre, *Sociologie de l'Algérie*
BRONNER Gérard, Keucheyan Razmig, *La théorie sociale contemporaine*
CHAMPY Florent, *La sociologie des professions*
CHAUVEL Louis, *Le destin des générations*
CHEBEL Malek, *L'imaginaire arabo-musulman*
DAMON Julien, *Questions sociales et questions urbaines*
— *Éliminer la pauvreté*
DUJARIER Marie-Anne, *L'idéal au travail*
DURAND Marc, *L'enfant et le sport*
DURKHEIM Émile, *Éducation et sociologie*
— *De la division du travail social*
— *La science sociale et l'action*
— *Leçons de sociologie*
— *Le socialisme*
— *Le suicide*
— *Les règles de la méthode sociologique*
DURKHEIM Émile, KARSENTI Bruno, *Sociologie et philosophie*
DUVIGNAUD Jean, *Sociologie du théâtre*
ERNER Guillaume, *Expliquer l'antisémitisme*

GARFINKEL Harold, *Recherches en ethnométhodologie*
 GEERTZ Clifford, *Savoir local, savoir global*
 GIDDENS Anthony, *La constitution de la société*
 GIULY Éric, *La communication institutionnelle. Privé/public : le manuel des stratégies*
 GURVITCH Georges, *Traité de sociologie*
 HABERMAS Jürgen, *Logique des sciences sociales et autres essais*
 HULIN Michel, *La mystique sauvage*
 KARSENTI Bruno, *L'homme total*
 LABURTHERIE-TOLRA Philippe, WARNIER Jean-Pierre, *Ethnologie, Anthropologie*
 LE BRETON David, *Anthropologie du corps et modernité*
 — *L'interactionnisme symbolique*
 LÉVI-STRAUSS Claude, *L'identité*
 — *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*
 LÉVY-BRUHL Lucien, *Carnets*
 MARSAULT Christelle, *Socio-histoire de l'éducation physique et sportive*
 MARY André, *Les anthropologues et la religion*
 MAUSS Marcel, *Essai sur le don*
 — *Techniques, technologie et civilisation*
 MAUSS Marcel, LÉVI-STRAUSS Claude, *Sociologie et anthropologie*
 MIALARET Gaston, *Sciences de l'éducation*
 MONNEYRON Frédéric, *La frivolité essentielle*
 NISBET Robert A., *La tradition sociologique*
 PAUGAM Serge, *La société française et ses pauvres*
 — *La disqualification sociale*
 — *L'enquête sociologique*
 — *Le salarié de la précarité*
 — *Repenser la solidarité*
 PAUGAM Serge, DUVOUX Nicolas, *La régulation des pauvres*
 PERRIN Michel, *Les praticiens du rêve*
 POULAIN Jean-Pierre, *Sociologies de l'alimentation*
 POUTIGNAT Philippe, STREIFF-FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*
 PRAIRAT Eirick, *De la déontologie enseignante*
 ROCHÉ Sebastian, *Sociologie politique de l'insécurité*
 RODINSON Maxime, *Les Arabes*
 SANSOT Pierre, *Les gens de peu*
 SCHNAPPER Dominique, *La compréhension sociologique*
 SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers*
 SIMMEL Georg, *Philosophie de l'argent*
 — *Les pauvres*
 SIMON Pierre-Jean, *Histoire de la sociologie*
 SINGLY François de, *Fortune et infortune de la femme mariée*
 STEINER Philippe, VATIN François, *Traité de sociologie économique*
 SUPIOT Alain, *Pour une politique des sciences de l'Homme et de la société*
 VAN ZANTEN Agnès, *L'école de la périphérie*
 WEBER Florence, *Manuel de l'ethnologue*

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP (16)

Achevé d'imprimer en mai 2013
sur les presses de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
N° d'impression : 132021

Imprimé en France



La métapsychologie

« L'acte analytique est solidaire du savoir métapsychologique. La métapsychologie n'est pas la "doctrine" de l'analyste, c'est sa boussole. Elle est justement destinée à faire sortir la psychologie de son caractère "hasardeux" tout en s'exposant à l'incertitude implacable du réel. Chez le métapsychologue, pour paraphraser Merleau-Ponty, le "goût de l'évidence" s'éprouve au contact du "sens de l'ambiguïté". La rigueur ne se sépare pas du sens du singulier, elle s'y alimente même. C'est la part inaliénable du *Phtanastereon*, du "fantasmer", soit l'imaginaire théorique sans lequel le "matériel" resterait aveugle et muet. »

Paul-Laurent Assoun

Professeur à l'université Paris-7-Diderot.

Auteur du *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*
aux Presses universitaires de France.

12 C TTC France
X5861 978-2-13-062130-9
www.cerclib.com
Imprimé en France

